UNE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE

PAR

ALPHONSE KARR.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cie.
—
1844

PQ
2315
.H52
18HH
SMRS

G. Coquelin

UNE

HISTOIRE INVRAISEMBLABLE.

IMP. DE HAUMAN ET C^E. — DELIOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

UNE HISTOIRE

INVRAISEMBLABLE

PAR

Alphonse Karr.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cᵉ.
—
1844

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unehistoireinvra00karr

I

« Parbleu ! voilà de ces choses qui n'arrivent qu'à moi.

— Pas tout à fait, monsieur, reprit l'aubergiste, car voici de l'autre côté de la rue un monsieur auquel il arrive précisément la même chose.

— Ce monsieur est arrivé *cinq minutes* trop tard pour la voiture ?

— Cinq minutes trop tard, monsieur, ou, si vous l'aimez mieux, quarante-sept heures et cinquante-cinq minutes trop tôt pour l'autre voiture qui partira après-demain.

— C'est-à-dire que cette maudite voiture ne passe devant votre baraque que tous les deux jours.

— Pardon, elle repassera demain.

— Ah!

— Mais dans le sens opposé, pour retourner à l'endroit d'où vous venez. C'est du reste bien assez pour ce qu'il y a de voyageurs.

— Que peut-on faire dans un trou pareil pendant deux jours?

— Mais, monsieur, ce que vous faites : se fâcher, s'impatienter, jurer même un peu, si cela est agréable, puis déjeuner, dîner et souper dans ma maison, c'est ce que j'ai toujours vu faire aux personnes qui manquaient la voiture.

— C'est en effet bien récréatif. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur? est-ce quelqu'un *comme il faut?*

— Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur?

— Imbécile! cela veut dire : Est-ce un monsieur?

— Je ne crois pas, monsieur, il est trop poli et trop modeste, il m'appelle monsieur, et m'a

demandé la *permission* de laisser dans *ma maison* une petite valise qu'il porte avec lui. Ce n'est qu'*un homme.* »

L'étranger parut ne plus écouter l'hôtelier et examina son compagnon d'infortune, qui marchant lentement de l'autre côté de la rue semblait chercher à prendre une résolution.

Son costume était simple : une redingote de voyage boutonnée jusqu'au cou, de gros souliers aux pieds et un bâton à la main ; tandis que celui dont il fixait l'attention était vêtu avec une recherche et une élégance qui ne manquaient de distinction qu'aux yeux des gens qui savent qu'un homme *très-bien mis* dans un salon ne continuera à être bien mis en voyage ou dans une voiture publique ou à la campagne qu'à condition de l'être tout différemment.

L'étranger avait des bottes vernies et des gants jaune-paille ; deux riches épingles étaient attachées à la cravate au lieu d'attacher la cravate ; une chaîne d'or, soigneusement étalée, descendait du cou à la poche du gilet.

Il se décida à traverser la rue avec l'intention

de demander à son compagnon de séjour forcé s'il avait quelque moyen de passer outre et de ne pas demeurer deux jours dans cette auberge. Il allait probablement commencer son interpellation par : « Brave homme, » ou par : « Dites donc, » lorsque la figure distinguée de l'inconnu lui fit sentir que cette formule ne serait pas convenable. Il se décida à dire : « Il paraît, monsieur, que vous avez, comme moi, manqué la voiture ?

— Oui, monsieur.

— Et vous savez qu'il n'en passe une autre qu'après-demain ?

— Oui, monsieur.

— Et vous paraissez plus résigné que moi ? Vous êtes heureux.

— Mon bonheur consiste peut-être à avoir assez de grands ennuis pour être peu sensible aux petits.

— Hélas ! monsieur, il n'y a de petits ennuis que ceux auxquels on est insensible ; il y a telle vieille femme qui exhale pour la mort d'un perroquet tout le chagrin qu'il semble qu'elle aurait pu réserver pour la perte d'un parent ou d'un

ami, et elle n'en est pas moins malheureuse. Que comptez-vous faire?

— Attendre, puisqu'on ne peut faire autrement. »

Puis, ayant prononcé ces mots, le second voyageur salua poliment son interlocuteur et continua sa promenade devant l'auberge.

Pour celui-ci, il retourna près de l'aubergiste et s'informa de l'heure du dîner. Le dîner réunit nos deux voyageurs, et, avec eux, plusieurs personnes qui, les unes à pied, les autres en carrosse, venaient attendre au passage la voiture du lendemain. M. Octave trouva tout mauvais, demanda de la glace et fut aussi surpris qu'indigné quand le garçon de l'auberge lui répondit qu'il n'y en avait plus dans le pays depuis près de trois mois, car on était alors au commencement de mai, et qu'on espérait n'en pas revoir avant le mois de novembre. Il en fut de même pour les cure-dents et de même pour un bol que M. Octave demanda avec l'intention conforme à l'usage dégoûtant établi depuis quelques années dans la société, de faire ses ablutions à table.

Pour l'autre voyageur, il trouva tout excellent et parut faire un très-bon dîner.

Afin d'occuper la soirée, quelques hommes restèrent à table, et l'on fit du punch, et l'on fuma. M. Octave était furieux contre son valet de chambre, qui avait négligé de mettre dans sa poche de ces excellents cigares, un peu chers, il est vrai, mais si parfaits, et que lui seul possédait. L'autre en tira une poignée de sa poche et en donna à tout le monde, ils étaient délicieux. M. Octave se plaignit amèrement d'être ainsi obligé d'attendre une modeste carriole : « Mais, dit-il, il n'y a cependant pas moyen de voyager avec ses chevaux, par une route de quelque longueur et en assez mauvais état ; » à quoi la plupart des assistants se dirent : « Il paraît que ce monsieur a des chevaux, » et lui témoignèrent une plus grande somme de considération. Ce qui ne les mit pas beaucoup en frais, parce qu'ils diminuèrent d'une somme égale celle qu'ils auraient pu accorder à l'autre, qui ne dissimula pas assez qu'il était venu à pied.

Je m'aperçois ici, et un peu tardivement, que

j'aurais évité beaucoup de répétitions si j'avais usé dès le commencement de mon récit de l'excellente habitude qu'ont les auteurs dramatiques de donner au début de leurs pièces une liste des noms et prénoms de leurs personnages.

L'autre voyageur, auquel pour la dernière fois je donne ce nom, qui a paru déjà plus souvent qu'il n'en avait le droit, s'appelle Henri.

On en revenait de temps en temps à parler du chemin qu'on avait à faire : c'était un intérêt commun entre tous les voyageurs. Un d'entre eux fit remarquer que ce chemin réputé détestable cesserait d'être mauvais si au lieu d'avoir à monter et à descendre une côte fort rapide, on pouvait tourner cette côte en prenant quelques toises sur un terrain stérile qui appartenait au gouvernement et ne rapportait rien à personne.

Octave blâma le gouvernement, et dit qu'à son retour à la ville, il en parlerait au ministre.

Le lendemain, au nombre des voyageurs, était un jeune paysan qui semblait bien affligé ; sa mère et sa sœur l'avaient accompagné jusqu'à la voiture pour rester avec lui plus longtemps ;

il allait rejoindre un régiment qui lui avait été désigné. C'était un pauvre diable que le sort avait fait soldat. Seul soutien de sa mère veuve et de sa jeune sœur, il n'avait pu trouver d'appui dans la loi, qui n'exempte du service militaire que le fils *aîné* ou *unique* d'une femme veuve, sans prévoir le cas où l'aîné serait un égoïste, un mauvais ouvrier et un ivrogne, tandis que le cadet nourrirait la pauvre veuve du fruit de son travail. C'était précisément ce qui arrivait dans la famille du jeune paysan. Tous les voyageurs ne purent s'empêcher d'être un peu émus de la douleur de ces pauvres gens ; et quand le jeune soldat dit en pleurant : « Ce n'est pas le service militaire qui me fait peur, ce n'est pas non plus d'aller me battre ; mais ce qui me fend le cœur, c'est de penser que vous, ma pauvre mère, et toi, ma pauvre Élisabeth, vous allez être réduites à mendier votre pain, » Henri proposa aux voyageurs de faire une collecte, et lorsqu'il tendit son chapeau, cette idée était si bien venue à tout le monde, que plusieurs avaient déjà la main à la poche.

Le chapeau vidé, entre les pièces de monnaie qui s'y trouvèrent en assez grande abondance, on trouva un double louis d'or ; tout le monde l'attribua sans hésiter à Octave, qui était sans contredit le plus somptueux des voyageurs réunis, et on appuya cette opinion du soin qu'il avait eu d'enfoncer sa main dans le chapeau en y déposant son offrande. Quelqu'un même dit à un autre : « Ce monsieur qui a fait la collecte n'a peut-être pas donné grand'chose, mais c'est toujours lui qui a eu l'idée et qui sous un certain point de vue a donné tout l'argent. »

Octave lui-même, qui savait fort bien n'avoir pas mis le double louis et qui n'avait si profondément plongé sa main dans le chapeau que pour cacher la modicité de son don, Octave fut loin de soupçonner Henri, qui avait su cacher jusqu'au soin qu'il avait pris de se cacher.

Octave crut devoir faire un discours sur ce qu'il y a d'odieux à priver ainsi toute une famille de son seul appui. Il demanda à la mère du conscrit si elle avait réclamé auprès de l'autorité, parce que le fils *aîné* ou le fils *unique* d'une

veuve... Elle répondit que son fils n'avait pas droit à cette exemption, parce qu'elle avait un autre fils plus âgé, qui les avait quittés et abandonnés depuis longtemps. Octave prit le nom et l'adresse de la veuve, lui promit de ne pas l'oublier, et dit qu'il consentait à perdre son nom si, dans un mois, le jeune soldat n'était pas rendu à sa famille.

Les remercîments dont il fut l'objet ne furent interrompus que par l'invitation que le conducteur adressa aux voyageurs de monter en voiture. Le départ fut cependant retardé encore quelques instants par Henri, qu'on alla avertir dans sa chambre où il était remonté; il donna à l'aubergiste une lettre qu'il vint cacheter au feu de la cuisine, et qu'il le pria de faire partir sans délai, ce qui fit dire à Octave, avec l'approbation du reste des voyageurs : « Ce monsieur prend vraiment bien son temps pour songer à sa correspondance. » Octave s'empara sans façon de la meilleure place de la voiture; Henri monta dessus avec le conducteur et le jeune soldat.

A la dînée, il s'attabla avec le conscrit dans

un coin de la salle. Le lendemain matin, de très-bonne heure, on arriva au but du voyage de la voiture. Quelques voyageurs montèrent dans un autre véhicule; quelques autres étaient arrivés. On se sépara probablement pour ne jamais se revoir. A peine si quelques-uns échangèrent un léger salut. Henri, qui paraissait connaître la ville parfaitement, se mit en marche pour la maison de M. de Riessain. Pour cela, il quitta la partie habitée de la ville et passa par plusieurs rues où il n'y avait que des jardins au milieu desquels s'élevait çà et là une maison isolée. Il ne fut pas médiocrement surpris lorsqu'il rencontra dans une de ces rues son compagnon de voyage Octave, qui, d'abord derrière lui, ne tarda pas à marcher à ses côtés. Sans aucun motif bien sérieux de cacher son nom ni le sujet de son voyage, Henri ne se sentait porté envers Octave à la confiance à aucun titre; d'ailleurs, Octave avait en route parlé de la ville où ils se rendaient ensemble comme s'il y connaissait plusieurs personnes, et la recommandation qu'avait reçue Henri de M. de Riessain de le venir voir sans

parler de son voyage, tout en paraissant se borner aux gens de leur connaissance, n'avait cependant pas de limites assez fixes pour qu'il l'enfreignît sans raison et surtout sans plaisir. Aussi, quand Octave le salua et sembla vouloir engager une conversation, Henri commença à ralentir sa marche, et à la première rue par laquelle il devait tourner, il s'arrêta tout à fait, pour laisser le temps à Octave de continuer tout droit. Celui-ci s'arrêta de même et continua à causer. Henri, après quelques instants, le salua et tourna par la rue voisine. « Ah! vous allez par là? » dit Octave. Et comme c'était son chemin, il continua de marcher à côté de Henri. Le même manége se renouvela à la première rue qu'on rencontra; mais alors Henri, décidé à se défaire de cet opiniâtre compagnon de voyage, prit résolûment un chemin opposé à celui qui menait chez M. de Riessain; puis, quand il se trouva à l'autre extrémité de la ville, il s'arrêta à un carrefour, et ayant demandé à Octave par où il continuait, il le salua et prit le côté opposé, bien décidé qu'il était à en prendre une autre si

Octave avait pris celui-là ; puis, par de nombreux détours, il regagna la maison de M. de Riessain, où il trouva tirant la sonnette le même Octave qu'il espérait avoir perdu dans la ville. Tous deux échangèrent en souriant un salut silencieux, et tous deux demandèrent M. de Riessain. On les fit entrer dans un salon où M. de Riessain ne tarda pas à venir les trouver ; il accueillit Henri presque comme un inconnu, et en le priant de l'excuser, il emmena Octave dans son cabinet. Un quart d'heure se passa pendant lequel Henri, après avoir regardé tous les tableaux, après avoir compté le nombre de pas que l'on pouvait faire dans le salon tant en large qu'en long, commençait à se trouver en peine de nouvelles distractions. M. de Riessain entra, et lui serrant les mains avec effusion, lui dit :

« Enfin, nous voilà ensemble, mon cher Henri, et nous voilà seuls. Vous avez voyagé avec cet écervelé d'Octave, et vous ne lui avez pas dit votre nom. Vous avez bien fait.

—Je ne lui ai pas dit mon nom, mais sans savoir bien faire. Quelle importance cela peut-il avoir ?

— Mais beaucoup, parce qu'il vous cherche.

— Vraiment?

— Et il ne venait ici que pour me demander où vous demeurez.

— Mais alors, mon cher M. de Riessain, pourquoi ne pas lui avoir dit...

— Il vous cherche pour vous couper la gorge.

— Raison de plus, il m'aurait sans doute dit pourquoi, ce qu'il me sera autrement impossible de deviner.

— Vous n'aurez pas besoin de le deviner : Octave m'a parfaitement mis à même de vous l'apprendre. Il a vu ma fille cet hiver dans je ne sais quelle maison où ma folle de sœur l'a conduite. Il se croit amoureux. Il a appris de ma bouche, à sa première ouverture, que vous êtes destinés l'un à l'autre, naturellement il veut vous tuer. Ce qu'il y a de plus curieux dans ceci, c'est qu'Octave d'Hervilly, qui a voyagé avec vous, qui est venu ici avec vous, prétend vous connaître et vous avoir provoqué devant plusieurs personnes sous un prétexte, dit-il discrètement, qui ne peut en rien compromettre ma fille; il ajoute

qu'on vous a accommodés, mais que cette fois l'affaire ira jusqu'au bout.

— Eh quoi ! s'écria Henri, M. de Riessain, vous l'avez laissé partir sans me mettre à même de le convaincre d'un lâche et odieux mensonge ; vous m'avez fait perdre cette occasion de tirer sûrement de lui et de son impertinence une vengeance légitime !

— Légitime, c'est possible, mais sûre, c'est autre chose. J'ai fait mieux, je vous ai vengé. Je lui ai promis de lui être favorable dans ses amours. Je compte l'appuyer auprès de ma fille et même consentir à leur union.

— Pardon, M. de Riessain, dit Henri, mais est-ce que par hasard je rêve, ou est-ce que je suis devenu fou? Depuis que j'ai mis le pied dans votre maison, je n'ai absolument rien compris de ce que j'ai vu ni de ce que j'ai entendu. Ma rencontre avec ce M. Octave, dont je n'ai pu me débarrasser, a plutôt, en effet, l'air d'un cauchemar, que d'une rencontre ordinaire...

— Il n'y a cependant là-dedans rien que de fort simple, mon cher Henri ; mais il faut, avant

tout, que je vous donne connaissance d'une correspondance un peu singulière que j'ai interceptée.

— Mais, monsieur, je ne puis cependant laisser impuni...

— Octave d'Hervilly?... Je vous dis que je m'en charge.

— Mais votre manière de me venger est plus que bizarre, et j'ai l'habitude de faire moi-même ces sortes de choses.

— Voulez-vous m'accorder un quart d'heure?

— Volontiers.

— Eh bien, asseyez-vous et écoutez!

« Vous avez raison, ma bonne tante... »

C'est ma fille qui écrit à ma sœur. J'ai regretté, et vous regretterez comme moi, j'en suis sûr, de ne connaître qu'une des deux lettres de cette raisonnable correspondance, mais celle que nous possédons nous met à peu près à même de deviner celle qui nous manque.

« Vous avez raison, ma chère tante, je suis bien malheureuse... »

M. de Riessain, continuant la lecture de la lettre de sa fille interrompue à l'endroit où elle se dit *malheureuse* :

« Sotte créature ! dix-huit ans, fraîche et rose comme une pêche, riche, bien élevée, adorée par son père, destinée à être la femme d'un jeune homme beau, distingué, au moins aussi riche qu'elle, d'un jeune homme qui ne l'a vue qu'une fois et qui l'aime comme un fou, *bien malheureuse !* vraiment, j'ai peine à retenir mes larmes quand je vois de pareilles infortunes !

« Sacrifiée par la volonté aveugle de mon père à un époux que je n'ai pas encore vu, pour lequel je n'éprouverai sans doute aucune sympathie, je suis condamnée à traîner une vie décolorée dans une union qui est la plus dure des chaînes quand elle n'est pas formée par le cœur. »

Je vous prie de croire, mon bon Henri, que ma fille ne tire pas de semblables phrases de sa tête ni de son cœur. C'est sa tante, une vieille

fille féroce qui les lui a apprises et qui lui fait croire qu'elle est malheureuse. Ma fille... malheureuse ! Mais, mon cher Henri, je donnerais ma fortune et ma vie pour lui éviter un chagrin réel. Jamais je n'en ai laissé approcher d'elle, je vous le jure, et c'est pour cela que je veux que vous soyez son mari, parce que je sais combien vous êtes bon, parce que vous me continuerez, vous la gâterez comme moi : je vous assure qu'elle est au fond aussi bonne qu'elle est belle.

« Je vous avouerai cependant, ma tante, que, sur un point, j'ai de la peine à penser comme vous. »

Tenez, Henri, la voici un peu plus raisonnable, cela lui arrive chaque fois qu'elle pense elle-même.

« Cet homme épris de moi, comme vous dites, qui a juré la mort de celui qu'on me destine, ce M. Octave d'Hervilly, me fit plus de peur que de

plaisir ; je ne l'ai pas remarqué à cette soirée ou à ces soirées où vous me dites que je l'ai rencontré ; je n'ai donc à son sujet aucune impression à vous confier. Relativement au petit maître de chant, ce sera pour moi toujours un maître de chant et rien davantage. Mon futur inconnu n'a donc point de rival ; mais cependant je le déteste cordialement, lui et le lien odieux qu'on veut me faire contracter. »

Ici, mon ami, il y a quelques lignes des plus graves et que je vous passerais dans la lecture de cette épître, si je n'espérais vous avoir bien convaincu que ce n'est pas en réalité l'œuvre de ma fille, mais le reflet des pensées saugrenues de ma ridicule sœur, et surtout si je ne voulais pas agir avec vous avec une entière bonne foi. Les voici :

« Je dois cependant tout vous dire, chère tante, il n'est pas tout à fait vrai que le protégé de mon père n'ait point un rival, mais je suis sûre que lui-même, fût-il mon époux, ce qui, j'espère, n'arrivera pas, n'en saurait prendre d'ombrage.

Vous vous rappelez ce bouquet de chèvrefeuille qui me fut envoyé si bien à point le soir d'un jour où la vue d'un de ces arbrisseaux m'en avait inspiré le désir ; eh bien, j'ai souvent rêvé à celui qui avait ainsi deviné et accompli mon désir ; j'ai souvent cherché si le hasard ne me le ferait pas reconnaître au milieu des hommes qui m'entouraient. Excepté cela, ma tante, il n'aura dans mon cœur d'autre ennemi que lui-même. Je vous remercie des encouragements que vous me donnez contre une volonté à laquelle je n'ai jusqu'ici pas eu de peine à prendre l'habitude de me soumettre, puisqu'elle ne s'était manifestée qu'au profit de mes plaisirs, mais je n'avais pas besoin des excellentes raisons que vous me donnez pour opposer une résistance opiniâtre au sacrifice que l'on exige de moi. Je veux être sage et fidèle à l'époux que j'aurai ; mais aussi, à cause de cela, je ne veux épouser qu'un homme que j'aimerai. Cette idée me fait de la désobéissance un devoir plus respectable à mes yeux que celui qu'on voudra me faire de la soumission aux ordres de mon père. »

Eh bien, Henri, que dites-vous de cela ?

— Je dis, M. de Riessain, que cette fois j'espère que c'est dans son cœur que votre fille a trouvé ces sentiments, qui me paraissent nobles et raisonnables.

— C'est possible, Henri ; mais l'homme au bouquet ?

— L'homme au bouquet ?... c'était moi.

— Vraiment !

— C'est un incident bien simple. A la promenade, je me trouvais derrière ces dames avec quelques autres personnes, lorsque votre fille, qui avait attiré mon attention par sa grâce et sa beauté, dit à sa tante : « Ah ! ma tante, quel beau chèvrefeuille, et quel parfum ! » Je fis quelques questions sur ces dames : jugez de ma joie lorsque j'appris que cette charmante fille était celle dont vous m'aviez tant parlé et que, m'aviez-vous dit, vous seriez heureux de voir ma femme. Je lui envoyai un bouquet des fleurs qu'elle avait désirées. Je commençai une lettre pour vous, puis, songeant que je pouvais arriver aussitôt que ma lettre et avoir une réponse deux jours plus tôt

que si j'attendais là-bas, j'accourus auprès de vous ; mais, pendant ce temps-là, vous étiez allé chercher votre fille, et voilà quinze jours que je vous attends. L'avez-vous ramenée ?

— Oui, elle est au couvent où elle a été élevée. Mais qu'allons-nous faire? Comment triompherons-nous de cette prévention qu'elle a contre vous et que sa tante a si bien cultivée ? Mais écoutez le reste de la lettre, et c'est ici que vous allez reconnaître et les billevesées de ma sœur et la fâcheuse influence que son imagination malade a eue sur celle d'Angélique.

« Mon cœur a été doucement ému, ma bonne tante au poétique tableau que vous me faites d'un amour partagé. Non, certes, je ne serai point lâche dans les traverses qui, dites-vous, viennent toujours éprouver un amour de ce genre, comme si le ciel était envieux d'un bonheur qu'il n'accorde qu'à regret aux humains, dans la crainte de n'avoir rien d'aussi beau à donner à ses élus. Non, celui auquel j'aurais donné mon cœur n'aurait rien à craindre de moi,

ni perfidie, ni abandon, et si des parents barbares... »

Oh ! ma pauvre fille, quelles sottes choses on t'a apprises !

« Et si des parents barbares me traînaient à l'autel, je refuserais hautement l'homme assez lâche pour vouloir profiter de cette odieuse tyrannie. Mais, ma tante, il s'en faut de tout que votre petit maître de chant m'inspire de semblables idées ; si sa timidité vous a touchée, je vous avoue que moi je ne la trouve pas assez complète, puisqu'il a osé vous parler de ses ridicules sentiments pour moi. Je vous prie donc, ma chère tante, de ne pas l'encourager en aucune façon. Il faut croire que Saint-Preux, le maître de Julie, était fait d'autre sorte. »

Voici qui est mieux, ma sœur fait là un joli métier. Quand les femmes ne peuvent plus s'occuper d'amour pour leur compte, il faut qu'elles se mêlent au moins dans les amours des autres,

soit pour les favoriser, soit pour les traverser, et je m'aperçois en outre qu'elle lui a fait lire de bons livres ! Mon cher Henri, je vous en supplie, n'allez pas mal juger ma fille ; voyez, au milieu des sottises de sa tante qu'elle récite, paraître par moments le bon sens et la dignité qu'elle ne doit qu'à elle-même : elle a toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'un honnête homme. Croyez-moi, quand je vous l'affirme sur l'honneur ; sa beauté n'est pas une trompeuse amorce, c'est la parure d'une belle âme et d'un noble cœur ; vous et moi nous effacerons jusqu'aux traces des idées absurdes qu'une vieille folle lui a mises dans la tête.

— Mon cher M. de Riessain, je l'aime de toute mon âme.

— Eh bien, mon ami, voyons donc ensemble jusqu'où va le mal. Tenez, lisez vous-même le reste de la lettre, c'est l'analyse d'un roman qu'elle vient de lire et qui l'a ravie. L'héroïne, enlevée trois ou quatre fois, enfermée dans je ne sais combien de cachots, au pouvoir de beaucoup de scélérats, sort pure et sans tache de

toutes ces épreuves, et finit par apporter un cœur fidèle à un pauvre chevalier repoussé par des parents barbares (nom charmant sous lequel elle me désignait tout à l'heure) et qui, par sa valeur, devient roi de quelque île inconnue, après avoir pourfendu je ne sais combien de rivaux. Voilà ce qu'on a fait croire à la pauvre enfant qu'elle trouverait dans la vie. Et comme, au demeurant, ces sottises ont un côté noble, sa jeune imagination s'y est laissé prendre. Voilà donc ce que j'ai décidé. Octave s'est conduit comme un sot, il en payera la peine. Il est impossible que vous vous présentiez comme l'époux choisi, que dis-je! imposé par le féroce père que je suis. Il y aurait de quoi détruire tous nos projets, car vous n'épouseriez pas plus ma fille sans son libre consentement que je ne vous la donnerais malgré elle. Je me suis rappelé cette histoire des habitants de je ne sais quelle ville qui voulaient bâtir un pont sur je ne sais encore moins quelle rivière. A chaque tentative, l'eau détruisait et emportait l'ouvrage commencé. Enfin le diable vint voir un des principaux de la ville et dit :

« Je bâtirai le pont en une nuit, et il durera deux cents ans, jour pour jour, et il ne vous en coûtera qu'une bagatelle. J'aurai pour moi la première créature qui passera sur le pont. » Celui auquel était faite la proposition en référa aux autres chefs, et la proposition du diable fut acceptée. Le matin du jour suivant, on trouva un magnifique pont jeté d'une rive à l'autre. Que firent alors les chefs de la ville? Ils prirent un chat, et le mettant à l'entrée du pont, ils le chassèrent et l'épouvantèrent par des cris, de sorte qu'il passa de l'autre côté. Le diable, pris pour dupe, s'empara du chat et l'emporta en grommelant. L'autorité paternelle est ce pont bâti par le diable, c'est Octave qui passera dessus. »

Henri fit de nombreuses objections, mais M. de Riessain les leva toutes et acheva de développer ses idées. Henri finit par se rendre, mais seulement devant une volonté à laquelle M. de Riessain annonça qu'il ne ferait aucune modification.

. . . . . .

« Ici finit naturellement le premier chapitre,

dis-je à un ami qui lisait par-dessus mon épaule.

—Eh quoi, s'écria-t-il, avez-vous donc un riche patrimoine que vous m'ayez caché jusqu'ici, ou êtes-vous vendu au pouvoir, ou joignez-vous à votre métier d'écrivain quelque industrie ténébreuse, que vous écrivez ainsi ? »

Un peu étonné de cette sortie, je priai mon ami de s'expliquer. Il s'assit au coin du feu, en face de moi, et me tint à peu près ce langage :

« Quand vous faites des romans, n'êtes-vous donc pas, comme les autres, payé à tant par ligne, à tant la page, à tant la feuille?

—Oui, certes, pourquoi ne me conformerais-je pas à l'usage établi à ce sujet ?

— Conformez-vous à l'usage établi tant que vous voulez ; mais au moins étudiez les maîtres du genre et apprenez d'eux à ne pas vous livrer à un pareil gaspillage. Représentez-vous bien que, payé à la ligne, La Rochefoucauld, s'il eût vécu de ce temps, s'il eût vécu du produit de sa plume, n'eût guère vécu qu'une ou deux semaines de ce qu'on lui aurait payé *les Maximes*.

— C'est possible, mais quelque inconvénient

qu'ait cette manière de procéder, il s'en présenterait bien davantage si l'on voulait appliquer au prix des ouvrages littéraires quelque règle ayant pour base le mérite du livre.

— Je ne chicane pas la mode en usage, mais je veux vous faire remarquer combien vous en usez peu fructueusement, en vous montrant comment procéderaient quelques-uns des maîtres qu'à tous égards vous devez vous proposer pour modèles. Vous avez introduit en scène un aubergiste, une demi-douzaine de voyageurs, un conscrit et sa famille : c'étaient autant de portraits à faire. Et l'auberge donc! croyez-vous qu'un des maîtres dont je vous parle eût laissé passer ainsi une auberge? Il s'en faut, et si le mot *auberge* lui venait à la plume, il l'arrêterait, ce mot, au passage, et lui ferait rendre gorge. Chaque casserole lui payerait au moins un droit de cinquante centimes; et la cheminée! il ne donnerait pas la cheminée pour quinze francs; et il y a aussi une voiture dont vous pourriez tirer parti.

—Vouliez-vous que je l'arrêtasse sur la route?

— Non, mais cette voiture-là vous doit dix francs qu'il ne tenait qu'à vous de faire payer ; et maintenant passons à l'exemple d'un autre maître : vous aviez un jeune homme qui voyage et qui est à la campagne, il fallait vous écrier : « La campagne ! la jeunesse ! deux belles et ravissantes choses si vous y joignez l'amour : la jeunesse, l'amour et la campagne ! La jeunesse avec ses croyances, ses illusions, sa confiance ; l'amour avec ses dévouements, ses déceptions, ses rêves ; la campagne avec ses arbres, ses allées tortueuses, ses chants d'oiseaux ; la campagne est faite pour l'amour et pour la jeunesse ; la jeunesse et l'amour sont faits pour la campagne. C'est à la campagne qu'il faut aimer, et c'est pour aimer qu'il faut être jeune ; la jeunesse sans l'amour n'est pas la jeunesse ; l'amour sans la jeunesse n'est pas l'amour ; la campagne n'est pas la campagne sans la jeunesse et sans l'amour. A quoi servirait la jeunesse sans l'amour ? A quoi servirait l'amour sans la jeunesse ? Que faire à la campagne si l'on n'y est jeune et si l'on n'y est pas amoureux ? etc., etc. »

Troisième procédé : Au lieu de mettre votre

histoire à une époque vague et indéterminée, il fallait prendre une époque historique. Un de vos personnages serait filleul ou domestique d'un personnage célèbre et assisterait naturellement à un bon volume d'événements ou de fêtes de cette époque, que vous trouveriez écrits partout.

Quatrième procédé...

— Assez, dis-je à mon ami : il se trouverait des gens qui, s'ils vous entendaient, prendraient ces généralités pour des portraits.

— Mais... répliqua mon ami.

— Mais, repris-je, je ne veux prendre ce que vous dites que pour des généralités, attendu que je compte coudre votre discours à un de mes chapitres, ce qui compensera un peu le désintéressement que vous me reprochez avec tant d'amertume. »

Ici donc finit, un peu moins naturellement peut-être, mais finit cependant le premier feuilleton de l'histoire invraisemblable que j'ai entrepris de vous raconter.

II

M. de Riessain est allé chercher sa fille au couvent et l'a installée dans la maison où il a reçu Octave et Henri. Cette maison est une nouvelle acquisition que sa fille ne connaissait pas encore et qu'elle trouve ravissante. La maison est au milieu d'un immense jardin. La tante Eudoxie est revenue joindre son frère et sa nièce. Des affaires lui ont fait faire à la ville de ***, avec sa nièce, un séjour qui devait être de deux mois et qui a duré plus d'un an, parce que M. de Riessain,

obligé lui-même de faire un voyage, n'a pas cru devoir les faire revenir à la campagne. Le lendemain de leur arrivée à toutes deux, M. de Riessain annonce froidement qu'il attend la visite de l'époux qu'il destine à sa fille. Angélique pâlit et regarde sa tante d'une air désespéré. La tante Eudoxie fait quelques questions : « Eh ! mon frère, dit-elle, comment est le jeune homme ? car je ne mets pas en doute un seul instant qu'il s'agisse d'un jeune homme. — Ma sœur, répond M. de Riessain, j'aurai l'honneur de vous le présenter demain. » La tante Eudoxie et la nièce Angélique se retirent de bonne heure pour pouvoir librement causer de l'événement. Angélique, déjà fort disposée à la rébellion, reçoit à ce sujet de sa tante les plus grands encouragements ; puis la tante reprend la lecture d'un roman qu'elles ont commencé. A chaque instant, de frappants rapports entre la position d'Angélique et celle de l'héroïne arrachent à la nièce et à la tante des exclamations suivies de longues réflexions.

En effet, la jeune et belle Floreska est malgré elle et par un père barbare traînée à l'autel, où

elle doit épouser le cruel et farouche Nerisko; mais Floreska aime un certain Oswald, et trouve dans son amour une fermeté inébranlable contre le tyrannique auteur de ses jours... La tante s'interrompt ici pour faire remarquer à sa nièce que le petit maître de chant s'appelle Oswald, mais Angélique prie sérieusement sa tante de ne plus lui parler du maître de chant. Elles se séparent et se disposent à se coucher; mais au bout de quelques instants, Angélique, émue et tremblante, revient dans la chambre d'Eudoxie.

« Oh! mon Dieu! ma tante, si vous saviez ..

— Que se passe-t-il donc, Angélique? Tu as la figure bouleversée.

— Venez, ma tante, venez voir dans ma chambre.

— Ne vaudrait-il pas mieux sonner?

— Ma tante, cela n'a rien de dangereux; mais c'est bien extraordinaire. Vous savez, l'inconnu.

— L'homme au chèvrefeuille! Il est dans ta chambre!

— Ah! ma tante, dit Angélique en rougissant, quelle idée!

— Qu'y a-t-il donc alors ?

— Il y a dans un vase, sur ma cheminée, un bouquet de chèvrefeuille.

— Ce n'est pas possible !

— Je sais bien que ce n'est pas possible, mais, ma tante, cela est, et c'est ce qui m'étonne. »

Elles retournent ensemble à la chambre d'Angélique. C'est bien un bouquet de chèvrefeuille, la chambre en est toute parfumée. On sonne la femme de chambre attachée au service des deux dames. Ce n'est pas elle qui a placé là le bouquet. Elle ne sait ce que cela veut dire. On la renvoie, et la tante et la nièce passent une partie de la nuit à raisonner et à déraisonner.

« Oh ! maintenant, dit Angélique, je suis comme Floreska, je suis aimée et de l'amour le plus tendre et le plus constant : pense, ma tante, voilà plus d'un an ! Je serais ingrate de ne pas ressentir un peu de reconnaissance d'une flamme si pure et si fidèle. Je suis aimée, ô... Il faut avouer, ma tante, que c'est bien désagréable de ne pas savoir le nom de celui dont on est aimée qu'on est si près d'aimer soi-même. »

La tante ajoute qu'il n'est pas moins embarrassant de ne l'avoir jamais vu. Qui peut-il être? Est-ce ce grand brun qu'on appelait M. de Walstein ?

— Oh! non, ma tante, il est commun au dernier point.

— Serait-ce donc ce jeune homme blond, si frais et si rose ?

— Fi donc ! ma tante, je n'aime pas un homme frais et rose.

— Je m'y perds, alors. »

Il est près de trois heures du matin lorsque Eudoxie annonce qu'elle *meurt de sommeil.* Angélique lui demande la permission de partager son lit, d'abord parce qu'elle n'a point sommeil et espère pouvoir encore un peu causer de l'inconnu, et aussi parce qu'elle ne peut songer sans un trouble ingénu et sans une crainte pudique, que l'inconnu est entré et peut entrer dans sa chambre fermée. Ce n'est qu'aux premiers rayons du jour qu'elles finissent par s'endormir. Angélique a emporté dans la chambre de sa tante le bouquet de chèvrefeuille. Il a son premier regard quand elle se réveille, comme il a eu le

dernier quand elle s'est endormie. Pendant toute la nuit, ses rêves lui montrent l'inconnu, mais il lui tourne le dos, ou il a un masque sur le visage.

Le matin, au déjeuner, M. de Riessain demande si l'on ne veut pas faire un peu de toilette. Quand elle est seule avec sa tante, Angélique annonce qu'elle n'en fera pas, qu'elle ne veut faire aucuns frais pour ce monsieur si protégé par son père. La tante objecte qu'il ne faut pas cependant *faire peur aux gens*. Angélique répond qu'elle ne demande pas mieux que de faire peur à M. d'Hervilly. Son père vient enfin de lui dire le nom de l'homme qu'il lui destine. Je voudrais savoir si cependant, le prétendant parti, Angélique apprendrait avec plaisir qu'il a refusé sa main parce qu'il la trouve trop laide.

Angélique a fait de toilette tout juste ce qu'il faut pour ne pas fâcher son père, et cependant Octave *n'a pas d'expressions* pour dire à M. de Riessain combien il la trouve belle. Angélique, au contraire, s'irrite contre sa tante qui dit que ce jeune homme n'est pas mal ; on se rappelle alors

parfaitement l'avoir rencontré dans le monde l'hiver précédent, et des hommes qu'elle voyait, c'était sans contredit celui qui lui déplaisait le plus. Non, dût son père *la maudire*, elle n'épousera pas M. d'Hervilly; elle voudrait pouvoir dire combien est différent l'homme au bouquet de chèvrefeuille, mais quoiqu'elle en soit certaine, elle n'ose exprimer tout haut sa conviction. Le soir, elle se jette en pleurant aux genoux de M. de Riessain, et le supplie de ne pas l'obliger à épouser un pareil homme. M. de Riessain lui demande, de son air le plus terrible, si par hasard elle aurait disposé de son cœur. Angélique, non sans quelque hésitation, répond que son cœur est libre, et elle ajoute, comme Floreska, que *l'amour de son père lui suffit, qu'elle est bien jeune*, etc. M. de Riessain est inflexible; la tante intervient et demande au moins un délai; le père hésite, se fait longtemps prier et finit par accorder trois mois; mais ce terme passé, il n'écoutera aucune réflexion. Angélique, qui n'a jamais vu à son père une pareille sévérité, se retire dans sa chambre fort triste; mais la tante Endoxie

la rassure. On ne sait ce qui arrivera d'ici à trois mois. Floreska n'obtint qu'un délai de trois jours, et cependant elle épousa Oswald après qu'il eut vaincu et tué Nerisko. L'inconnu finira par se manifester autrement que par des bouquets. La tante Eudoxie a bon espoir. Angélique préfère la mort et même le couvent à une pareille union. Nous les laisserons dans ces dispositions, qui leur fournissent abondamment de quoi alimenter leur conversation

Henri avait repris la voiture qui l'avait amené, le temps était beau et il s'était assis sur le faîte de la voiture à côté du conducteur. Quand on arriva à l'auberge que nous connaissons, il vit sortir de l'intérieur du carrosse, le même Octave d'Hervilly, à l'endroit duquel il avait remplacé l'indifférence par un sentiment voisin de la haine. A peine les voyageurs étaient entrés dans la salle où l'on dîne, que des cris se firent entendre:

« C'est lui ! le voilà.

— Ah ! monsieur, dit l'hôte à Octave, vous ne nous avez pas oubliés. Quelques heures après votre départ, il est arrivé l'autorisation de faire

passer le chemin par cette terre en friche qu'on refusait depuis si longtemps. Ah! monsieur, vous êtes le bienfaiteur du pays »

Octave et Henri furent aussi étonnés l'un que l'autre. Octave cependant se remit le premier, et répondit que ce qu'il avait fait n'était rien, qu'une simple lettre au ministre avait suffi pour l'éclairer.

« Oui, monsieur, très-bien, une simple lettre; mais nous en avons écrit cent, des lettres, et nous n'avions jamais obtenu de réponse, et le pauvre Pierre, ou plutôt l'heureux Pierre, vous lui aviez promis de ne pas l'oublier; vous aviez dit que dans un mois il serait de retour auprès de sa mère. Il n'a pas fallu un mois : il est arrivé ce matin... On est déjà allé le prévenir que vous êtes ici. »

Si Octave était étonné de voir que le hasard avait si promptement réalisé des promesses qu'il avait faites sans intention et sans puissance de faire davantage, Henri, de son côté, ne pouvait se lasser d'admirer l'assurance avec laquelle Octave acceptait la responsabilité de services qu'il n'avait même pas songé à rendre. Octave était de ces gens qu'on rencontre fréquemment, qui tien-

nent moins à être qu'à paraître, qui emploient tous leurs efforts à *faire de l'effet*. On ne sait pas à combien de pauvretés ils se résignent pour paraître riches, quels minces dîners, quels jeûnes même accusent leurs bottes vernies et leurs gants jaunes. Je connais de ces gens qui aimeraient mieux passer pour être l'amant d'une femme que l'être en effet si personne ne devait rien savoir de leur bonheur.

Bientôt arriva le jeune conscrit avec sa sœur et sa mère. La joie la plus vive avait succédé aux larmes. La sœur, une belle jeune fille, baisa la main d'Octave. Tout en acceptant ces témoignages de reconnaissance, M. d'Hervilly aurait beaucoup donné pour savoir par quel mystère l'espoir qu'il avait fait naître, pour se donner un moment d'importance, et de la portion de terrain nécessaire à l'amélioration du chemin, et de la libération du jeune conscrit, se trouvait aussi bien à point réalisé par un événement qu'il n'osait pas appeler un hasard. L'hôte, qui était sorti pour surveiller ses fourneaux, rentra dans la salle et dit : « M. le baron de Horrberg est servi. »

A ces mots, Henri se retourna brusquement; mais il s'aperçut que c'était à Octave d'Hervilly que s'adressait l'aubergiste. Octave demanda à l'hôte pourquoi il lui donnait ce nom.

« Pardon, monsieur le baron, répondit-il, si je dévoile votre incognito, mais il n'est personne ici qui ne soit heureux de savoir comment s'appelle un homme aussi généreux, et la mère et la sœur de Pierre sauront sous quel nom elles doivent adresser leurs vœux au ciel pour votre bonheur.

— Mais, mon ami, ce nom...

—Je sais bien que monsieur le baron avait l'intention de cacher son nom, mais il s'est trahi lui-même : l'autorisation de prendre le morceau de terre qui nous avait été si longtemps refusé et l'acte de libération de Pierre portent également que c'est à la recommandation de M. le baron de Horrberg. Or, comme c'est après la promesse que nous avait faite monsieur le baron que ces heureuses choses nous sont arrivées, comme au premier moment, ne pouvant maîtriser sa douce émotion en présence des heureux qu'il a faits, monsieur le baron a reçu avec une noble franchise

nos remerciments et nos actions de grâce, il n'y a plus à douter un moment que Votre Excellence soit le baron de Horrberg. »

Octave répondit par un sourire un peu embarrassé et néanmoins accepta la politesse que lui firent ses compagnons de voyage qui voulurent qu'il passât avant eux pour entrer dans la salle à manger. Il ne pouvait refuser le nom de baron de Horrberg sans avouer qu'il avait accepté des remerciments pour des services rendus par un autre ; il fallait être le baron de Horrberg, ou un insigne gredin ; il ne crut pas devoir hésiter. Octave croyait rêver, il se demanda un moment à lui-même s'il n'était pas par hasard baron de Horrberg et si quelque voile jeté sur sa naissance ne venait pas de se déchirer subitement. Mais il n'y avait pas moyen de conserver cette idée, même quelques instants : il était né si régulièrement, si bourgeoisement, si conformément à tous les usages et à toutes les garanties légales, qu'il n'y avait pas moyen d'espérer d'autres parents que ceux qu'il avait jusque-là reconnus pour tels.

Le dîner se prolongea assez tard, parce qu'il fallait attendre une voiture jusqu'au lendemain. Henri accabla Octave d'éloges sur sa générosité, le félicita du pouvoir qu'il avait sur l'esprit du ministre. Mais ces louanges et ces félicitations avaient quelque chose d'exagéré qui ressemblait singulièrement à de l'ironie. Octave était fort embarrassé ; il ne pouvait se fâcher de compliments qui n'étaient désobligeants que parce qu'il ne les méritait pas. Et cependant il s'apercevait de temps en temps que Henri voyait son embarras et s'en amusait. Henri, de son côté, n'était pas animé de sentiments très-bienveillants pour M. d'Hervilly, et comme chacun avait fini par déclarer ses noms et qualités, il s'efforça de provoquer une question directe, qu'il éluda pendant quelque temps, mais il conta deux ou trois anecdotes où il se donnait à jouer un rôle peu honorable ou ridicule, et enfin il avoua qu'il voyageait par mesure de prudence. Il avait eu pour rival dans une affaire de cœur une sorte de matamore qu'il ne se souciait pas de nommer. Ses principes l'avaient obligé de repousser une proposition de

duel que lui avait fait faire ce spadassin. Menacé d'une insulte publique, il s'éloignait de la ville de***.

Tous les auditeurs, stupéfaits de l'aveu d'une pareille lâcheté, gardèrent un silence profond.

« Eh, messieurs, ajouta Henri, je ne suis pas honteux de mes principes. J'ai horreur du duel ; je ne veux pas me battre, et comme mon ennemi est un homme brutal qui serait capable d'employer des moyens violents pour m'y contraindre, je voyage pendant quelque temps de côté et d'autre. Peut-être, dans nos confessions réciproques, personne n'a-t-il aussi franchement que moi avoué les motifs réels de son voyage. Pour terminer comme vous, messieurs, je vous dirai que je m'appelle Octave d'Hervilly. »

Octave bondit sur sa chaise. Quoi ! c'était son propre nom que l'inconnu s'attribuait, et surtout dont il couvrait des actions au moins ridicules.

« Vous dites, monsieur, s'écria-t-il, que vous vous appelez...

— Octave d'Hervilly, monsieur, pour vous servir.

— Mais, monsieur, je crois connaître un Octave d'Hervilly...

— Vous vous trompez, il n'existe de ce nom que le médiocre sujet ici présent. »

Octave frémissait d'indignation de ne pouvoir réclamer son nom, dont on faisait un usage aussi peu honorable. Cependant il essaya encore une objection, mais Henri la releva avec hauteur en disant :

« Pensez-vous, monsieur, que je serais assez lâche et assez méprisable pour prendre un nom qui ne serait pas le mien ? »

Puis il continua la conversation, mit en avant les idées les plus bizarres, les théories les plus inusitées, en ajou tant de temps en temps : *Foi d'Octave d'Hervilly.* Octave était sur les épines ; il eût volontiers renoncé et au nom qu'il avait pris, et aux belles actions qu'il avait endossées en même temps, pour pouvoir sauver son nom des rudes épreuves auxquelles l'inconnu paraissait le vouloir soumettre, et en même temps l'obliger à expliquer les causes qui l'avaient amené à s'emparer ainsi d'un nom

qui ne lui appartenait pas. Peut-être, pensait-il, ce voyageur sait que je ne m'appelle pas Horrberg ; mais cela ne l'autorise pas cependant à prendre mon nom. Peut-être aussi ne le prend-il pas et s'appelle-t-il naturellement ainsi. Quoi ! le nom et le prénom ! Cependant quelque singulier que soit ce hasard, il l'est beaucoup moins que ceux qu'il me faut mettre à sa place, si je ne l'admets pas.

« Monsieur, dit-il à Henri, je ne vois pas pourquoi cela paraît vous fâcher. mais je suis persuadé de connaître un Octave d'Hervilly.

— Alors, monsieur, c'est moi que vous connaissez.

— Non, monsieur.

— Eh bien, monsieur, je vous défie de me montrer cet Octave d'Hervilly.

— Je compte cependant vous le faire voir quelque jour, monsieur. »

Pendant ce temps on avait servi, allumé et bu du punch. Henri, d'un coup de coude, renversa le bol à moitié plein de punch enflammé et cinq ou six verres. L'aubergiste arriva au bruit en disant :

« Vraiment, messieurs, cela n'a pas le sens commun.

— Qu'est-ce à dire, maraud, s'écria Henri, crois-tu que je ne te payerai pas tes verres?

— Je vous défends de me tutoyer et de m'appeler maraud.

— Ah! ah! tu défends quelque chose à Octave d'Hervilly. Tiens, tu mettras sur la carte encore ce verre-là, et celui-ci aussi, que je jette à travers les carreaux, et les carreaux aussi, mets tout sur la carte de M. Octave d'Hervilly, et laisse-nous tranquille. »

Ce ne fut qu'après une assez longue résistance que Henri se laissa calmer. Il était tard, chacun des voyageurs gagna la chambre qui lui était destinée. Mais pendant la moitié de la nuit, ce fut un vacarme horrible dans toute la maison. Henri errait dans les corridors. L'hôte se leva en chemise, voulut faire rentrer Henri dans sa chambre et reçut de lui un coup de poing qui l'envoya tomber sur la porte d'Octave, qui se trouva réveillé à point pour entendre Henri qui criait : « Mets ton nez sur la carte, au compte de

M. Octave d'Hervilly. » Puis il alla se coucher. Le lendemain matin, l'hôte annonça qu'il allait se plaindre au maire de la commune.

« En vérité, M. Octave d'Hervilly, dit l'hôte, je n'ai jamais, Dieu merci! rencontré de voyageur pareil à vous.

— C'est que vous n'aviez jamais logé Octave d'Hervilly.

— Mon Dieu! pensait Octave, pourvu qu'il n'emporte pas l'argenterie! »

Henri n'emporta pas l'argenterie, mais il acheva de compromettre le nom d'Octave de toutes les façons qu'il put imaginer. Octave, cependant, s'efforçait de faire bonne contenance vis-à-vis des autres voyageurs, et il leur dit que peut-être ne les accompagnerait-il que jusqu'à la ville voisine, où on devait changer de voiture, pourvu cependant que son domestique, aussi étourdi qu'on puisse l'être, eût pensé à lui amener sa voiture.

Je ne sais ce que Henri fit encore d'étrange qu'il appuya de ces mots : *Foi d'Octave d'Hervilly!* mais Octave ne pouvant plus mettre en

doute que ces plaisanteries d'un genre trop disparate avec l'air et les façons qu'il avait remarqués chez le voyageur, lors de leur première rencontre fussent dirigées contre lui, Octave se pencha à son oreille et lui dit :

« Monsieur, quand ces messieurs se sépareront de nous, je serai enchanté de faire encore un bout de chemin avec vous.

— Monsieur, répondit Henri, le plaisir sera pour moi. »

On arriva à l'endroit où s'arrêtait la voiture ; un domestique en riche livrée entra dans le bureau du voiturier et dit : « La voiture de M. le baron de Horrberg est à la porte! » Octave se dit : « J'en étais sûr, c'est un rêve, et je vais m'éveiller tout à l'heure. » Henri lui dit à haute voix : « Ma foi, monsieur le baron, vous me donnerez bien une place dans votre voiture. » Les autres voyageurs attendaient pour voir de quelle façon monsieur le baron allait repousser une semblable familiarité; mais Octave était interdit et avait fait machinalement quelques pas vers la porte. Henri le prit par le bras:

« Allons, monsieur, montons, dit-il ; puisque

vous êtes M. de Horrberg, cette voiture est à vous. »

Octave, hors d'état de penser ni d'agir, se laissa entraîner jusqu'à la portière. La voiture était riche et simple à la fois, et les chevaux de la plus grande beauté. Henri monta, en disant :

« Je monte le premier, nous sommes chez vous. »

Un moment Octave eut envie de prendre la fuite. Henri lui dit :

« Montez donc, monsieur, si c'est sérieusement que vous voulez voyager un peu avec moi.

— Ah ! oui, monsieur, c'est sérieusement et je monte, » dit Octave en grinçant des dents.

Henri salua les autres voyageurs en disant :

« Messieurs, au plaisir de vous revoir ; j'en serai toujours enchanté, foi d'Octave d'Hervilly ; Octave d'Hervilly vous a peut-être paru un peu écervelé, un peu fou ; mais une autre fois, vous serez plus contents de lui. »

Octave salua sans parler. Les chevaux partirent.

« Maintenant, monsieur, dit Octave, nous allons parler sérieusement ; le nom d'Hervilly ne vous appartient pas.

— Pardon, monsieur, il m'appartient jusqu'à

ce qu'un possesseur plus légitime vienne le réclamer lui-même ; je l'ai trouvé, c'est un nom abandonné, un nom hors de service que quelqu'un aura perdu ou jeté, et je l'ai ramassé.

— Monsieur, en supposant que quelqu'un ait cru devoir le quitter un moment, cela ne vous donnait pas le droit de vous en affubler.

— Pardon, monsieur, je me trouvais pour le moment un homme sans nom: j'ai trouvé un nom sans homme, je l'ai pris.

— Cessons de plaisanter, vous savez que ce nom m'appartient, vous savez que je me nomme Octave d'Hervilly.

— Je le sais, monsieur, mais je ne le crois plus depuis que je vous ai entendu dire le contraire et prendre un autre nom.

— Eh bien, monsieur, je reprends mon nom pour vous demander compte des insultes dont vous l'avez rendu l'objet depuis hier.

— Vous reprenez votre nom, monsieur ; je vous le rends avec plaisir, parce que alors vous me rendrez le mien.

— Que voulez-vous dire ?

— Que je suis le baron de Horrberg. »

Octave resta un moment accablé, puis il dit :

« Monsieur, ma situation est horriblement ridicule. Je ne puis vivre avec un pareil affront, vous me rendrez raison...

— Monsieur, si vous ne pouvez vivre, il serait plus conforme à l'usage de vous *suicider vous-même*, mais je vous avouerai que je partage l'envie que vous paraissez éprouver d'avoir une affaire avec moi. Vous vous êtes permis sur mon compte des propos que je n'avais pas l'intention de tolérer, même avant le hasard qui m'a mis à même d'exercer contre vous un commencement de vengeance; d'autres causes...

— Je sais, mademoiselle...

— Taisez-vous, monsieur, ne prononçons pas son nom, puisque aussi bien nous n'avons pas besoin de prétexte pour nous battre sans la mettre en jeu.

— Vous avez raison, je suis insulté, j'ai le choix des armes, nos armes seront des pistolets.

— Volontiers.

— Nous les tirerons à dix pas.

— A cinq, si vous voulez.

— Eh bien, monsieur! à cinq, et je vous traite de lâche si vous revenez sur votre parole.

— Monsieur, l'homme qui rougit de son nom et prend celui d'un autre n'a le droit de traiter personne de lâche.

— Ah, monsieur! c'en est trop... et si vous osiez...

— Quoi, monsieur? je crois pouvoir tout oser vis-à-vis de vous.

— Eh bien!... si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas que je vous fasse la plus grave des insultes... nous ne chargerons qu'un pistolet... le hasard nous donnera à chacun le nôtre, vous placerez le vôtre sur ma poitrine, moi le mien sur votre cœur, et nous tirerons, l'osez-vous?

— Oui, monsieur, puisque vous avez plus de confiance dans le hasard que dans la fermeté de votre bras, je ne veux pas abuser de mes avantages, j'accepte.

— Où, monsieur?

— Près d'ici, si vous voulez; entre ces saules

que vous voyez là-bas, est un espace caché qui servira de champ clos à tous deux et de tombeau à l'un de nous.

— L'endroit le plus proche me conviendra : avez-vous des armes?

— Oui, j'ai dans les poches de cette voiture des pistolets de voyage, ils sont à côté de vous ; voulez-vous me faire le plaisir de me les donner?

— Les voici ; sont-ils chargés?

— Oui.

— Il faut en décharger un.

— C'est très-facile, ce sont des pistolets à balle forcée, vous n'avez qu'à en dévisser un. »

Octave dévisse le canon d'un des pistolets et jette sur la route la balle et la poudre. Henri met les deux pistolets dans son chapeau et place un foulard par-dessus, puis tous deux restent silencieux en attendant qu'ils arrivent aux saules, dont on voit déjà distinctement le feuillage bleuâtre. Tous deux sont occupés de sérieuses pensées. Octave, dont tous les défauts viennent d'une incroyable vanité, se sent un peu écrasé

par la supériorité de son adversaire. Il sait que les torts, du moins les premiers, sont de son côté : s'il n'était qu'offensé sans être ridicule, il ferait noblement l'aveu de ses torts; plusieurs fois dans sa vie déjà, il a donné des preuves non-seulement de courage, mais de témérité, qui lui permettraient cette démarche, sans que son honneur pût en souffrir; mais le rôle qu'il a joué est si ridicule, qu'il hait mortellement Henri, qui en a été le spectateur.

Henri se reproche d'avoir accepté ce genre de combat et d'avoir ainsi abandonné au hasard une vie que l'espoir de posséder Angélique lui fait paraître si heureuse. Il eût mieux fait, certes, s'il n'eût pas cédé à un mouvement irréfléchi, de refuser d'accepter le hasard seul pour juge de son bon droit, sans y joindre son courage et son adresse éprouvée. Certes, s'il ne s'agissait que de l'échange de leur nom, il reviendrait sur cette parole trop prompte; mais il aime mieux mourir que de céder, non-seulement en courage, mais même en folle témérité à l'homme qui ose lui disputer Angélique; sans cela peut-être, trou-

verait-il qu'il a un peu trop abusé d'une sottise que la vanité a fait faire à Octave.

La voiture est près des saules ; Henri fait arrêter et ordonne au cocher d'aller attendre en haut de la côte.

« Écoute, dit-il, nous allons à cette ferme qui est là-bas, derrière les saules ; si j'étais forcé d'y rester, si monsieur revenait sans moi, tu le conduirais à la ville de *** à une lieue d'Horrberg. »

Octave se sentit presque touché de ce soin de loyal chevalier que prenait Henri d'assurer la retraite de son ennemi, si le sort lui était contraire ; mais sa colère s'accrut de cette nouvelle preuve de supériorité. Dieu seul peut savoir ce qui se passa dans le cœur des deux jeunes gens lorsqu'ils entrèrent dans l'enceinte des saules. Un doux et riant soleil pénétrait à travers le feuillage, et colorait de vie, de joie et d'amour toute cette belle nature qu'un des deux ne devait jamais revoir. Chacun des deux se croyait ainsi obligé d'aller en avant, comme si déjà les deux détentes des pistolets eussent été lâchées. Henri présenta son chapeau à Octave, qui mit la main dedans

et tira l'un des deux pistolets. Henri prit l'autre. L'orgueil les empêcha l'un et l'autre de chercher à voir quel était celui qu'il avait dans la main.

« Monsieur, dit Henri, êtes-vous prêt ?

— Monsieur, dit Octave, je vous attends. »

Alors, tous deux, pâles, mais calmes, se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, se tendirent la main libre, et de l'autre main chacun appuya son pistolet sur la poitrine de son ennemi.

. . . . . .

Il faudrait que je n'eusse de ma vie lu un seul roman pour dire un mot de plus, et ne pas finir là ce second chapitre.

III

Il est huit heures du soir, le jour baisse. A la lueur d'une lampe que l'on vient d'allumer, Angélique et sa tante Eudoxie sont dans le salon de la maison de M. de Riessain. Angélique brode au métier; la tante Eudoxie tient un livre qu'elle lit à haute voix :

« Lasthénie poursuivit le fantôme, traversa « derrière lui toute la longue galerie et le vit « entrer dans la tour du Nord. Elle eut un mo- « ment d'hésitation; mais après s'être recom-

« mandée à Dieu, elle marcha en avant et « parvint dans l'appartement du moine, où per- « sonne n'était entré depuis plus de vingt ans. « Tout était resté dans l'état où on l'avait laissé « depuis la fatale nuit où le moine y avait cou- « ché et on n'avait plus trouvé que son corps « sans sa tête. Le fantôme s'arrêta, et d'une « voix sombre et sépulcrale dit : « Arrête et ne « trouble pas le séjour de ceux qui ne sont « plus... »

« Ma foi, ma tante, dit Angélique, fasse le ciel que je ne me trouve jamais dans une pareille situation, je sens que je serais loin d'avoir la bravoure de Lasthénie. A tel point que je ne sais si je n'ai pas un peu peur, rien que d'entendre le récit de ses aventures, la nuit et à la lueur d'une lampe. Les fauteuils, depuis quelques instants, me paraissent prendre des formes suspectes, et les longs plis de ces rideaux ont un certain air de linceul qui ne laisse pas que de m'inquiéter ; si vous étiez bonne pour moi, nous laisserions là le livre pour ce soir et nous parlerions d'autre chose.

— Pourvu, répondit la tante Eudoxie, que ce fût de bouquet de chèvrefeuille et de ton inconnu, n'est-ce pas? Depuis que tu as un roman à toi, dont tu es toi-même l'héroïne, je comprends que tu prennes peu d'intérêt à Lasthénie et à ses infortunes.

— Écoutez, ma tante, il faut tout dire : c'est que le caractère de Lasthénie ne me plaît pas tout à fait. Sous prétexte d'un respect exagéré pour la dernière volonté de sa mère, elle consent à épouser le farouche Saldorf, sans s'inquiéter de percer le cœur du tendre et fidèle Oscar, qui lui a donné tant de preuves de constance et de dévouement. Il est évident que si la mère de Lasthénie avait connu Saldorf tel qu'il était, elle se serait bien gardée d'enjoindre à sa fille de lui donner sa main. Trompée jusqu'à la fin par son hypocrisie, elle n'a vu en lui qu'un appui pour sa fille et un époux tendre et vertueux. Certes, si elle eût vécu et eût connu seulement la moitié des crimes dont s'était souillé Saldorf, non-seulement elle eût relevé sa fille de sa promesse, mais elle-même se fût opposée de tout son pou-

voir à une union qui devait faire le malheur de Lasthénie.

— Hélas ! ma pauvre Angélique, reprit la tante Eudoxie, j'ai bien peur que tu ne tardes pas toi-même à savoir combien il est difficile de résister longtemps à la volonté et aux obsessions d'une famille.

— Ma tante, ma bonne tante Eudoxie, vous m'avez promis de ne pas m'abandonner.

— Oui, je te l'ai promis, et je te le promets encore, parce que je sais que le cœur a ses droits et qu'ils sont de tous les plus respectables, parce que je sais que l'autorité des parents doit avoir des bornes. Mais, ma chère Angélique, tu n'ignores pas que je n'ai aucun pouvoir sur l'esprit de ton père, le plus opiniâtre des hommes; tu sais de quels sarcasmes il poursuit mes idées, et que c'est à peine si je puis obtenir qu'il réponde à mes questions. Je crains bien de ne pouvoir que mêler mes larmes aux tiennes... Si cependant tu as jamais lieu de verser des larmes, car enfin, tu ne peux aimer ton inconnu, et M. d'Hervilly est fort bien. Rien que son nom

d'Octave, qui est tout romanesque, me donnerait pour lui une indulgence que sa figure et ses manières ne tarderaient peut-être pas à changer en un sentiment plus tendre, si (ajouta la tante en soupirant) si j'avais dix-huit ans et s'il me présentait son hommage.

— Quoi ! ma tante, s'écria Angélique, quoi ! c'est vous qui me tenez un pareil langage ! Quoi ! vous n'êtes pas révoltée de la conduite d'un homme qui a demandé et accepté ma main, sans s'inquiéter le moins du monde de la possession de mon cœur ! qui a traité votre malheureuse nièce comme une esclave qu'on achète et du consentement de laquelle on n'a pas à se soucier ! Non, ma tante, non, je ne m'accommoderai jamais de pareils sentiments ! Qu'ils sont donc éloignés de la flamme respectueuse de l'inconnu qui n'a encore osé exprimer son amour que par des fleurs et son empressement silencieux à prévenir mes moindres désirs. Mais voyez-vous, ma tante, je ne puis me figurer que mon père, toujours si bon et si indulgent pour moi, reste insensible à mes larmes et à mes prières. Vous

avez déjà vu qu'il m'a accordé un délai de trois mois. Si vous aviez vu avec quelle tendresse il m'a embrassée lorsqu'il est parti ce matin pour ce voyage qui doit à peine durer quelques jours !

— Et il ne t'a pas dit où il allait?

— Non, ma tante. »

A ce moment, Théodorine, la femme de chambre, vient annoncer qu'un *monsieur* demande l'honneur de souhaiter le bonsoir à ces dames. On lui demande quel est *ce monsieur*. Elle croit l'avoir déjà vu. Quel est son nom? Elle le lui a demandé, il est vrai, mais en venant elle l'a oublié. Elle va retourner auprès de lui pour le lui redemander, lorsque l'on ouvre la porte du salon et l'on voit paraître Octave d'Hervilly.

Il s'excuse de se présenter ainsi devant ces dames. En attendant le retour de Théodorine, il a voulu aller au jardin; il s'est trompé de porte et s'est trouvé tout à coup dans le salon. Sans cette erreur, il eût attendu la permission qu'il avait sollicitée, et malgré l'autorisation que lui a donnée M. de Riessain de venir chez lui, même en son absence, malgré l'ordre même positif qu'il

a bien voulu lui laisser en partant de regarder cette maison comme sienne, il est prêt à se retirer si ces dames ne sont pas disposées à lui accorder la permission de passer quelques instants auprès d'elles. Angélique fait une simple révérence parce que c'est à sa tante qu'appartient de répondre.

La tante Eudoxie croit devoir obéir à la volonté de son frère en recevant de son mieux M. d'Hervilly, quoiqu'elle soit un peu souffrante et qu'elle craigne d'être forcée d'abréger la soirée et de se retirer de bonne heure. Octave s'assied, adresse à Angélique quelques lieux communs de galanterie vulgaire, auxquels elle répond avec un dédain marqué. Octave, après avoir fait tous ses efforts pour soutenir la conversation, se prépare à prendre congé. Il ne va pas cependant rentrer encore chez lui. La nuit est superbe ; la lune est pure, le ciel sans nuages; il va errer dans la campagne. « En effet, dit la tante, il n'est rien de charmant comme une belle nuit, » et elle avoue que chaque soir elle se promène dans le parc avec sa nièce. Hier même, elle ose à peine le dire, elles se sont oubliées jusqu'à onze heures.

Octave se retire en demandant une permission qui lui a déjà été donnée par M. de Riessain à son départ, mais il ne la veut tenir que d'Angélique et de sa tante : sera-t-il autorisé à venir prendre quelquefois de leurs nouvelles? Angélique s'incline pour toute réponse. Quand il est parti, elle affirme à sa tante qu'elle a vu faire à M. d'Hervilly un geste qu'elle imite et qui est en tout semblable à celui du tyran des mélodrames, quand il fait signe *aparté* qu'il abattra ses ennemis. La tante n'a point vu ce geste, mais c'est au moyen d'une glace qu'Angélique l'a aperçu, et seulement alors qu'Octave, après les avoir saluées, leur tournait le dos pour gagner la porte du salon; après quoi il s'était retourné pour leur adresser un nouveau salut et un sourire où elle avait vu tout plein d'affectation et de perfidie. Ce soir-là, Angélique n'osa pas, comme la veille, aller se promener dans le parc avec sa tante. Depuis quelques jours seulement qu'elles habitaient la maison, elles ne connaissaient pas assez les jardins, qui étaient fort grands, pour y éprouver une sécurité complète.

« C'est comme cette grande maison, dit Eudoxie.

— Je n'aime pas beaucoup que mon frère nous y laisse seules, mais pour avoir moins peur, nous ferons sagement, quelqu'un de ces jours, de la visiter des caves aux greniers ; toute l'aile droite et le milieu nous sont inconnus. »

Quelques visites empêchèrent le lendemain la réalisation de ce projet. Le soir, Octave se présenta, mais on lui fit dire que ces dames étaient fatiguées et ne recevaient pas ce soir-là. Elles profitèrent de leur solitude pour se promener dans le parc ; c'était en effet un grand et beau spectacle que les lueurs pâles de la lune pénétrant à travers les voûtes des arbres. Au milieu du silence un rossignol éleva la voix et fit entendre ses chants mélodieux. Angélique et Eudoxie écoutent avec recueillement et se laissent aller aux douces rêveries que cette belle nuit excite dans leur âme, lorsque tout à coup des hommes masqués, sortant de l'épaisseur des arbres, se jettent sur elles, leur enveloppent la tête d'un voile destiné à étouffer leurs cris, et

les enlèvent dans leurs bras. La tante Eudoxie, à laquelle celui qui la porte affirme qu'on ne lui fera aucun mal, pourvu qu'elle s'abstienne de tout bruit, reste muette et abattue. Angélique, malgré les recommandations qui lui sont faites de garder le silence, essaye de faire entendre sa voix et appelle à son secours, et son père, tout absent qu'elle le sait, et les domestiques de la maison, trop éloignés pour entendre sa voix étouffée.

Aussitôt qu'elles furent enfermées dans la voiture, les chevaux partirent au grand trot. En se prêtant un secours mutuel, Angélique et Eudoxie ne tardèrent pas à se débarrasser des voiles qui leur enveloppaient la tête et les empêchaient de parler.

« Mon Dieu ! ma tante, que nous arrive-t-il et que va-t-il nous arriver ? dit Angélique. Quel bonheur que vous soyez avec moi ! Que pensera mon père? Où nous mène-t-on et que veut-on faire de nous ?

— Heureusement, ma nièce, répondit Eudoxie, que je n'en sais pas plus que vous sur tous les sujets de vos questions, sans cela j'au-

rais oublié la première quand vous me faisiez la dernière, tant vous les exprimez avec précipitation. Mais vous-même n'avez-vous fait aucune remarque qui vous puisse faire au moins soupçonner quel est l'auteur de cet acte de violence?

— Je n'ai pas besoin de me livrer à des conjectures et à des soupçons, ma tante, pour des choses que je sais aussi parfaitement. L'auteur de notre enlèvement est M. Octave d'Hervilly.

— Le croyez-vous, ma nièce? et quel intérêt aurait-il à compromettre ainsi un résultat sur lequel il n'a aucune crainte à avoir? Sûr du consentement de votre père; assez fat, selon ce que j'en ai pu juger, pour ne pas tout à fait désespérer du vôtre, il faudrait qu'il eût à un degré peu ordinaire la manie d'enlever les filles, pour s'aviser d'en enlever une qu'il aurait pu emmener légalement en attendant seulement deux mois. Mon avis est plutôt que l'auteur du rapt est votre inconnu, l'homme aux fleurs de chèvrefeuille!

— Lui, ma tante! Vous n'y pensez pas : un homme si timide, si respectueux. Non, non, l'odieux d'Hervilly n'a pas eu de peine à voir la

répugnance que j'éprouve pour la chaîne que l'on veut m'imposer ; il connaît l'indulgence et la tendresse de mon père pour moi ; il sait que la sévérité de ce tendre père ne tiendrait pas contre mes prières et mon désespoir, et il a eu recours à la violence. Où sommes-nous? Voici plus d'une heure que nous marchons, les chevaux semblent voler, on ne voit que des arbres, toujours des arbres. Si nous traversions une ville, j'espère que nos cris feraient arrêter la voiture.

— Ne criez pas si vite, ma nièce, car je maintiens que nous sommes en la puissance de l'inconnu aux bouquets. Votre prochain mariage avec M. d'Hervilly lui aura montré qu'il n'était plus temps de prétendre à vous par les voies ordinaires, et il aura employé des moyens un peu brusques, il est vrai, mais pour lesquels il espère obtenir son pardon. »

Les réflexions de la tante jetaient du doute dans l'esprit d'Angélique, qui ne savait comment elle devait apprécier ce qui se passait. En effet, la colère qu'elle devait naturellement concevoir de cet enlèvement pouvait être modi-

fiée par cela qu'il aurait été commis par l'un ou par l'autre des deux hommes que seuls elle pouvait soupçonner ; parce que, toute condamnable que fût cette manière d'agir, ce n'était rien auprès d'un crime plus grand qu'avait commis Octave d'Hervilly : ce crime était qu'il déplaisait à Angélique. C'est, en effet, ce qu'aux yeux d'une femme, un homme peut faire de pis que de lui déplaire. Je défie l'homme qui déplaît à une femme de l'étonner par aucun forfait, et d'imaginer quelque chose d'assez horrible pour qu'elle hésite à l'en croire capable. Tous les autres crimes se confondent dans le crime de déplaire, qui suffit pour les tous absorber.

Au bout de quatre heures de marche, la voiture parut quitter la grand'route et prendre un chemin de traverse. En effet, elle ne tarda pas à s'arrêter devant une petite maison aux alentours de laquelle l'œil n'en pouvait découvrir aucune autre. Là on les aida à descendre de voiture, et un des hommes masqués les avertit qu'elles passeraient là le reste de la nuit. Elles essayèrent de faire quelques questions à cet

homme, qui paraissait être le chef des autres; mais il ne leur fit aucune réponse, et donna ses ordres pour que de nouveaux chevaux fussent attelés à la pointe du jour.

« Vous entendez, mesdames, ajouta-t-il, qu'il faut être prêtes de bonne heure. Certes, je ne vous menacerai pas, comme fait le commun des voituriers, de passer outre et de vous laisser en chemin; mais je vous jure que si vous n'êtes pas prêtes à partir à l'heure indiquée, je vous mets dans la voiture, quel que soit le négligé de votre toilette.

— Mais enfin, dites-nous où nous sommes et où nous allons?

— Madame, les ordres que j'ai reçus ne m'enjoignent nullement de vous faire de semblables confidences; on m'a dit de m'arrêter le moins possible et d'aller vite.

— Mais...

— Madame, comme ma réponse ne pourrait jamais être qu'un refus de vous répondre, trouvez bon que je ne vous en fasse plus aucune. »

A peine Angélique et sa tante furent-elles

dans la chambre où elles devaient passer la nuit, que Théodorine y entra pour leur demander si elles avaient besoin de ses services et si elles voulaient prendre quelque chose.

« Eh quoi! vous ici, Théodorine? s'écrièrent à la fois la nièce et la tante. Où sommes-nous? que se passe-t-il? et quel est l'auteur de notre enlèvement?

— Mesdames, je n'en sais pas plus que vous à ce sujet; mais hâtez-vous de demander ce dont vous pouvez avoir besoin, j'ai tout lieu de croire qu'ensuite on ne me refusera pas de passer la nuit dans votre chambre.

— Nous n'avons besoin de rien, sinon de vous avoir près de nous pour diminuer, s'il est possible, nos justes frayeurs. »

Théodorine sortit et revint quelques instants après d'un air tout joyeux dire qu'on lui permettait de ne pas les quitter.

« Aussi bien, a dit celui qui paraît être le chef, vous pourrez dire à ces dames qu'elles feront bien de dormir tranquilles et de ne perdre leur temps à aucune tentative d'évasion, parce que nous avons

demain une longue étape à faire, et il n'est pas sûr qu'elles soient aussi bien couchées ; ensuite parce que ce serait parfaitement inutile. Et en effet, mesdames, il m'a fait voir la maison fermée par d'énormes verrous et toutes les issues garnies de grilles et de barres de fer, gardées en outre par des sentinelles.

— Eh quoi ! s'écria Angélique, nous nous éloignerons encore demain toute la journée ; mais où sera donc le terme de ce voyage ?

— Ils ne paraissent pas penser qu'ils arriveront demain.

— Mais dites-nous maintenant, Théodorine, comment vous vous trouvez ici avec nous ?

— Rien n'est plus simple, madame ; à peine étiez-vous sorties toutes deux de la maison pour aller vous promener dans le parc qu'un homme inconnu vient me dire que l'une de vous deux s'était subitement trouvée indisposée et qu'on l'avait envoyé me chercher. Je voulus appeler quelques autres domestiques, mais il m'en empêcha en me disant que vous aviez recommandé de ne parler qu'à moi seule. Je le suivis donc,

après m'être munie d'un flacon de sels. Mais à peine étions-nous dans le parc que mon guide, qui m'avait paru d'abord vieux et cassé, circonstance qui m'avait fort enhardie à l'accompagner, se redressa et m'ordonna de le suivre sans parler, sous peine de la vie. Nous arrivâmes bientôt auprès d'une voiture derrière laquelle était un siége où l'on me fit monter avec mon compagnon. Ce n'est qu'en route que j'appris que vous étiez dans la voiture, et qu'à ma terreur vint se mêler l'espoir de vous être utile et de ne pas vous quitter.

— Ah ! ma tante ! dit Angélique, c'est absolument comme Euphrasie.

— Qu'est-ce qu'Euphrasie, mademoiselle ?

— Euphrasie était une servante fidèle et dévouée comme toi, ma bonne Théodorine : c'était la suivante de Floreska, n'est-ce pas, ma tante ? »

Une bonne partie de la nuit, déjà fort avancée, se passa à chercher à tirer des conséquences des moindres circonstances de cette singulière aventure, à deviner quel pouvait être l'auteur de cet

enlèvement, quel pouvait être le terme de ce voyage. Angélique pensait que l'inconnu aux bouquets devait la délivrer de ce péril; mais ne voyant pas trop comment il pourrait savoir le péril et découvrir l'endroit où la dame de ses pensées avait besoin de son appui, elle cherchait à se rappeler, pour ranimer sa confiance, par quels heureux hasards Oswald découvre le souterrain où l'infâme Nerisko a renfermé Floreska; mais ce que ces hasards ont de frappant prouve qu'ils pouvaient ne pas arriver; heureusement que le sommeil vint mettre un terme à ses perplexités.

IV

Le lendemain, on se remit en route de bonne heure ; on s'arrêta au milieu de la journée pour faire un repas et se reposer quelques heures, on changea de chevaux et on repartit. Eudoxie et sa nièce avaient compté sur cette halte pour se faire mettre en liberté ; elles étaient décidées à implorer la protection de l'aubergiste, à réclamer l'intervention de l'autorité du lieu. Mais ce jour-là, comme la veille, on s'arrêta dans un endroit désert, à une maison isolée dans laquelle il ne se trouvait personne, ou du moins Angélique et sa tante ne virent que les hommes qui les accompa-

gnaient, qui avaient en route ôté leurs masques, mais qu'elles ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus. Le lendemain seulement, celui qui paraissait conduire l'entreprise dit à Angélique :

« Nous arriverons ce soir.

— Où arriverons-nous? demanda Mlle de Riessain.

— Mais au but de notre voyage, mademoiselle.

— A quelle distance sommes-nous de l'endroit d'où vous nous avez emmenées ?

— Mademoiselle, il m'est défendu de répondre à vos questions ; mais rien ne vous empêche de calculer la distance par le temps pendant lequel nous avons marché.

— Il me semble que nous avons été bien vite.

— Aussi vite que possible, mademoiselle, tels sont les ordres que j'ai reçus. »

Il faisait nuit déjà depuis plus de trois heures lorsque la voiture s'arrêta devant une grille ; un des conducteurs sonna du cor ; on parut du dedans demander un mot d'ordre, et la grille s'ouvrit pour laisser entrer la voiture et se referma derrière elle. C'était une sorte de château, entouré

de grands arbres, d'un aspect sombre et sévère. On introduisit la sœur et la fille de M. de Riessain dans un appartement convenablement meublé. Là, il leur fut annoncé que Théodorine les servirait, qu'il était inutile de tenter aucune évasion; et à l'appui de ce conseil on leur montra d'énormes barreaux aux fenêtres, placées fort au-dessus du sol. Eudoxie demanda s'il leur était enfin permis de savoir chez qui elles étaient. Il lui fut répondu que le maître du château aurait dès le lendemain l'honneur de se présenter devant elles. Elles virent avec plaisir que d'excellents verrous leur permettaient de fermer leur appartement au dedans, comme elles entendirent avec moins de plaisir que des verrous du moins aussi forts les fermaient au dehors. Quand elles furent seules, Angélique se prit à pleurer.

« Hélas ! ma tante, dit-elle, entre quelles mains sommes-nous tombées, et que va-t-il arriver de nous? En trois jours de marche nous devons être à une distance où on ne retrouvera pas facilement notre trace.

— A moins, dit Eudoxie, comme je persévère

à le croire, que nous ne soyons chez l'inconnu, avec lequel je pense qu'il serait facile de s'entendre.

— Oh! non, ma tante, il n'est que trop certain que M. d'Hervilly, pensant que mon père ne lui donnerait pas ma main malgré moi, et ne pouvant se méprendre sur le sentiment qu'il m'inspirait, a eu recours à des moyens qui ne me surprennent pas de sa part, car il faut lui rendre justice sur ce point, sa physionomie n'est pas trompeuse et n'annonce ni noblesse ni désintéressement. »

Quoique chacune s'efforçât de trouver des arguments pour soutenir son opinion; quoique ni l'une ni l'autre ne parût changer de sentiments, il n'en est pas moins vrai que la tante et la nièce retombèrent dans une grande incertitude. Leur surprise fut grande à toutes deux lorsque le lendemain, en s'éveillant, elles trouvèrent dans leur chambre des vêtements aussi parfaitement à leur taille que s'ils eussent été faits pour elles.

Elles avaient en effet depuis trois jours découvert un des désagréments de la profession de

demoiselle errante et d'héroïne persécutée, en n'ayant ni vêtements, ni linge de rechange, désagrément sur lequel les livres ne donnent aucun détail ; et quand elles se rappelaient que Floreska, dans une circonstance analogue, avait voyagé ainsi, non pas pendant trois jours, mais pendant la moitié d'un mois ; que l'auteur, qui raconte ces quinze jours heure par heure, ne fait pas mention une seule fois qu'elle ait changé de robe ni de rien autre chose, elles durent se croire heureuses, et elles découvrirent dans les détails d'un enlèvement une foule d'inconvénients auxquels elles ne pouvaient assez se féliciter d'avoir échappé, grâce à la discrétion de leurs conducteurs et à la compagnie qui leur avait été donnée de leur femme de chambre, tandis que Floreska était seule au milieu de ses ravisseurs. Le résultat de leurs réflexions à ce sujet fut que cette héroïne, au terme de son voyage, devait être au moins aussi sale que malheureuse. Une seule chose déplut à la tante dans cette prévenance, mais lui déplut beaucoup, et au point qu'elle préféra garder une partie des vêtements qu'elle

portait lors de leur enlèvement, à la nécessité de revêtir ceux qu'on avait déposés auprès d'elle. En effet, tandis qu'Angélique trouvait des habillements du meilleur goût, de la dernière mode et de la plus grande fraîcheur, ceux de la tante, faits, il est vrai, d'étoffes riches et cossues, étaient taillés sur le patron des modes du siècle précédent. Cet incident fut cause que toutes deux changèrent d'avis sur l'auteur de leur enlèvement. Angélique pensa que cette attention délicate ne pouvait venir que de l'inconnu aux bouquets, et la tante Eudoxie, s'emparant de l'avis abandonné par sa nièce, soutient que la mascarade de mauvais goût à laquelle on semblait vouloir la contraindre ne peut être venue à l'idée que de cet Octave, qu'elle avait d'abord, elle ne saurait dire comment ni pourquoi, trouvé assez bien, mais qui, au demeurant, est un rustre et un homme capable de tout. Pour Angélique, ses doutes sur le maître du château ne laissent pas de prolonger sa toilette. Tantôt elle pense que c'est l'odieux d'Hervilly qui va paraître à ses yeux, un homme fourbe et déloyal qui l'a enlevée à la tendresse

d'un père, et elle trouve que ces bandeaux de cheveux un peu rebelles, un peu froissés dans la voiture, sont bien assez lisses pour les regards d'un criminel châtelain. Elle ne veut pas relever par la parure de *funestes attraits,* qui sont, sinon la cause, du moins le prétexte de l'indigne traitement dont elle est victime. Mais bientôt elle pense que celui qui va paraître à ses yeux est peut-être l'inconnu, qui, voyant le consentement d'un *père barbare* donner celle qu'il aime à un *odieux rival,* s'est laissé emporter à une action condamnable, il est vrai, mais que l'excès de son amour et de son desespoir finira sans doute par faire excuser ; et alors elle ne voit aucune raison de lui paraître laide. Ses hésitations se terminent par ceci : que dans tous les cas il n'y a pas de raison d'être *à faire peur,* et que son indignation et le dédain profond qu'exprimera sa physionomie en présence de M. d'Hervilly suffiront pour lui donner une attitude conforme à sa situation.

On annonça M. Octave d'Hervilly, qui faisait demander si ces dames voulaient lui faire l'honneur de le recevoir.

« Entrez, monsieur, entrez, dit Angélique en ouvrant elle-même la porte ; entrez, monsieur, et ne joignez pas le sarcasme et la dérision à vos infâmes procédés. Il sied bien de demander la permission de me parler à l'homme qui n'a demandé celle de personne pour s'introduire chez mon père comme un voleur et pour m'enlever avec violence de sa maison. Entrez, monsieur, pour entendre les expressions du juste ressentiment et du profond mépris que m'inspirent vos actions.

— Mademoiselle, dit humblement Octave en entrant, permettez-moi d'essayer de justifier une démarche dont l'amour le plus ardent est la cause, et ne vous étonnez pas du respect que je ne cesserai jamais de vous témoigner dans toutes les occasions où son excès ne m'exposerait pas à vous perdre. Votre père ne m'avait pas caché que vous aviez fait quelques objections à l'union à laquelle il m'avait permis d'aspirer. Il vous avait accordé un délai de trois mois, mais à moi il m'avait dit que, à l'expiration de ce délai, il vous en accorderait peut-être un autre. Malgré sa

résolution irrévocable, malgré la parole qu'il m'a donnée, et qu'il m'a renouvelée avec d'horribles serments, en s'écriant que vous seriez morte à moi plutôt que vivante à un autre s'il le fallait pour dégager sa parole; malgré ses assurances réitérées, ma tête s'est égarée à l'idée de perdre ou de voir se reculer indéfiniment un bonheur pour lequel je donnerais ma vie; je n'ai plus été maître de mes inquiétudes, j'ai voulu forcer votre père et vous à hâter ma félicité. Et, le croiriez-vous, mademoiselle, ce matin encore j'étais un peu embarrassé et presque repentant de l'audace que j'avais eue; mais en vous voyant, même irritée contre moi, en vous voyant si belle et si charmante, il m'est impossible d'éprouver le moindre regret, et j'avoue que je recommencerais si la chose était encore à faire.

— Je vous ai écouté patiemment, monsieur, je vous demanderai une attention égale pour ma réponse. Le moyen que vous avez choisi pour arriver à votre but était le plus certain pour le manquer. Jamais je ne pardonnerai cet attentat à ma liberté, jamais je ne serai la femme d'un

homme qui a voulu me devoir à d'autres volontés que les miennes. Finissez ce langage hypocrite, vous n'avez aucun droit de me retenir ici prisonnière. J'exige donc que les portes de cette maison soient ouvertes à l'instant même à ma tante, à moi et à notre servante.

— Hélas! mademoiselle, reprit tristement Octave, vous me demandez précisément la seule chose peut-être que je doive vous refuser.

— Et quelles sont vos intentions, monsieur?

— Vous retenir ici, mademoiselle, jusqu'à ce que vous reveniez à de meilleures pensées, jusqu'à ce que vous soyez résignée au bonheur que je mettrai mon étude à vous présenter, jusqu'à ce que vous consentiez à être ma femme.

— Est-ce tout, monsieur?

— Cessez, mademoiselle, ce ton ironique; il ne me fera pas me départir du respect que je vous dois, mais il ne me fera, pas plus qu'aucune autre considération, rien changer à ma résolution immuable. Vous ne sortirez d'ici que baronne d'Hervilly.

— Il faudrait pour cela deux choses, mon-

sieur : d'abord que je consentisse à vous épouser, et ensuite que vous eussiez vous-même des droits au titre que vous m'offrez si généreusement.

— Au nom du ciel, mademoiselle, trouvez un homme qui, pour l'amour de vous, consente à me répéter l'insulte qui sort en ce moment de votre bouche.

— Ne vous gênez pas, monsieur, il n'est pas dangereux de faire des rodomontades avec des femmes; mais cette conversation est inutile. Je le répète, monsieur, je vous ordonne de nous faire ouvrir à l'instant même les portes de cette prison.

— Je n'en ferai rien, mademoiselle; cependant, si madame votre tante et votre femme de chambre ne veulent pas continuer à partager votre captivité, si vous consentez à leur départ... »

Angélique se jeta effrayée dans les bras de sa tante.

« Non, non, monsieur, ma tante ne me quittera pas, n'est-ce pas ma tante? Mais nous pouvons nous passer de notre servante, et cette pauvre fille...

— Vos ordres seront exécutés, mademoiselle,

mais j'exigerai d'elle le serment de ne pas dévoiler à M. de Riessain l'endroit où j'attends votre consentement à mon bonheur.

— C'est bien, monsieur; nous attendrons, nous, que mon père et la justice du pays aient découvert votre criminelle retraite.

— Eh bien, mademoiselle, quand cela arrivera, ce dont je doute fort, vu les distances et les difficultés, monsieur votre père vous jugera suffisamment compromise par un séjour d'un an ou deux dans mon château, pour me supplier de vous donner mon nom et ma main.

— Assez, monsieur, assez! Je n'ai plus, moi, que quelques paroles à vous dire : chaque instant qui prolonge ma captivité augmente ma haine contre vous et met à vos vœux une impossibilité de plus; ce n'est que malgré moi que je vous verrai jusqu'au jour, plus prochain que vous ne l'espérez, de ma délivrance. Adieu, monsieur. »

Et d'un geste, magnifique et presque théâtral, elle congédia Octave, qui sortit en la saluant respectueusement.

« Ma nièce, dit la tante Eudoxie, tu as été trop

loin, on peut blesser le cœur d'un homme, il ne vous en aime que davantage. *Aime bien qui est bien châtié.* Mais tu as blessé sa vanité en contestant ses droits, hélas ! bien contestables, un titre de baron. J'ai vu briller dans ses yeux à ce moment un éclair de haine ; jamais héroïne persécutée n'a eu plus de dignité que tu n'en as montré dans cette entrevue ; mais tu as manqué de prudence, nous sommes à la discrétion de notre ennemi. Coupable d'une violence, il ne peut être arrêté dans cette voie que par l'espoir ; si tu réussis à le désespérer tout à fait..., je ne veux pas effrayer ta jeune imagination du tableau des excès auxquels un homme aussi épris peut se laisser entraîner. S'il croit t'avoir offensée sans retour, il ne s'inquiétera guère de t'offenser un peu davantage au bénéfice de sa passion. Je pense que tu dois un peu le ménager. J'ai gardé le silence pour deux causes : d'abord parce que je ne pouvais pas me montrer moins sévère que toi, ensuite parce que tu as parlé tout le temps et qu'il m'aurait été difficile de glisser un mot dans votre conversation.

— Qui ? moi, ma tante, pouvez-vous penser

que j'autorise par la moindre parole un espoir offensant pour moi ? »

. . . . . .

L'auteur pourrait prolonger beaucoup cette conversation, car ce n'est qu'une heure après que Théodorine vint en réalité les interrompre.

. . . . . .

« Écoute, Théodorine, tu vas nous quitter, j'ai obtenu qu'on te rendît à la liberté, mais on va exiger de toi le serment de ne pas trahir le secret infâme de M. d'Hervilly, de cacher à mon père l'endroit où il nous tient enfermées ; un semblable serment, arraché par la crainte et la violence, n'engage la conscience en aucune façon ; bien plus, ce serait offenser Dieu que de le tenir et de se rendre, par un faux scrupule, complice d'une méchante action. Aussitôt que tu seras auprès de mon père...

— Hélas ! mademoiselle, c'est certainement ce que je ferais avec empressement, et on me ferait prêter vingt serments de cette manière, que je ne m'en embarrasserais pas plus que d'un ruban fané, mais on m'a avertie de mon départ et aussi

d'une précaution que l'on va prendre contre moi, et qui me mettra dans l'impossibilité de donner aucuns renseignements à M. de Riessain : on m'emmènera d'ici à la nuit et j'aurai de plus les yeux bandés pour sortir du château. Quand j'ai appris cela, j'ai positivement refusé de me séparer de vous ; on m'a dit que ce serait comme je voudrais, à condition cependant que vous le permettriez. J'ai juré que j'arracherais le bandeau qu'on me mettrait sur les yeux, et que j'avais d'ailleurs cent moyens de reconnaître mes traces et de faire punir les ravisseurs, ce que je me serais bien gardée de dire si ça avait été vrai. »

Angélique fut attristée de voir s'évanouir l'espoir qu'elle avait fondé sur le départ de Théodorine.

Cependant, quand vint l'heure du dîner, Octave fit demander si ces dames voulaient descendre dîner à la salle à manger, et si, dans ce cas, elles lui permettraient d'avoir l'honneur de dîner avec elles. Angélique répondit qu'elles étaient prisonnières ; qu'elles n'avaient point d'ordres à donner, si ce n'est celui de leur ouvrir les portes du château ; que, du reste, tant qu'elles ne

seraient pas contraintes à agir autrement, elles mangeraient dans leur chambre. Eudoxie se fâcha, avec quelque raison, de ce que sa nièce répondait toujours pour elles deux, sans lui jamais demander son avis; elle aurait espéré au contraire, en se montrant un peu plus affable pour d'Hervilly, en lui faisant concevoir quelque vague espoir, l'amener à les délivrer, et, si son cœur endurci résistait à toutes les choses irrésistibles qu'elle avait à lui dire, il s'ensuivrait toujours un peu de liberté, qu'elles pourraient mettre à profit peut-être pour s'en procurer une entière; et puis il n'y avait aucune raison d'aggraver soi-même sa situation : on était captives, bien; sous la puissance d'un homme hardi et amoureux, très-bien; mais pourquoi ajouter à cela l'ennui de ne voir aucun visage humain, de n'échanger une parole avec personne? Le malheur se supporte, mais l'ennui est autre chose. Il fallait prendre encore en considération que tant qu'elles resteraient enfermées dans leurs deux chambres, ne parlant qu'à Théodorine, elles n'avaient aucune chance de changer leur situation,

tandis que, en se montrant un peu plus au dehors, quelque domestique peut-être, touché de leur position, ou séduit par les magnifiques promesses qu'elles pourraient faire au nom de M. de Riessain, se déciderait à faciliter leur évasion. Floreska ne serait jamais sortie du souterrain sans l'assistance du bon Antonio ; et où rencontra-t-elle Antonio ? dans ses promenades au jardin au clair de la lune.

« Au nom du ciel, ma tante, ne me parlez plus de promenades au clair de la lune.

— Ma chère enfant, ce qui nous arrive n'est qu'un temps d'épreuve, et finira bien, je l'espère ; il faut que la jeunesse se passe à quelque chose, et que le cœur ait son histoire. Si vous vouliez vous mettre à l'abri de ces événements, auxquels devaient vous préparer votre beauté et l'exquise délicatesse de votre cœur, rien ne vous empêchait de finir votre roman au premier chapitre ; d'épouser tranquillement l'homme que votre père vous destinait ; puis « vous auriez été heureux et auriez eu beaucoup d'enfants. » Cela dépend encore de vous : renoncez à vouloir que ce soit

votre cœur qui choisisse votre époux, consentez à recevoir ici la main de M. d'Hervilly, qui, après tout, est joli homme.

— Ma tante, jamais !

— Alors, ma nièce, ne vous plaignez donc pas tant de ce qui vous arrive, puisqu'il dépend de vous que les choses soient autrement, et ne dites plus de mal du clair de lune. Tenez, regardez-la plutôt à travers nos barreaux, quelles douces lueurs elle répand ! que de charmantes rêveries elle fait naître. »

La tante fut interrompue par les sons d'une *guitare* qui se faisait entendre sous leur fenêtre.

V

« Écoutez, ma tante, dit Angélique, écoutez, c'est une guitare.

— Oui, on tousse, on va chanter. »

En effet, une voix contenue, qui craignait évidemment d'être entendue de trop loin, fit entendre des paroles dont le sens était qu'un amant vraiment épris retrouverait celle qu'il aime au centre de la terre ; que celle qu'aimait le chanteur ne pourrait jamais être perdue pour lui ; qu'il s'exhale d'elle bonheur et amour, comme du *chèvrefeuille* de suaves parfums.

« Ma tante, dit Angélique à voix basse en poussant sa tante du coude, entends-tu ?

— Oui, oui, c'est l'homme au chèvrefeuille ; écoutons. »

Mais c'est en vain qu'elles prêtèrent l'oreille, on n'entendit plus ni la guitare ni la voix.

« Qui est ce chanteur mystérieux ? dit Eudoxie, et comment a-t-il suivi nos traces ? Ah ! ma nièce, je te le disais bien, tu es trop jolie pour faire un de ces mariages vulgaires et arrangés par les familles, dont la seule pensée me soulève le cœur de dégoût. Tu as droit à un roman bien complet, et le voici on ne peut mieux entamé. Que de persévérance, que d'amour, que de témérité ! »

Angélique ne répondit pas : ses idées étaient trop semblables à celles de sa tante pour qu'elle eût envie de les exprimer. Chez elle, l'admiration était trop près d'un autre sentiment pour qu'elle ne craignît pas de laisser voir le second en montrant le premier. Le lendemain en se réveillant, elle trouva auprès de son lit un bouquet de chèvrefeuille. En le prenant à la main pour respirer son parfum, elle vit qu'il cachait un papier plié sur lequel étaient ces mots :

« Votre position est mille fois plus horrible que

vous ne le supposez; mais un ami dévoué veille sur vous. Il n'est pas encore temps d'assurer votre fuite. Prenez l'habitude de vous promener le soir dans le jardin, mais sans éveiller les soupçons de votre barbare geôlier. Quand vous aurez un ordre à me donner, écrivez-moi et mettez le soir votre lettre dans le creux d'un vieux chêne qui est le dix-huitième à droite de l'avenue qui part du château. Ne vous inquiétez pas de ma réponse : je saurai toujours vous la faire parvenir. »

Angélique consulta sa tante, après lui avoir fait part de la lettre de l'inconnu. La tante Eudoxie fut d'avis qu'on devait répondre ; mais il était plus difficile que ne paraissait le croire l'inconnu de se promener le soir dans le parc ; la permission qu'on en demanderait à M. d'Hervilly ne pourrait que lui être suspecte. Il faut cependant faire quelque chose pour sortir d'ici, ma nièce, et vous devez commencer à comprendre combien j'avais raison de vous dire que vous deviez ménager notre ennemi. »

Lorsque l'on vint, comme de coutume, deman-

der si *ces dames* descendaient dîner à la salle à manger et si elles feraient l'honneur à M. d'Hervilly de lui permettre de dîner avec elles, la tante Eudoxie, se chargeant de la réponse, accepta le dîner en bas et la société de M. d'Hervilly. Celui-ci se confondit en remercîments et essaya à plusieurs reprises de justifier sa conduite. Eudoxie eut bien de la peine à détourner ou à couper les réponses dures qu'allait arracher à sa nièce cette humilité ridicule dans leur situation respective. Elle lui montrait des yeux les fenêtres qui donnaient sur le parc, où elles avaient tant de raisons de se promener. Angélique avait écrit la lettre qu'elle devait déposer dans le chêne creux.

« Qui que vous soyez, disait cette lettre, mais à « coup sûr, homme généreux, ne laissez pas dé- « courager votre pitié pour deux malheureuses « captives, et recevez toutes leurs actions de « grâce. Au nom du ciel, si cela est en votre « puissance, arrachez-nous de ce séjour détesté. »

Angélique avait longtemps cherché, de concert

avec sa tante, une formule qui n'eût rien de blessant pour leur ami inconnu et qui pourtant lui fît comprendre que cette facilité, dont elle avait déjà eu des preuves, qu'il avait à s'introduire dans les appartements les mieux verrouillés, avait quelque chose d'assez embarrassant pour sa pudeur. Il était en effet difficile de savoir quel moyen il employait pour lui faire parvenir ses bouquets, dont elle avait reçu l'un dans la maison de son père, et le second dans le château de M. d'Hervilly, et surtout de deviner si, probablement maître de choisir ses moments, il aurait toujours assez de discrétion et de respect pour en choisir d'opportuns. Elle ne trouva que la prière de déposer sa réponse dans le creux du chêne où elle mettrait sa lettre, si toutefois elle réussissait à la confier à cet arbre vénérable.

Il faut convenir, en effet, qu'il devait être plus qu'embarrassant pour Angélique de ne jamais pouvoir être certaine qu'elle était seule dans son appartement.

De son côté, la tante s'efforçait de mettre Octave sur la voie de leur offrir une promenade

dans les jardins du château ; mais c'était en vain qu'aux allusions détournées elle avait fait succéder des allusions plus claires et plus directes ; c'est en vain qu'elle parla de sa santé altérée par la privation d'air et d'exercice, qu'elle fit remarquer la pâleur de sa nièce : M. d'Hervilly ne voulut pas comprendre, ou comprit trop bien le but où on en voulait venir, et à force de discours où il suppliait Angélique de combler ses vœux et ceux de son père à elle, en consentant à lui donner sa main, il la contraignit de remonter à son appartement ; mais, quel ne fut pas son étonnement, lorsque, cherchant pour la relire, dans un tiroir où elle l'avait cachée, la lettre destinée à l'homme au chèvrefeuille, elle ne trouva plus cette lettre, et trouva à la place un papier plié de la même façon et contenant déjà la réponse à son billet. On avait compris et apprécié la charmante pudeur qui engageait Angélique à demander que les lettres qui seraient nécessaires pour travailler à sa délivrance ne fussent plus placées dans son appartement ; mais l'amour que l'on avait pour elle était si plein de respect, que sous

ce rapport on défiait même sa pudique sollicitude d'avoir rien à demander qui n'eût été prévu et prévenu. On suppliait Angélique de ne pas mettre, par une délicatesse exagérée, des entraves au zèle de son serviteur. Ils n'avaient pas trop de toute leur prudence et de toute leur énergie contre les obstacles qui s'opposaient à la fuite d'Angélique. On promettait de ne plus user de ce moyen de correspondre que lorsque l'urgence des événements le demanderait ; si on l'avait fait ce soir encore, c'est que l'on avait prévu ce qui arriverait, à savoir, qu'Angélique ne réussirait pas à faire une promenade dans le parc. D'Hervilly, du reste, n'avait semblé refuser cette promenade que pour en faire le lendemain le prétexte d'une fête. Un moment on avait espéré pouvoir en profiter pour l'accomplissement de l'évasion, mais il avait fallu y renoncer ; on priait Angélique de mettre quelques mots dans le vieux chêne, non pas pour encourager celui qui lui était tout dévoué, non pas pour récompenser celui qui n'avait que la peur d'être égoïste en lui sacrifiant toute sa vie, mais pour permettre d'agir et de dire qu'elle

se confiait au zèle et au profond respect de son serviteur. HENRI.

« Enfin... dit Angélique, il s'appelle Henri... C'est toujours cela que je sais de lui. Je voudrais bien le voir, pensa-t-elle en elle-même. »

Les prévisions de M. Henri ne furent pas trompées : d'Hervilly, dès le matin du jour suivant, fit demander à ses prisonnières si elles lui feraient l'honneur de dîner avec lui et de lui permettre de les accompagner dans une promenade au parc. Angélique était bien embarrassée d'accepter : c'était montrer déjà un ressentiment moins vif de l'injure qu'elle avait reçue, c'était recevoir *un plaisir*, c'était faire espérer qu'elle pardonnerait, c'était accepter la prison. Cependant cette promenade au jardin, qui serait facilement suivie d'une habitude de promenades, augmentait beaucoup les chances d'évasion. Elle pria sa tante de répondre et d'accepter pour elle la double invitation de M. d'Hervilly. Mais lorsque après le dîner Octave lui offrit le bras pour sortir de la maison, elle lui dit assez sèchement que si elle

était libre, si elle était vis-à-vis d'un homme qui sût ce qu'il doit aux convenances et aux femmes, elle lui ferait observer que c'était à sa tante qu'il devait faire cette politesse ; qu'elle ne prenait l'offre de son bras que comme un moyen de s'assurer mieux de sa captive ; qu'à ce titre seulement elle se soumettrait. Octave se récria sur l'injustice de celle dont il était bien plutôt le captif et l'esclave. Il parla des *chaînes* que lui donnaient les *beaux* yeux d'Angélique ; et, chose inouïe pour une femme, Angélique trouva sincèrement de mauvais goût la métaphore galante qu'on lui adressait. Octave se crut obligé d'offrir son bras à la tante Eudoxie, qui l'accepta.

Le parc était illuminé en plusieurs endroits, et les allées sombres qui conduisaient à ces endroits augmentaient encore l'éclat des lanternes de couleur suspendues aux arbres comme d'énormes fleurs de feu, rouges, bleues, jaunes ou vertes. Il vint un moment où des instruments se firent entendre sans qu'il fût possible d'apercevoir les musiciens. Cette musique féerique plongeait l'âme d'Angélique dans une douce rêverie

qui devint encore plus profonde lorsque le silence succéda à cette mystérieuse harmonie. Au milieu de ce silence, quelques accords se firent entendre, et bientôt une voix d'une remarquable beauté chanta une romance qui parut causer à d'Hervilly autant de surprise que de mécontentement. Cette romance, adressée à une jeune prisonnière, lui disait d'espérer la fin de sa captivité. D'Hervilly appela un domestique et ordonna de battre le parc et de chercher l'auteur de cet intermède, qui n'était pas sur le programme de la fête. On obéit, mais en vain, on ne put découvrir personne. Octave proposa alors à Angélique et à sa tante de rentrer dans la maison, où un souper les attendait. Angélique répondit qu'elle n'avait point d'appétit.

« Ce souper est un repas, répondit Octave, pour lequel on n'a pas besoin d'avoir faim : c'étaient quelques friandises ; » et Angélique répondit avec dureté qu'elle consentait à manger pour ne pas mourir de faim en attendant l'heure de sa délivrance ; mais que son geôlier avait pu remarquer qu'elle ne prenait jamais que le strict néces-

saire, et ne touchait jamais à un fruit ni à une pâtisserie. Elle espérait que chacune de ses actions, ainsi que chacune de ses paroles, serait interprétée comme une protestation contre la violence qui lui était faite.

La tante Eudoxie annonça qu'elle avait *gagné faim* dans la promenade, et qu'elle souperait volontiers. D'Hervilly la remercia vivement, et demanda à Angélique si elle voudrait quitter sa tante; à quoi Eudoxie, répondant la première, dit que si Angélique n'assistait pas au souper, elle remonterait avec elle dans son appartement. Pendant qu'on prononçait ces paroles, Angélique, qui était enfin parvenue à diriger la promenade de façon à repasser devant le château pour pouvoir compter les chênes de l'avenue, venait de reconnaître le dix-huitième. C'était un arbre gigantesque, qui projetait au loin autour de lui une ombre épaisse; elle s'approcha de son tronc vénérable pour lui confier les quelques mots que lui demandait M. Henri avec tant d'instances. Mais que devint-elle lorsqu'elle sentit la main qu'elle glissait dans le creux de l'arbre saisie par

une autre main et pressée sous des lèvres brûlantes. Elle retira brusquement sa main, abandonnant la lettre, mais elle ne put retenir un léger cri. D'Hervilly et sa tante, qui avaient fait quelques pas en avant, se retournèrent et demandèrent la cause de ce cri. « J'ai eu peur, » dit Angélique ; et en effet, lorsque rentrée dans la maison, on put voir son visage, elle était extrêmement pâle. Elle s'opiniâtra à ne pas vouloir toucher au souper, auquel la tante fit honneur, puis elles remontèrent dans leur chambre. Il y eut, quand elles furent seules assises l'une près de l'autre à la lueur d'une bougie, un peu d'aigreur dans leur conversation. Angélique reprochait à sa tante d'avoir l'air de trop bien prendre son parti de la position.

Eudoxie reprochait à sa nièce de ne pas ménager un homme au pouvoir duquel elles se trouvaient.

« Et pourquoi le ménager ma tante? N'est-il pas arrivé du premier pas au comble des mauvais procédés?

— Hélas! ma pauvre nièce, plaise au ciel

que les événements te conservent cette illusion!

— Mais, ma tante...

— Nous ne serions pas d'accord; il vaut mieux ne plus parler de cela.

— Mais alors, ma tante, de quoi parlerons-nous si nous ne parlons pas de notre captivité et des moyens... »

Angélique ne termina pas sa phrase... elle demeura interdite et glacée... les yeux fixes, la bouche entr'ouverte.

« Des moyens! demanda la tante, des moyens de nous échapper... c'est justement ce que... »

Eudoxie laissa également sa phrase inachevée et resta pâle, les yeux écarquillés, et respirant à peine.

. . . . . .

Quel malheur que je ne puisse terminer ici ce chapitre! Après tout, c'est ma faute. Quelques détails sur le souper, sur la vaisselle d'argent, m'auraient donné un nombre de lignes à peu près suffisant; mais au point où nous sommes, il n'y faut même pas songer; l'usage ne permet même pas que les aventures que je vous raconte vous soient offertes en tranches si minces. Nous con-

tinuerons donc ce chapitre, malgré nos justes regrets.

. . . . . .

Eudoxie la première poussa sa nièce du coude pour lui faire remarquer l'objet qui lui inspirait une si profonde terreur, mais que sa nièce avait vu la première. Mais Angélique avait, en levant par hasard les yeux, aperçu dans un angle de la chambre un homme assis qui, le doigt sur la bouche faisait signe de garder le silence. Eudoxie voulut se lever et retomba sur son fauteuil. Elle voulut parler et dit : « Mais... mo...o...ssieur... » Ce fut tout ce que sa voix pu lui fournir. L'étranger ne répondit que par un signe plus impérieux de se taire. Les deux femmes tremblantes, osaient à peine se consulter du regard. L'étranger se leva. Toutes deux se serrèrent l'une contre l'autre comme deux brebis effrayées. Il écouta attentivement en appliquant son oreille sur la porte, puis il revint vers elles et dit à voix basse : « Silence ! » Il retourna à la porte et écouta encore quelque temps ; puis un sourire de satisfaction se montra

sur son visage, et se rapprochant d'Angélique et de sa tante, il leur dit :

« Tout le monde est maintenant couché; nous sommes seuls. Je m'appelle Henri ; vous me pardonnerez mon apparition : elle était indispensable. Demain, au milieu de la nuit, j'espère vous sauver; mais il me faudra m'éloigner toute la journée, vous vous coucherez comme si vous deviez passer la nuit dans vos lits ; quand vous aurez entendu le signal que je viens d'entendre, c'est-à-dire le grincement de la grille du château qui se ferme, vous vous habillerez et vous descendrez jusqu'à la porte du jardin : vous la trouverez ouverte. Je serai là. Adieu. A vous toute ma vie ! A vous l'amour le plus tendre ! »

Il salua avec grâce, ouvrit une armoire, y entra et tira la porte après lui. Ce n'est qu'après un grand quart d'heure de silence et de stupeur que les deux femmes osèrent échanger les premiers mots :

« Est-il parti ?

— Je ne sais.

— Est-il dans l'armoire ?

— J'espère que non. »

Enfin Eudoxie, s'armant de courage, finit par ouvrir l'armoire : elle était vide.

« Quel événement ! Faut-il nous fier à lui ?

— Mais, ma tante, nous ne pouvons être en plus mauvaises mains qu'entre celles de M. d'Hervilly.

— Peut-être, ma nièce.

— Il a l'air bien honnête, ma tante.

— Tu veux dire qu'il est très-beau ; c'est en effet un charmant cavalier ; mais cela a coutume d'inspirer plus de confiance aux nièces qu'aux tantes.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, ma tante ; mais sa persévérance, sa fidélité, les dangers que sans doute il court pour nous, notre horrible situation, tout nous donne le conseil d'accepter ses offres généreuses. »

Il est décidé qu'on acceptera et que l'on se mettra sous la sauvegarde du généreux Henri pour fuir cette maison de captivité et de tristesse. Mais avertira-t-on Théodorine ? Est-il prudent de confier à tant de discrétions un secret d'où dépend le résultat de l'entreprise ? car un

seul mot peut faire manquer une occasion qui ne se retrouverait peut-être plus. Et Dieu seul sait comment tout cela finirait, et combien de temps M. d'Hervilly se contenterait de tenir Angélique captive! Cependant, qui sait le sort qu'il ferait subir à Théodorine, qu'il ne manquerait pas de supposer complice de leur fuite, et serait-ce reconnaître dignement le dévouement de cette pauvre fille qui a voulu partager leur captivité, que de l'abandonner aux mains de leur *farouche oppresseur*? On convient que l'on mettra Théodorine dans la confidence et du secret et du départ.

Angélique reste tout le jour étrangement préoccupée; enfin elle a vu celui qui occupait si vivement sa pensée, elle connaît maintenant sa belle et noble figure, sa taille imposante, son geste gracieux. Elle pardonne presque à Octave, qui est cause qu'elle devra tant de reconnaissance à Henri, à Henri, qui lui aura sauvé l'honneur et la vie, absolument comme *Oswald à Lasthénie*.

Vers le soir, on a consenti à descendre dîner

à la salle à manger avec M. d'Hervilly, pour éviter tout soupçon. Il semble à Angélique qu'Octave a par moments un sourire sardonique ; mais, ainsi que sa tante, elle est pour son ravisseur d'une obligeance à laquelle elle ne l'a pas accoutumé; toutes deux espèrent lui faire penser qu'elles commencent à s'accoutumer à la prison qu'elles espèrent quitter dans quelques heures. Il propose une promenade au jardin. On accepte. Angélique répond à ses paroles d'amour sans indignation. Enfin la tante Eudoxie est fatiguée ; on va se coucher ; jamais on n'a ressenti un si profond sommeil. Les voici dans leur chambre ; elles tombent dans les bras l'une de l'autre; encore deux ou trois heures, et elles laissent derrière elles ces murs odieux. Mais tout à coup la tante change de couleur, elle a laissé en bas son éventail ; elle veut son éventail ; elle ne partira pas sans son éventail.

« Mais, ma tante, c'est nous perdre, d'effectuer ainsi un déménagement sous les yeux de M. d'Hervilly. »

La tante Eudoxie est sourde à toutes les ob-

servations de sa nièce. Si Angélique savait de quelle main lui vient cet éventail!...

Angélique redouble de prières pour que sa tante ne redescende pas; peut-être ne faut-il qu'un mot, qu'un geste, pour éveiller les soupçons d'Octave; elle n'a pas été très-contente de la manière dont il leur a dit en les quittant : « A demain, mesdames. » Cela avait l'air d'une ironie et d'un sarcasme.

Peu importe! La tante Eudoxie descend et remonte bientôt avec son éventail. Théodorine vient s'acquitter de ses devoirs auprès de ses maîtresses; seulement alors on lui communique le plan d'évasion et l'espoir de liberté. Elle sait à quel signal elle doit se tenir prête à partir. Eudoxie et sa nièce se couchent et éteignent leurs lumières. Eudoxie, après quelques instants d'une conversation vague, entame l'histoire de l'éventail.

. . . . . .

Pour cette fois, voici un éventail qui ne passera pas sans avoir acquitté les droits; un éventail qui ne partira pas sans avoir payé sa rançon. C'était un éventail en satin blanc avec des pail-

lettes d'or. Dessus étaient peints des bergers, mais quels bergers! des arbres, mais quels arbres! des moutons, mais quels moutons! La bergère a un œil de poudre sur les cheveux! un corsage de satin rose avec des nœuds verts, une jupe pareille bouffant par-dessus d'énormes paniers et galamment relevée par des nœuds verts comme le corsage; elle a aux pieds de petits souliers à hauts talons, à la main une houlette ornée de rubans; elle est assise sur de l'herbe bleue et sous des arbres lilas; le berger a un habit de satin bleu, des culottes de soie rose, des bas d'une blancheur éblouissante et des souliers à talons rouges; il est tout boursoufflé de rubans; il joue de la flûte couché aux pieds de la bergère, qui effeuille une pâquerette. Çà et là paissent des moutons du blanc des bas de soie du berger; des nœuds roses et verts ornent leurs cous; le chien n'est pas un de ces énormes chiens noirs, hérissés, à l'œil fauve, c'est un petit épagneul blanc et orange, dont les oreilles traînent à terre. Le berger et la bergère ont le nez retroussé.

Allons, l'éventail et le lecteur en sont quittes

à bon marché. J'espère que le lecteur reviendra à moi, je n'abuse pas de sa position, je ne sais pas beaucoup de mes confrères qui lui passeraient un éventail Vatteau à ce prix-là. *Le plus fécond de nos romanciers*, qui après tout est un homme d'un grand talent, a fait une fois bâtir une maison avec le prix de la description d'une commode. Il ne manquait à cette maison qu'un escalier, mais cela ne doit pas être attribué à l'insuffisance de la commode, mais à une distraction de l'auteur, qui, étant son propre architecte, avait oublié d'en placer un dans le plan qu'il avait confié aux maçons : ce n'est pas chose que j'invente ni exagère. Tous les contemporains savent l'histoire et je ne la rappelle ici que pour l'usage et l'instruction des générations futures.

La tante Eudoxie commença donc l'histoire de l'éventail.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL DE LA TANTE EUDOXIE.

« Avez-vous remarqué, ma nièce, cet hiver, un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de

Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie ? »

Angélique ne répondant pas, la tante continua :

« Il ne vous semble pas possible, Angélique, que vous deviez jamais devenir telle que je suis aujourd'hui. Vous croyez qu'il y a des gens vieux et des gens jeunes, que ce sont deux races différentes comme les blancs et les nègres ; vous ne pensez guère que ceux qui sont vieux ont été jeunes comme vous et que vous deviendrez vieille comme eux... Si, par hasard, vous vous avisez de remarquer qu'on *devient vieux*, vous regardez cela comme une de ces maladies qui arrivent à quelques personnes et que vous vous flattez d'éviter. J'ai été jeune, ma nièce, et, qui plus est, remarquablement jolie. Si cet hiver nous revoyons M. de Briquesolles, je le prierai de vous montrer un portrait, seule faveur qu'ait reçue de moi l'amour le plus tendre, le plus constant, le plus respectueux. Tenez, vous connaissez quelqu'un qui ressemble beaucoup à ce que j'étais alors. Avez-vous examiné la figure de Mlle Flavie Desroches?... Hein !... je vous

mande, ma nièce, si vous vous rappelez la figure de Flavie Desroches?... Répondez-moi donc, Angélique... Angélique !... »

Seulement alors la tante Eudoxie put s'apercevoir que sa nièce s'était prudemment endormie cinq minutes avant le commencement de l'histoire. La tante murmura un peu, mais elle ne tarda pas à succomber elle-même au sommeil et à s'endormir profondément.

Pendant ce temps, Henri attendait au jardin le signal convenu; il était armé et couvert d'un large manteau. Auprès de lui était *l'honnête Antonio,* qui, *servant malgré lui un maître criminel,* s'était prêté à l'évasion des captives. Il était d'ordinaire dépositaire des clefs *du souterrain.* Il devait guider les fugitifs dans cette marche aventureuse, leur ouvrir les portes et ensuite les accompagner, car il n'y aurait pas moyen de détourner les soupçons, et il n'oserait affronter la colère redoutable de M. d'Hervilly.

La nuit était déjà assez avancée, il était près de deux heures du matin, lorsqu'on entendit enfin le signal. Mais les prisonnières ne parais-

saient pas. Qu'est-il arrivé ? Ont-elles eu quelques soupçons sur la bonne foi de leur libérateur? Quelque obstacle imprévu est-il venu s'opposer à leur fuite? Une demi-heure se passe sans qu'aucun bruit se fasse entendre. Henri commence à désespérer de les voir venir, lorsque des pas suspendus et un frôlement de robes se font entendre. La porte entr'ouverte laisse passer d'abord Théodorine, puis Angélique, puis enfin la tante Eudoxie. La tante Eudoxie est habillée en hussard.

. . . . . .

Il est impossible que je vous dise maintenant pourquoi la tante Eudoxie était habillée en hussard.

VI

OU L'ON NE DIT PAS ENCORE POURQUOI LA TANTE EUDOXIE EST HABILLÉE EN HUSSARD.

« Ah! vous voilà, enfin, dit Henri à voix basse ; j'étais plongé dans une mortelle inquiétude. C'est singulier comme le danger de ce qu'on aime rend lâche et pusillanime ! Mais pourquoi madame est-elle habillée en hussard ?

— Chut ! dit Angélique, nous ne le savons pas tout à fait ; nous pensions que cela venait de

vous ; mais nous vous dirons plus tard tout le peu que nous savons. Ma tante est furieuse : ayez l'air de ne pas vous apercevoir de son costume.

— Il n'est rien que je ne sois capable de faire pour vous obéir, reprit Henri, et je vous obéirai, quoiqu'il soit difficile de ne pas s'apercevoir qu'une femme est habillée en hussard.

— Tiens, dit Antonio, c'est précisément le régiment dans lequel j'ai servi.

— Tais-toi, bavard, interrompit Henri. Enfin, belle Angélique, le ciel semble nous favoriser; cette nuit obscure, ce silence profond, tout protége notre fuite ; tout... »

Ici la tante Eudoxie fit avec un peu d'aigreur la juste remarque que l'on perdait beaucoup de temps en conversation et que l'on avait l'air de ces comparses d'opéra qui chantent : *Partons, courons, volons!* pendant un quart d'heure sans bouger d'un pas. Henri offrit son bras à Angélique, qui ne pensa pas cette fois à lui faire observer, comme elle l'avait fait en pareille circonstance à M. d'Hervilly, que c'était à sa tante qu'il devait offrir cette politesse et cet appui.

La tante demanda, en désignant Antonio, quel était cet homme.

« C'est, répondit Henri, le jardinier du château, que j'ai mis dans nos intérêts et sans lequel nous n'aurions pu même tenter notre entreprise, car il ne faut pas songer à sortir par la grille du château, gardée jour et nuit par une sentinelle. Un souterrain, depuis longtemps abandonné, dont Antonio a les clefs, nous conduira hors des domaines de monsieur... je veux dire... de l'infâme d'Hervilly. »

La petite troupe se mit en marche sous la conduite d'Antonio, que suivaient Angélique et Henri ; Théodorine et la tante faisaient l'arrière-garde. Après avoir marché quelque temps par des allées sombres, on arriva à un massif de buissons. Antonio prit une hache qui était cachée d'avance, et fit *dans les arbrisseaux* une ouverture suffisante pour démasquer la porte du souterrain, qu'il ouvrit avec une énorme clef.

« Y sommes-nous tous? demanda-t-il, je ne vois pas le hussard. Ah! pardon, voici ce brave militaire. Brave militaire, passez devant moi,

il faut que je ferme la porte derrière nous. »

La porte fermée, Antonio alluma une lanterne qui, tout en jetant à quelques pas une faible lueur, semblait augmenter l'obscurité de la partie du souterrain où la lumière ne pouvait pénétrer.

« Écoute, Antonio, dit Henri d'une voix solennelle, nous sommes à ta discrétion ; si tu nous sers fidèlement, tu ne seras pas mon domestique, mais mon ami ; je ne te parle pas d'argent, non que je veuille prendre, pour ne pas t'en donner, le prétexte que ta belle action est trop au-dessus de ce vil métal, mais parce que la moitié de ce que je possède sera à toi ; mais si tu nous trahissais, si tu nous avais attirés dans un piége, si ton apparente complicité avec nous cachait une perfidie, tu vois ce poignard, il servirait à ta punition immédiate dans ce monde et hâterait ta punition dans l'autre, où il t'enverrait à l'instant où je soupçonnerais ta lâche trahison.

— Seigneur, dit Antonio, mes actions répondront pour moi, marchons ; le jour ne peut tarder

à paraître, ne perdons pas un temps précieux en menaces qui ne m'intimideraient pas. »

Angélique fut épouvantée du regard féroce dont Antonio accompagna ces paroles.

« Avez-vous remarqué ce regard? dit-elle à voix basse à Henri.

— Non, vous aurez été trompée par cette lueur incertaine dont le combat avec les ténèbres prête à tous les objets des formes fantastiques. Cependant je donnerais beaucoup pour être hors d'ici, ou du moins pour vous savoir loin de cette demeure détestée, dussé-je, pour prix de votre délivrance, y rester exposé au ressentiment de l'*infâme* d'Hervilly. »

Peut-être quelque lecteur trouvera-t-il que Henri se sert un peu souvent de cette épithète d'infâme en parlant de d'Hervilly. Nous le justifierons sous deux rapports : il n'est pas de plus grand crime aux yeux d'un amant que de vouloir lui enlever l'*objet de sa flamme*. Voilà pour la dureté du mot. Pour ce qui est de sa fréquence, les plus grands auteurs de l'antiquité nous ont donné cet exemple, que, une fois qu'ils ont trouvé pour un

de leurs héros une de ces épithètes qui peignent l'homme tout entier, elle s'applique tellement à ce héros qu'elle ne s'en peut plus détacher et lui devient une sorte de prénom. Pour Virgile, Énée est toujours le *pieux Énée ;* pour Homère, les *Grecs* sont *bien bottés, Achille* s'appelle *Achille aux pieds légers*, Agamemnon *est le roi des hommes, Junon* ne paraît guère qu'avec la gracieuse épithète de *déesse aux yeux de bœuf.*

« Arrêtez, dit Antonio, nous sommes près de la porte qui donne issue au delà des murs du parc. »

En effet, on ne tarda pas à trouver le passage intercepté. Antonio se mit à chercher quelle était la clef parmi toutes celles qui composaient son trousseau, qui s'adaptait à cette serrure

« Chut ! dit la tante, j'entends du bruit.

— Que dites-vous, brave militaire ? demanda Antonio.

— En effet, reprit Henri, j'entends au loin, sous ces voûtes, un bruit singulier, comme si l'on avait ouvert la porte qui nous a donné passage. Hâte-toi, Antonio.

— C'est ce que je fais, mais voilà déjà trois

clefs que j'essaye et qui n'entrent pas dans cette maudite serrure.

— On est entré, on est à notre poursuite! dépêche-toi!

— Pourvu que j'aie la clef dans ce trousseau! Ah! en voici une qui entre. Mais bah! elle ne tourne pas!

— O mon Dieu! nous sommes perdues, dit Eudoxie, j'entends des pas précipités.

— Je vais aller voir ce que c'est, dit Antonio.

— Non, non, dit Henri, tu resteras près de nous; si tu nous as trahis, je veux t'avoir à portée de mon poignard. Ouvre cette porte, ouvre la à l'instant même.

— Je le voudrais, mais cette clef ne tourne pas, et je ne puis la retirer pour en essayer d'autres.

— Mais on marche, on avance, une lueur se fait apercevoir à l'extrémité du souterrain! Enfonce la porte avec ta hache.

— Ma hache, je l'ai laissée à quelques pas d'ici. Je vais la chercher.

— Ah! traître! » s'écrie Henri.

Il frappe Antonio, qui tombe par terre, puis

lui-même essaye en vain de faire tourner la clef dans la serrure ; il se rue sur la porte pour l'enfoncer ; elle résiste à tous ses efforts.

« Angélique, dit-il, nous sommes perdus ; mais si je n'ai pu vous sauver, vous allez me voir mourir pour vous venger. La punition du traître Antonio ne suffit pas à mon courroux.

— Henri, dit Angélique, notre situation excusera ce qu'il y a de hardi dans mes paroles ; mais quand on n'a peut-être qu'un instant à se voir, la bouche ne doit pas déguiser les sentiments du cœur. N'exposez pas vos jours, vivez pour Angélique, vivez pour elle, elle qui ne vivra que pour vous. »

A ce moment, des pas plus rapprochés se font entendre avec des bruits de voix confuses ; des torches allumées éclairent tout à coup le souterrain. Angélique a cru un moment reconnaître la voix de son père ; elle pense qu'il a découvert sa retraite, que c'est lui qui vient à son secours. Elle l'appelle, mais à la lueur des torches, elle reconnaît Octave d'Hervilly, suivi de trois ou quatre hommes à épaisses moustaches et à lon-

gues barbes noires. Octave appelle Antonio, mais Henri qui, le sabre à la main, s'est jeté au devant des trois femmes, y comprise la tante Eudoxie habillée en hussard, s'écrie :

« *Farouche d'Hervilly*, si c'est pour le récompenser de sa trahison que tu appelles Antonio, je t'en ai épargné le souci, je l'ai récompensé selon ses mérites, il ne te demandera rien de plus.

— Ciel! le baron de Horrberg! » s'écrie d'Hervilly.

Et il met lui-même le sabre à la main. Les deux ennemis se précipitent l'un sur l'autre et se livrent un furieux combat. Octave recule et semble faiblir, lorsque ses lâches acolytes se précipitent tous ensemble sur Henri, le désarment, le terrassent et le *chargent de fers*, mais, provisoirement, avec *des cordes* qu'ils ont apportées. Les trois femmes, plus mortes que vives, se laissent tirer du souterrain sans résistance. Mais à la vue du hussard, Octave s'écrie :

« Désarmez ce militaire.

— Seigneur, nous ne lui voyons pas d'armes.

— Fouillez-le scrupuleusement, il en a peut-être de cachées sous ses vêtements. »

Comme les satellites d'Octave vont porter des mains hardies sur la tante Eudoxie, elle réclame avec force les droits du sexe et de la pudeur.

« Quoi ! c'est vous ? s'écrie d'Hervilly ; mais alors, pourquoi diable êtes-vous habillée en hussard ? »

Une fois hors du souterrain, comme le jour commençait à paraître, on éteignit les torches, et d'Hervilly dit à Angélique et à sa tante :

« Tudieu, mes petites brebis, vous jouez ce jeu-là avec moi ! C'est ainsi que vous abusez de la liberté trop grande que j'ai la sottise de vous laisser ! Merci de la leçon, j'en profiterai. N'aviez-vous pas peur de vous enrhumer en sortant si matin ? Nous songerons à la récompense de cette perfidie. Que l'on reconduise ces dames à leur appartement. Pour monsieur, qu'on l'enferme, les fers aux pieds et aux mains, dans les souterrains de la tour; qu'on s'occupe ensuite de rendre d'une manière convenable les derniers devoirs au fidèle Antonio.

— Angélique, s'écrie Henri, qui sait si nous nous reverrons en ce monde ! Vous aurez ma dernière pensée.

— Henri, répond-elle, je me plais à le dire devant notre tyran, je vous aime, et je ne serai jamais qu'à vous. »

D'Hervilly mit fin à ces tendresses par un horrible juron et par un signe impérieux. On entraîna les trois femmes vers leur appartement, et Henri du côté opposé. Angélique, d'un regard noble et imposant, fit reculer un homme masqué qui voulait lui fermer le passage, et donna la main à Henri, qui, malgré les cordes qui le liaient, la porta à ses lèvres avec passion.

« Angélique, dit-il, un nouveau courage m'anime, nous verrons des jours plus heureux. Cette faveur vient de décupler mes forces ; je vous arracherai des mains de l'infâme d'Hervilly ! »

Les sicaires d'Octave redoublent alors d'efforts et exécutent les ordres de leur maître.

Angélique et sa tante sont renfermées dans leur appartement ; on ne leur propose pas cette fois de descendre dîner ; on les sert dans leur

chambre. Théodorine leur apprend qu'on a doublé les sentinelles et triplé les verrous, qu'elle a reçu de terribles menaces, et que ce n'est qu'à force de prières qu'elle a obtenu de rester auprès d'elles. Voici, du reste, ce qu'elle a entendu décider à l'égard de ses maîtresses. Pour aujourd'hui, en attendant qu'on ait pris de nouvelles précautions, elles seront enfermées dans leur appartement; mais, à prendre du lendemain, elles auront pour prison toute l'aile du château qu'elles habitent. Il se fait de grands préparatifs pour le jugement de l'inconnu que tout le monde appelle maintenant baron de Horrberg. Octave le hait, mais n'ose le faire périr sans observer au moins quelques formes de justice. Il a fait mander deux petits seigneurs du voisinage qui sont, assure-t-on, sous sa dépendance, pour des affaires d'intérêt, et se réunissant à eux, ils composeseront un simulacre de tribunal devant lequel on fera comparaître le baron de Horrberg, que les gens de la maison considèrent comme condamné d'avance. Il est sévèrement défendu d'approcher de la salle du tribunal.

Restées seules, Angélique et Eudoxie s'entretiennent des événements de la journée.

« Quelle horrible scène ! ma nièce, dit Eudoxie, qui a retrouvé et repris ses vêtements. Cet homme, cet Antonio, tué sous nos yeux ! Et cet épouvantable combat !

— Ah ! ma tante, qu'il est brave !

— J'ai vu bien des fois de pareils combats au théâtre, dans les mélodrames ; certes, je ne pensais pas alors que j'en verrais jamais un au sérieux. Je trouvais au théâtre peu naturels ces coups donnés et reçus en mesure, et tout ce grand fracas sans blessures ; mais j'avais tort, et les combats de théâtre sont mieux imités que je ne l'avais supposé ; nous en avons vu la reproduction exacte dans ce duel affreux où le généreux de Horrberg a succombé.

— Ma tante, il n'a succombé qu'au nombre et à la trahison.

—Je voudrais toujours bien savoir comment il se fait que j'aie été forcée de m'habiller en hussard.

— Ma tante, est-ce que vous pensez que M. d'Hervilly osera le faire mourir ?

— D'Hervilly est capable de tout.

— Ma tante, s'il le faut absolument, si c'est le seul moyen de lui sauver la vie, de reconnaître le généreux devouement avec lequel il s'est sacrifié pour moi, je saurai à mon tour me sacrifier pour le sauver : ma main accordée à l'odieux d'Hervilly sera le prix de sa rançon.

— C'est ainsi, ma nièce, qu'Oswald fut sauvé par Lasthénie ; mais cet horrible sacrifice ne s'acheva pas et fut interrompu par la mort du tyran.

— Mais, ma tante, s'il ne survenait rien, si je me trouvais tout à fait la femme de M. d'Hervilly ?

— Hélas ! ma nièce, tout à fait est le mot ; car d'Hervilly ne me paraît pas homme à laisser sa vengeance incomplète ; à peine serez-vous un peu sa femme, que vous le serez tout à fait.

— Ma tante, c'est un homme bien né, vous avez entendu qu'on l'appelait le baron de Horrberg. Oh ! celui-là, c'est un vrai baron !

— Comment le savez-vous, ma nièce ?

— Ah ! ma tante, en douteriez-vous ? Il a l'air

si grand et si noble ! Mais comment serons-nous au courant de ce qui se passera devant ce prétendu tribunal ? Quels que soient les juges qu'ait choisis M. d'Hervilly, je ne crois pas qu'il puisse rencontrer deux hommes assez iniques pour trouver un crime dans la généreuse conduite de M. de Horrberg. Qu'a-t-il fait, sinon d'exposer sa vie pour délivrer d'une injuste captivité deux femmes sans secours et sans protection ? Le seul coupable est M. d'Hervilly. »

La soirée se passe ; le sommeil ne tarde pas à s'emparer de nos deux héroïnes après une journée si remplie de fatigues et d'émotions, et d'ailleurs commencée de la veille. Le lendemain, on leur sert à déjeuner et à dîner dans leur chambre ; le soir, la tante et la nièce échangent quelques reproches.

« Ma tante, si vous vous étiez décidée plus promptement à vous habiller, M. de Horrberg aurait eu le temps d'ouvrir ou d'enfoncer la porte.

— Dites plutôt que si vous n'aviez pas fait tant d'instances pour me faire mettre ce costume de

hussard qui s'était trouvé, je voudrais bien savoir comment, substitué à mes vêtements...

— Mais, ma tante, vous ne pouviez pas venir toute nue.

— Mais, ma nièce, nous serions restées et nous n'aurions pas aggravé notre situation comme elle l'est à présent. Vous voyez bien que vous vous trompiez quand vous me disiez que c'était sans doute un déguisement que votre cavalier m'avait procuré par une délicate attention ; il a été le premier étonné de me voir habillée en hussard ; Octave lui-même ne connaissait rien de cet accoutrement.

— Ah ! ma tante, il se passe autour de nous d'étranges choses depuis que nous sommes revenues auprès de mon père ; les romanciers ne nous disent pas tout dans leurs histoires, il y a une foule de détails qui suffiraient pour dégoûter des romans. Et d'ailleurs tout ce qui finit si bien dans leurs récits pourrait finir autrement dans la réalité. Par exemple, si pour racheter la vie de M. de Horrberg, j'allais finir par me trouver pour tout de bon la femme de M. d'Hervilly ;

mais ce qui me surprend le plus, au milieu des prodiges dont nous sommes sans cesse environnées, c'est que mon père n'ait pas encore réussi à retrouver nos traces. Mais où sommes-nous? quelle est la distance qui nous sépare? Je suis épouvantée quand je songe à tout ce que nous avons dû faire de chemin pour arriver ici. Comment tout cela va-t-il finir?

— Ma nièce, il est un dieu pour les amants, grâce auquel les choses qui paraissent les plus funestes finissent presqûe toujours bien, à l'exception de quelques cas fort rares, comme par exemple Werther... et Clarisse Harlow... et quelques autres que j'oublie sans doute. Les malheurs de l'amour ne sont que des épreuves, et le destin vous les a réservées moins rudes qu'à une autre, puisque jusqu'ici vous n'avez rien à reprocher à votre amant, et que, ensuite, vous avez avec vous une seconde mère qui partage vos chagrins et vos inquiétudes, et approuve vos feux, tandis que presque toutes les beautés dont nous avons lu l'histoire, quand elles avaient des tantes, les avaient pour ennemies, ou du moins

ne trouvaient en elles que le blâme et l'indifférence. Je me suis une fois dans ma vie trouvée dans une circonstance plus embarrassante que vous ne pouvez l'imaginer, et que, je l'espère sincèrement, vous n'éprouverez pas vous-même. Cela se rattache à cet éventail que vous savez... Vous avez sans doute remarqué, cet hiver, un homme déjà d'un certain âge, appelé M. de Briquesolles, et qui a conservé toute la plus fine fleur de l'élégance et de la galanterie?...

— Mesdames, mesdames, dit Théodorine, qui entra tout à coup, on est réuni dans la salle, où l'on doit juger le jeune baron. »

Angélique devint pâle.

« Il y a, continua Théodorine, une porte de cette salle qui donne sur le corridor qui conduit à la salle à manger; on a défendu sévèrement à tout le monde d'approcher de cette porte, d'écouter rien de ce qui se dira dans la salle et de chercher à rien voir par le trou de la serrure ni autrement. Cela a excité ma curiosité. J'ai appliqué mon œil contre cette serrure; on voit dans la salle comme si on y était, et je défie à

quelqu'un de dire un mot si bas qu'on ne l'en tende parfaitement. J'ai pensé que vous voudriez sans doute savoir comment va finir l'affaire de ce pauvre jeune homme. Ceux des domestiques avec lesquels j'ai des rapports pour votre service disent que c'est un homme perdu.

— Ma tante, allons-y bien vite. »

On quitte la chambre, et les trois femmes se groupent autour de la serrure. Angélique regarde la première et dit à voix basse :

« Il n'y a encore personne. La salle est tendue de noir ; il y a trois siéges... sans doute pour les juges... Ah! on entre... ce sont deux hommes... des soldats... Quel uniforme est-ce là ?... Mon Dieu ! en quel lieu de la terre sommes-nous ? »

— Laisse-moi voir, Angélique. En effet, on dirait presque les Grecs. Voici les juges... Ils ont de mauvaises figures.

— Voyons, ma tante... Il y en a un, le plus gros, qui semble assez honnête... mais l'autre... M. d'Hervilly n'osera jamais... J'entends marcher... Ah ! ma tante, c'est lui !... Dieu du ciel ! il a des chaînes aux mains ! Mais qu'il est noble

et imposant !... Prisonnier, il semble que ce soit lui qui soit le maître et le vainqueur. Voici que la lampe suspendue au plafond éclaire son visage. Comme il est calme, ma tante, comme il est beau ! »

Toutes trois écoutèrent en silence et ne perdirent pas un mot de ce qui se disait dans la salle du tribunal. Angélique s'était emparée du trou de la serrure.

« Baron de Horrberg, dit M. d'Hervilly, vous vous êtes introduit frauduleusement dans mon château ; vous avez essayé de corrompre mes gens ; vous avez poignardé un homme à moi ; vous m'avez attaqué le sabre à la main. Certes, j'ai pour disposer de votre sort tous les droits, joints à celui du vainqueur. Cependant, j'ai voulu que la plus stricte justice décidât entre nous. Je me suis adjoint deux seigneurs de mon voisinage devant lesquels vous allez répondre de vos tentatives coupables, vous êtes accusé...

— Octave d'Hervilly, s'écria Henri d'une voix forte, c'est au contraire moi qui vous accuse, et si ces deux messieurs ne sont pas de vils

sicaires soudoyés par vous, si un cœur noble et généreux bat dans leur poitrine, ils jugeront entre nous. Ne me parlez pas de votre prétendu droit du vainqueur ; je n'ai cédé qu'au nombre, et si vous n'aviez eu la lâcheté inouïe de faire intervenir vos méprisables satellites dans le combat engagé entre nous, vous auriez expié vos forfaits. Vous avez enlevé, malgré elle, une fille belle et vertueuse, appartenant à une honorable famille; vous avez osé la tenir en prison et prétendre l'obliger par d'odieux procédés à vous accorder sa main, dont vous êtes indigne ; j'ai voulu la sauver ; j'ai cru trouver un honnête homme parmi vos gens ; c'était un traître qui, de concert avec vous, m'a fait tomber dans un piége. Je l'ai puni justement, comme je vous aurais châtié si vous aviez osé demeurer seul contre moi le sabre à la main.

— Mesdames, dit Théodorine, comme il le traite ! Il faut vraiment que ce M. d'Hervilly soit encore bien bon enfant pour se laisser dire tant de vilaines choses.

— Tel est, dit la tante Eudoxie, l'ascendant

irrésistible de l'héroïsme et de la vertu sur le crime et la lâcheté. Si tu avais lu nos bons auteurs, dont les ouvrages sont un miroir fidèle de la nature, tu en aurais vu mille exemples. Tu as été au théâtre, tu as vu représenter des tragédies : il n'en est pas une où le héros captif, enchaîné, ne débite au tyran vainqueur ses cent cinquante à deux cents vers d'invectives et de malédictions, et jamais le tyran ne s'avise de l'interrompre, tandis que le héros, grand et calme, ne manque ni à la mesure ni à la rime, et fait succéder deux injures masculines à deux injures féminines, alternativement, sans jamais se tromper. Tout tyran, quelque barbare et féroce que le représente le poëte, recule devant une seule chose, et cette chose... c'est de ne pas répondre au héros par une phrase qui rime avec les justes reproches de sa victime. Ces dialogues, qui ont paru à quelques esprits atrabilaires et envieux manquer de vérité, sont au contraire calqués sur la nature, et nous venons d'en avoir une preuve dans le noble discours qu'a prononcé le brave et infortuné de Horrberg. »

Depuis longtemps déjà Angélique et Théodorine n'écoutaient plus la tante Eudoxie, et suivaient avec anxiété les détails de ce qui se passait dans la pièce voisine. Octave d'Hervilly avait à son tour pris la parole, et avait dit :

« Baron de Horrberg, vous abusez peut-être un peu des droits du vaincu et de l'accusé ; mais nous ne nous départirons pas de la modération qui convient au vainqueur et au juge. Je vous ai dit quelle accusation pèse sur vous ; vous serez jugé conformément aux lois. Pourquoi vous êtes-vous introduit dans mon château ?

— Pour délivrer de malheureuses captives que vous y retenez injustement prisonnières.

— Pourquoi avez-vous poignardé Antonio?

— Pour punir sa trahison et servir d'exemple à ceux qui lui ressemblent.

— Pourquoi vous êtes-vous précipité sur moi le sabre à la main ?

— Pour expier vos crimes dans votre sang.

— Pourquoi la tante Eudoxie était-elle habillée en hussard ?

— Je n'en sais rien.

— Que feriez-vous si vous étiez à ma place et si j'étais à la vôtre ?

— Il n'est pas possible à l'homme vertueux de sentir comme le criminel et l'oppresseur.

— Trêve de fanfaronnades, votre conduite n'est pas aussi désintéressée que vous voudriez le faire croire ; vous aimez Mlle de Riessain ?

— De toutes les forces de mon âme.

— *Et vous êtes payé de retour ?* »

Henri ne fit pas de réponse. Octave renouvela sous une autre forme la question qui avait précédé celles relatives à Angélique.

« Si vous aviez été vainqueur et si j'étais en votre puissance, comment me traiteriez-vous?

— Sans l'intervention de vos sicaires, un de nous deux serait resté à la place où nous nous sommes rencontrés, et nous n'aurions pas eu à soulever de pareilles questions, ni à faire des parodies de justice et de tribunal. »

Octave et ses deux assesseurs se consultèrent entre eux, puis M. d'Hervilly dit à haute voix :

« Baron de Horrberg, en réparation du crime d'assassinat sur la personne d'Antonio et de ten-

tative de meurtre sur nous-même, vous êtes condamné à une détention perpétuelle dans les souterrains du château. Rendez grâce à la clémence qui vous fait grâce de la vie.

— Que l'on me reconduise aux souterrains, » dit froidement Henri de Horrberg.

Sur un signe d'Octave, on le fit sortir de la salle. Il me semble, ajouta ensuite M. d'Hervilly, en désignant de la main la porte derrière laquelle étaient cachées la tante Eudoxie, Angélique et Théodorine, il me semble avoir entendu je ne sais quel bruit derrière cette porte. Que l'on s'assure si personne n'a eu l'audace de chercher à écouter nos solennelles délibérations. »

Quelqu'un sortit de la salle pour exécuter l'ordre de M. d'Hervilly : mais les trois femmes s'étaient enfuies comme des oiseaux et avaient regagné leur appartement.

« Ah ! ma tante, s'écria Angélique en se jetant dans les bras d'Eudoxie, une détention perpétuelle dans les souterrains !

— Il n'y a de perpétuel que la mort, ma chère Angélique ; Dieu et l'amour protégeront M. de

Horrberg ; d'ailleurs, d'un moment à l'autre, votre père peut finir par découvrir notre prison, et M. de Horrberg partagera notre délivrance, comme il partage notre captivité.

— Ah ! ma tante, c'est à lui que j'aimerais devoir ma liberté.

— Je comprends, ma nièce, que l'on aime devoir quand on est sûr de pouvoir si bien payer.

— Ma tante, comme mon cœur s'est serré quand il fait hautement l'aveu de son sentiment pour moi ! Que d'amour dans sa voix, que de noblesse ensuite et que de discrétion dans son silence ! Ma tante, n'est-ce pas que je dois l'aimer ?

— Attendiez-vous mon approbation ? »

Nous laisserons la tante et la nièce continuer une conversation qui les intéresse sans doute plus que nous, pour voir un peu ce qui se passe dans l'autre aile du château, où nous n'avons pas encore pénétré. Plusieurs personnes sont réunies autour d'une table servie. La salle à manger est richement meublée, quatre grands buffets en bois de chêne sculpté garnissent les murailles. Sur ces buffets sont entassés la vaisselle d'argent,

les cristaux de Bohême de diverses couleurs, les porcelaines de la Chine et du Japon, ainsi que les porcelaines de Saxe et celles de Vieux-Sèvres. Trois domestiques, la serviette sur le bras, et les gants blancs aux mains, sont placés derrière les trois convives, prêts à obéir au moindre mot, au moindre signe, au moindre désir. Il n'y a pas moins de quatre verres devant les convives : leur forme et leur couleur indiquent quels vins doivent briller ou petiller entre leurs parois de cristal. Les trois personnes assises autour de la table...

. . . . . .

« Eh quoi ! avez-vous donc déjà fini la description de cette salle à manger ? N'allez-vous pas reprendre une à une ces riches porcelaines, nous détailler les bonshommes étranges qui couvrent celles de la Chine ?

— Non, c'est tout ; et si je me suis laissé aller à ces quelques lignes, c'est qu'il est nécessaire que ces magnificences me servent à remplacer une douzaine d'assiettes de terre de pipe que l'on a cassées chez moi. »

. . . . . .

L'un des trois convives est Octave d'Hervilly, un autre est Henri de Horrberg, le troisième, celui qui est placé entre les deux autres et semble faire les honneurs du dîner, est M. de Riessain, père d'Angélique.

Henri demande en ce moment du vin du Rhin à un des seigneurs qui l'ont jugé, il y a une heure, et qui est debout derrière sa chaise. L'autre seigneur n'est pas là parce qu'il fait en ce moment frire des beignets avec Théodorine, à laquelle M. de Riessain les a fort recommandés. Antonio découpe un faisan.

« Quel Antonio ?

— Celui que Henri de Horrberg a poignardé dans le souterrain. »

Nous terminerons ici ce sixième chapitre.

VII

Pour jeter quelque lumière sur les circonstances de notre récit qui paraîtraient en manquer, nous sommes obligé de le reprendre au moment où Henri et Octave avaient chacun un pistolet appuyé sur la poitrine de l'autre. Octave tira le premier. Le pistolet fit entendre un petit son sec qui ne fut suivi d'aucune détonation. Henri ôta le sien et dit :

« Monsieur, je suis enchanté de me trouver dans une situation qui me permet de dire que ce

duel est aussi absurde que cruel, et que je ne veux pas y donner suite.

— Tirez, monsieur, tirez ! dit Octave ; j'ai tiré sur vous ; je croyais avoir le bon pistolet. Tirez, je l'exige ! je ne veux pas de grâce !

— Monsieur, dit Henri, c'est à moi-même que je fais grâce des remords que je conserverais toute ma vie si j'assassinais un homme sans armes.

— Monsieur, votre pitié est une nouvelle insulte ; j'espérais avoir le pistolet chargé ; j'ai tiré sur vous, pensant que vous étiez sans armes, que vous n'aviez entre les mains qu'un pistolet vide et une arme inutile. Si vous ne tirez pas sur moi, nous recommencerons.

— Nous ne recommencerons pas, monsieur, parce que je suis presque honteux d'avoir fait une fois cette extravagance ; nous ne recommencerons pas, parce que vous ne voudrez pas tirer deux coups contre un.

— Que faire alors, monsieur? Au nom du ciel ! tirez sur moi ; je vous le répète, je ne veux pas de grâce.

— Voilà ce qu'il faut faire, monsieur, nous serrer la main, reconnaître nos torts mutuels et ne plus penser à notre fanfaronnade à tous deux.

— Monsieur, ma conduite a été trop ridicule pour que je ne vous haïsse, je ne puis consentir à vous devoir la vie. Donnez-moi ce pistolet, je vais me brûler la cervelle. »

Henri déchargea son pistolet en l'air et l'offrit ensuite à Octave, qui le jeta loin de lui.

« M. d'Hervilly, dit Henri, parlons sérieusement, vous avez fait une sottise; mais croyez-vous que, de mon côté, je ne sois pas allé trop loin dans ma petite vengeance; vous vous êtes laissé emporter par un mouvement de vanité à prendre un nom qui n'avait fait que réaliser vos intentions; il n'y avait chez vous aucun dessein de nuire; j'ai donc été plus méchant que vous. Vous êtes brave, monsieur; peu de personnes peuvent se rendre un témoignage aussi positif que nous deux. Un homme qui envisage la mort avec autant de calme que vous n'est pas un homme vulgaire; je vous offre mon amitié. »

Octave et Henri s'embrassèrent ; ils rejoignirent la voiture de Horrberg et passèrent le reste de la nuit à causer ; tous deux s'ouvrirent leur cœur à l'égard d'Angélique. Octave n'éprouvait qu'une fantaisie qui aurait bien de la peine à lutter contre son horreur profonde du mariage. De Horrberg, au contraire, était sérieusement amoureux. D'ailleurs, il avait l'aveu du père ; Octave fut enchanté de pouvoir faire à son nouvel ami un sacrifice qui ne lui coûtait pas trop. Il entra alors avec enthousiasme dans le plan du père d'Angélique ; il s'exposera à toute l'animadversion que doit attirer sur lui le tort d'être agréé par la famille et de se présenter avec l'air d'un mariage de raison. Octave avoue franchement ses défauts à Henri ; il veut paraître ; ses affaires dérangées l'obligent pour cela à quelques mensonges, il se croit ruiné. Henri fait examiner les choses par un homme d'affaires intelligent et honnête.

« Hein ?

— Je dis un homme d'affaires, intelligent et honnête.

— Pardon de vous avoir interrompu, j'oubliais votre titre.

— Comment? que voulez-vous dire?

— Rien, rien, continuez...

— Je continue : »

L'homme d'affaires honnête et intelligent découvre qu'Octave n'est pas ruiné, mais qu'il s'occupe activement de le devenir, grâce aux secours d'un autre homme d'affaires moins honnête. Ce n'est que du désordre, on arrangera cela, et d'Hervilly pourra être ce qu'il s'est efforcé de paraître.

« Écoute, dit d'Hervilly à Henri, je crains une chose, c'est que, pour résultat de tes soins, maintenant, quand je vais être riche, je ne me contente pas plus qu'auparavant de paraître ce que je serai. Il me sera bien difficile de ne pas me faire un peu duc ou prince, et il ne faudra pas t'étonner si tu rencontres quelque jour des gens qui me prennent pour le monarque de quelque île déserte. Si, mes affaires arrangées, je puis racheter les deux chevaux que j'avais autrefois, je ne pourrai guère m'empêcher de parler de mes quatre coursiers.

— C'est bien, dit Henri, ne te calomnie pas. Toujours est-il que le service que tu me rends et la bonne grâce que tu y mets sont tels que je te défie de les exagérer, pas plus que ton courage obstiné en face de la mort.»

Les deux jeunes gens eurent une conférence avec M. de Riessain ; ils le trouvèrent furieux contre sa sœur ; chaque jour il découvrait d'elle quelque nouvelle extravagance. Ils firent ensemble le plan d'un roman qu'on infligerait à Angélique et à la tante Eudoxie. Henri de Horrberg s'efforça en vain d'adoucir les détails de l'épreuve: M. de Riessain fut aussi inflexible pour les détails de *son roman* qu'il l'avait été pour l'ensemble du plan. Octave d'ailleurs l'appuyait et était d'une fécondité inépuisable. Il fut donc résolu d'abord que M. d'Hervilly ne négligerait rien pour se rendre odieux, quoiqu'on eût tout lieu de penser que la manière dont M. de Riessain le présenterait à sa fille ne laisserait rien à désirer. Puis on décida qu'on procéderait à un enlèvement, mais M. de Riessain pensa qu'il serait convenable que sa fille ne quittât pas sa maison

et fût toujours sous ses yeux. Cette fois Henri ne fit pas d'objections. Théodorine, attachée dès longtemps à la maison et nourrissant une haine envenimée contre la tante Eudoxie, fut mise dans la confidence. C'est elle qui se chargea de placer les bouquets et les lettres de M. de Horrberg. L'enlèvement se fit de la manière la plus simple ; on voyagea trois jours dans un espace de deux lieues. On revenait la nuit jusqu'à quelque ferme qui en dépendait. Pendant ce temps, on prépara les chambres dans l'aile que ces dames ne connaissaient pas encore.

Quelques couches de couleur rendirent la maison méconnaissable pour les personnes qui ne l'avaient habitée que quelques jours ; et Angélique, accompagnée de sa tante et de Théodorine, rentra par une porte dans la maison de son père d'où elle était sortie par une autre porte. L'évasion avait été faite dans une cave ; la porte qu'on n'avait pu ouvrir était une fausse porte clouée sur le mur qui formait l'extrémité de la cave. Antonio était tombé frappé d'un poignard de bois ; le combat entre Octave et Henri s'était fait

avec des sabres de théâtre, et comme on le voit faire dans les théâtres de mélodrame. Octave allait quelquefois trop loin et chargeait un peu les couleurs du tableau. Le costume de hussard, substitué aux vêtements de la tante, était une vengeance de Théodorine, qui n'avait mis personne dans le secret. La même Théodorine s'était chargée de faire voir à ses maîtresses, par le trou de la serrure, la scène du jugement, qui n'était jouée que pour elles. C'est après cette scène que nous retrouvons à table, et le chevalier victime de sa vaillance, et le farouche oppresseur, avec le père de l'héroïne innocente et persécutée, qui avait failli reconnaître sa voix dans le souterrain.

« A ton tour, Henri, dit Octave, tu as failli me faire perdre mon sérieux. Où diable as-tu été prendre les tirades magnifiques que tu m'as adressées tandis que je siégeais sur mon tribunal? Tu avais, du reste, l'air parfaitement majestueux, et tu as dû produire beaucoup d'effet.

— Mon cher père, dit Henri à M. de Riessain, de grâce, arrêtons là ce badinage, je ne veux pas tromper plus longtemps Angélique;

vous verrez que cela finira mal, et que, au jour des explications, elle ne me pardonnera pas la part que je prends à cette mystification.

— Elle vous pardonnera, Henri, quand elle saura que c'est la condition que j'ai mise à votre union, et je vous laisse parfaitement libre d'exagérer à votre gré ma dureté à cet égard ; mais, croyez-moi, il va du bonheur de ma fille dans l'avenir et du vôtre peut-être, que nous détruisions dans son esprit les sottes semences que ma sœur y a jetées ; il faut qu'elle ne demande pas à la vie autre chose que ce qu'il y a dedans, qu'elle ne rejette pas un bonheur réel pour courir après des rêves ou porter dans le cœur le deuil de chimères ridicules. Il faut que la leçon soit complète.

— Allons, Amadis, dit Octave, voilà vingt fois que vous faites inutilement la même prière à M. de Riessain ; il faut vous résigner et continuer votre rôle. Sérieusement, où en sommes-nous? Te voilà claquemuré dans les souterrains de la tour pour le restant de ta vie ; très-bien. Mais nous ne pouvons pas en rester là. D'abord, nous

allons t'arranger un petit cachot tout à fait dans le style de la chose. J'ai vraiment peur de la scène de l'ermite ; jamais Mlle de Riessain n'en croira un mot.

— Seule, dit M. de Riessain, son bon sens se révolterait, mais ma chère sœur est là pour empêcher toutes les hésitations de la crédulité.

— C'est égal, M. de Riessain, je n'ai pas été content de votre début ; la guitare sous les fenêtres est un vieux moyen. Il eût mieux valu que Henri sauvât Mlle de Riessain de l'eau ou du feu ; ou encore qu'il arrêtât des chevaux emportés, prêts à précipiter sa voiture au fond d'un précipice de huit cent mille toises de profondeur. Mais vous paraissez inflexible et vous reculez devant la moindre chose ; je voulais que Henri eût le bras en écharpe après notre fameux combat. Mais vous avez craint tous deux pour la sensibilité de ma belle captive. C'est égal, un héros de roman, qui ne paraît pas au moins une fois avec le bras en écharpe, est bien peu de chose à mes yeux ! Je voulais, sur votre refus, prendre l'écharpe à mon compte, d'autant que de Horr-

berg, qui fait médiocrement l'escrime du sabre de théâtre, m'avait tapé sur les doigts; mais autre obstacle : vous avez craint que je ne me rendisse plus intéressant que le héros. Si Henri m'en croit, il ne finira pas le roman sans se montrer avec un bras en écharpe. C'est demain que nous emménageons Henri dans son souterrain. Je suis curieux de voir par quelles humiliations Mlle de Riessain me fera payer le don de sa main, quand elle consentira à m'épouser pour prix de ta liberté. J'ai presque envie de te faire épouser la tante pour assurer ma tranquillité.

— Ah! oui, Henri, dit M. de Riessain, nous verrons comment ma sœur se résignera à suivre les volontés du farouche d'Hervilly en vous accordant sa vieille main!

— Ah! dit Henri, comment Angélique me pardonnera-t-elle?

— Je compte beaucoup, reprit Octave, sur l'assaut du château, par Henri échappé de son souterrain, au moment où Mlle de Riessain sera prête à marcher à l'autel en victime résignée, avec le barbare oppresseur que je suis. Comme

ce sera le dénoûment, Henri pourra bien entrer avec de la musique, la *Marche des Tartares*, par exemple. Ah ! Henri, ah ! M. de Riessain, j'exige que Henri entre sur l'air de la *Marche des Tartares ;* sinon je ne me laisse pas à mon tour *charger de chaînes. Allons, mes belles, suivez-nous,* ce sera d'un effet ravissant... *Sachez que les Tartares ne sont, ne sont barbares qu'avec leurs ennemis.* Henri voudra bien ne pas taper sur les doigts dans ce nouveau combat. Alors l'ermite, levant son capuchon, fera apparaître le père Riessain, qui bénira les amants, et on me montrera alors sous mon véritable jour, l'homme aimable, peu tyrannique, et dévoué à Henri ainsi qu'à tout ce qu'il aime. »

Les deux jeunes gens se serrèrent la main, et accompagnés de M. de Riessain, on alla visiter le cachot de Henri. M. de Horrberg, en quittant la table, parla bas à Antonio, qui allait décidément beaucoup mieux : c'était pour lui recommander de faire porter à Mlle de Riessain, comme de la part du tyran, les plus beaux fruits pour le dessert de son dîner. Puis on descendit dans une

cave, que l'on était en train de démeubler de tonneaux et de bouteilles.

« Cela sent horriblement le vin ici, » dit M. de Riessain, et trahit par trop grossièrement son avénement récent à la dignité de cachot. Il faut brûler des herbes qui chassent cette odeur de parvenu.

— Il y a là trop de paille, dit Octave, c'est un cachot de Sybarite, tu n'inspireras pas ici la moindre pitié. Ce n'est pas ainsi que sont couchés les prisonniers de roman et de mélodrame : mettez-moi là de sept à douze brins de paille. Voici la pierre pour reposer ta tête et y attacher la chaîne que tu auras au pied. Où est la cruche d'eau? La voici, bien. Et le pain bis? Il faut qu'il soit entamé. Sans cela on ne voit pas qu'il est bis. Et puis, c'est plus triste de reconnaître que le prisonnier en a déjà mangé...

— C'est vous, décidément, qui serez l'ermite, M. de Riessain? demanda de Horrberg. Ne craignez-vous pas qu'on reconnaisse votre voix?

— Nullement; la reconnaîtriez-vous vous-même quand je parle ainsi? »

Et M. de Riessain prononça quelques phrases mêlées de mots italiens avec un accent très-ultramontain.

« Non, il n'y pas de danger.

— Tenez, dit Octave, voici encore une chose qui vous fera reculer tous les deux, et qui cependant entre nécessairement dans le plan de M. de Riessain, qui est de faire éprouver à sa fille tous les petits ennuis des grandes situations. Il faudrait, pour bien faire, que cachot fût infect ; que Henri, prisonnier depuis plusieurs jours, eût la barbe longue, les cheveux crêpés et pleins de paille, et fût horriblement sale.

— J'accorde, dit Henri, la barbe longue et trois brins de paille dans les cheveux, le reste est rejeté...

— J'en étais sûr, continua d'Hervilly. Il serait bon également que ce souterrain fût rempli de puces.

— Ah ! d'Hervilly !

— Je m'attendais bien qu'on me répondrait par un : « *Ah ! d'Hervilly !* » Voilà ce que c'est que ces gens si résolus ! quand il s'agit de l'exécu-

tion, les moindres choses les font reculer honteusement. Notre roman sera tout à fait incomplet. Vous laisserez à côté de celui-ci un roman tout entier à faire, et Mlle de Riessain, aidée de la tante Eudoxie, ne manquera pas de vouloir l'exécuter.

— Allons, allons, dit de Horrberg, un cachot obscur, une pierre pour reposer ma tête, huit brins de paille pour lit, un pain noir et une cruche d'eau pour nourriture, en voilà assez pour exciter la pitié ; je renoncerais aux bénéfices d'une sensibilité assez dure à s'émouvoir pour demander autre chose. »

On quitta le cachot et on remonta prendre du punch.

VIII

Pendant ce temps, une autre scène se passait dans la cuisine, scène à laquelle il faut que nous assistions sous peine de ne pas comprendre le reste du récit. Théodorine aperçut aux oreilles de la cuisinière des pendeloques qui attirèrent son attention.

« Eh ! où diable, ma mie Adrienne, lui demanda-t-elle, avez-vous trouvé ces boucles d'oreilles ?

— Je ne les ai pas trouvées, répondit Adrienne, elles m'ont été données par un beau garçon.

— Par votre amoureux, dit Théodorine avec un air précieux et dégoûté.

— Non, répondit simplement Adrienne ; par M. le baron de Horrberg.

— Attendez-moi là un moment, » dit Théodorine ; et elle monta à sa chambre chercher les boucles d'oreilles qu'elle avait elle-même reçues deux jours auparavant de la main de Henri ; elle les apporta, et les comparant à celles d'Adrienne, elle vit qu'elles étaient absolument semblables. Elle se retira fort mécontente.

« Voilà, se dit-elle à elle-même, des cadeaux distribués avec beaucoup de justice et d'intelligence, vraiment ! Eh quoi ! j'entre dans le complot de ces messieurs ; je prends dans leur comédie un rôle qui est sans contredit le plus important de la pièce, et sans lequel il leur eût fallu renoncer à leur projet; on me fait un présent... convenable en lui-même... des boucles d'oreilles avec des pierres rouges et vertes, de belles boucles d'oreilles, c'est vrai ; mais on en va donner de précisément pareilles à une souillon qui ne leur a servi à rien. Sans compter que je ne les mettrai pas. Je pensais

que M. de Horrberg avait plus de goût, et aurait remarqué que je n'ai pas tout à fait le même air que ce torchon d'Adrienne ; que je n'ai ni les mains aussi rouges, ni le nez aussi écrasé, ni la taille aussi épaisse, ni le pied aussi grand ; je pensais qu'il faisait quelque différence entre une personne distinguée, à laquelle la fortune seule a eu le tort de ne pas donner sa place, et une mauvaise laveuse de vaisselle. Certes, que l'on me donne de belles boucles d'oreilles, je ne les dépare pas du moins, j'ose le croire. J'ai l'oreille petite et bien faite, et il faut n'avoir pas d'yeux pour accrocher de pareils joyaux aux deux côtelettes que la nature a collées aux tempes de cette pataude d'Adrienne. Non, certes, je ne mettrai pas les mêmes boucles d'oreilles qu'elle ! La nature ne m'a pas faite assez semblable à cette fille pour que je m'habille comme elle. Allons donc ! on nous prendrait pour les deux sœurs ! Je veux bien qu'on soit amoureux, mais cela ne doit rendre ni aveugle ni imbécile. »

Et Mlle Théodorine se retira dans sa chambre, en proie à un vif ressentiment.

Néanmoins, le lendemain, tout en se réservant de faire comprendre dans l'occasion à M. de Horrberg le juste sujet de plainte qu'elle avait contre lui, ce qui, sans doute, amènerait une réparation, elle continue à remplir le rôle qu'elle avait accepté, et qui, s'il lui coûtait un peu vis-à-vis d'Angélique qui était douce et généreuse, lui donnait des occasions fréquentes de se venger des caprices et des hauteurs de la tante Eudoxie.

Les deux prisonnières attendaient avec impatience les instants où leur service appelait Théodorine dans leur appartement. C'était par elle seule qu'elles pouvaient avoir quelque connaissance de ce qui se passait dans la maison. Et d'ailleurs, depuis le temps qu'elles étaient renfermées ensemble, elles s'étaient dit tout ce qu'elles se pouvaient dire, sauf l'histoire de l'éventail de la tante Euxodie, que quelque circonstance venait toujours arrêter à son début ou faire oublier. Elles commençaient à passer une partie de leur journée dans le silence, Eudoxie lisant quelques romans qu'elles avaient trouvés dans leur appartement, et Angélique songeant à

Henri et le mêlant aux regrets de son père et à ses désirs de liberté. Théodorine venait donc apporter quelque diversion à ce tête-à-tête trop prolongé, et on espérait toujours qu'elle aurait une nouvelle qui donnerait quelque espoir de liberté, ou que M. de Horrberg trouverait moyen de lui faire remettre une lettre. Cette fois encore il n'en était rien, et elle n'annonça qu'une visite que M. d'Hervilly demandait la permission de faire à ces dames. Elles répondirent, avec hauteur, qu'elles n'accepteraient pas ces semblants de politesse, qu'un geôlier pouvait entrer chez ses prisonnières sans demander de permission, et qu'il se trompait fort s'il espérait qu'on le regarderait jamais autrement que comme un perfide ravisseur et un brutal geôlier.

D'Hervilly, néanmoins, commença par remercier la tante Eudoxie et Angélique de la permission qu'elles avaient bien voulu lui accorder; mais son ton était beaucoup plus brusque qu'avant la malheureuse tentative d'évasion, et il y avait dans ses formules respectueuses quelque chose d'ironique qu'elles n'y avaient pas remar-

qué auparavant. Elles le prièrent de leur expliquer le but de sa visite, si toutefois elle en avait un autre que de lui faire contempler à loisir les ennuis et les larmes que causait l'injuste captivité qu'il faisait subir à ses malheureuses victimes.

« Écoutez-moi, belle Angélique, dit Octave, je vous aime, et j'ai décidé que vous m'appartiendriez. J'ai l'aveu de votre père, et si vous étiez une fille plus soumise, si vous n'aviez pas annoncé un refus que j'ai l'amour-propre de croire sans cause raisonnable, si j'avais pensé votre père doué d'assez de fermeté pour se faire obéir, je ne me serais pas décidé aux moyens un peu violents que j'ai employés. Mais vous comprenez qu'après m'être porté à de telles extrémités, je ne reculerai pas. Ce ne serait que faire ajouter le nom de niais aux charmantes dénominations que vous m'accordez déjà moins justement.

— Monsieur, dit la tante, vous vous trompez, il en est encore temps, rendez-nous à la tendresse inquiète d'un père et d'un frère, et tout sera

oublié. Jamais un reproche, jamais une malédiction ne s'échapperont de notre bouche.

— Pardon, madame, reprit d'Hervilly, s'il ne s'agissait que de vous, plein de confiance dans votre promesse, je vous donnerais une nouvelle preuve de respect et d'obéissance ; mais je suis amoureux, madame, et il ne me suffirait pas du pardon de votre nièce : ce n'est pas à un amour qui inspire ce que j'ai fait, qu'il faut demander de pareils sacrifices. Mlle de Riessain ne sortira d'ici qu'après avoir changé de nom ; je l'ai décidé, comme j'ai décidé que je l'amènerais ici, et le second projet s'accomplira comme le premier.

— Vous vous trompez, monsieur, repartit Angélique : le premier projet a réussi, parce qu'il ne fallait, pour l'accomplir, que de l'audace criminelle, de la méchanceté et de la brutalité, toutes choses que vous avez trouvées en vous-même ; mais pour que vous deveniez mon époux, il faut mon consentement ; et quelque hardi que je vous suppose, je ne pense pas que vous le soyez assez pour l'espérer.

— Le temps change bien des résolutions, mademoiselle, et l'ennui aussi. D'ailleurs même, en supposant la continuité de vos rigueurs, ce que je me surprends parfois à croire impossible, ma situation actuelle est préférable à celle que me ferait la générosité que madame votre tante réclamait de moi tout à l'heure. Ici je vous vois, je vous parle, je vous entends, quand je le veux. Ici surtout, si vous n'êtes pas à moi, vous ne serez pas à un autre. C'est déjà la moitié de la possession.

— M. d'Hervilly, dit Angélique, je pense que votre intention de me voir devenir votre épouse ne subsistera pas après l'aveu que je vais vous faire : j'ai disposé de mon cœur, j'aime M. Henri de Horrberg ; il le sait ; oseriez-vous donner votre nom à une femme qui ne peut vous donner, ni son estime, ni son amour ?

— Je sais que Mlle de Riessain, une fois ma femme, ne trahirait pas ses devoirs.

— Vous vous trompez, monsieur, je n'accepterais pas des devoirs imposés par la violence.

— Peu importe, mademoiselle ; mais mon

rival n'est plus à craindre ; sa folle entreprise l'a mis entre mes mains, et la meilleure chance qu'il puisse courir est de passer le reste de sa vie dans les souterrains de mon château.

— Ah ! monsieur, croyez-vous que Dieu se rende complice de vos crimes en n'y mettant pas un terme prochain ?

— Mademoiselle, Dieu a à s'occuper de la marche du ciel et des planètes, et je ne me fais pas l'honneur de croire qu'il daigne porter le moindre intérêt aux actions d'une pauvre créature comme moi. Renoncez donc à ce moyen médiocre de m'intimider. Parlons sérieusement : Si vous aimez M. de Horrberg, vous avez un moyen de le rendre à la liberté, c'est de me donner le titre de votre époux. Une fois sûr de mon bonheur, je lui ouvre les portes du château. Mon sabre a dû lui apprendre déjà à ne pas venir chasser sur mes terres.

— Votre sabre, monsieur, et ceux de trois ou quatre de vos satellites.

— Je ne veux pas vous humilier, mademoiselle, dans la personne de celui que votre cœur

a choisi. Croyez donc à ce sujet ce que vous voudrez. Mais je ne comprends pas que, sous prétexte que vous aimez M. de Horrberg, vous le condamniez à passer sa vie dans un cachot, car c'est vous qui l'y condamnez, mademoiselle; un mot de vous et il est libre.

— Je comprends moins encore, monsieur, qu'un homme soit assez lâche pour vouloir obtenir de force la main d'une femme dont le cœur s'est donné à un autre.

— A moins, mademoiselle, que me décidant à mériter quelques-unes des invectives qu'il vous plaît d'attacher à mon nom, je ne cesse d'être niaisement le jouet des caprices d'une jeune fille, et je ne supprime l'obstacle qui s'oppose à mes vœux et à ceux de son père...

— Ah! monsieur, si mon père vous connaissait, s'il savait de quels crimes vous vous êtes rendu coupable!

— Je continue ma phrase, mademoiselle, à l'endroit où vous avez cru devoir l'interrompre par un injure à laquelle je vous avais avertie que je n'étais nullement sensible. Je vous disais que

si vous me forciez à perdre un reste de patience, la mort de M. de Horrberg, qui a attenté à ma vie comme un assassin, après s'être introduit chez moi comme un voleur, la mort de M. de Horrberg, mort que les lois excuseraient, me délivrera...

— Vous ne l'oseriez pas, monsieur ! un tel forfait...

— Vous ne savez pas encore tout ce que je puis oser pour vous posséder, mademoiselle. Vous avez pâli, ce trouble où vous ont jetée mes paroles irrite ma soif de vengeance contre mon odieux rival, et me dit en même temps que vous céderez à ma menace quand vous la croirez réelle; ou vous ne l'aimez pas, et il ne sera pas longtemps un obstacle à mes désirs; ou vous l'aimez, et vous ne reculerez devant aucun sacrifice pour lui racheter la liberté et peut-être la vie. Il faut cesser de feindre : c'est le seul choix qui vous reste.

— Monsieur, le baron de Horrberg a reçu mes serments, lui seul peut m'en délier. Croyez-vous qu'il le fît, même au prix de sa vie ?

— Si vous étiez bien convaincue, mademoiselle du sort qui lui est réservé, si je pouvais vous persuader, pendant qu'il en est temps encore, qu'il mourra ou qu'il traînera dans les souterrains du château une existence qui lui fera chaque jour désirer la mort, si vous connaissiez ces souterrains... vous ne vous amuseriez pas à aller proposer à un homme un sacrifice qu'il ne peut accepter sans lâcheté, quelque envie qu'il puisse avoir de le faire; vous le sauveriez sans le consulter, pour l'obliger à accepter votre dévouement. Je vous donne jusqu'à après-demain pour prendre une résolution, mademoiselle; après quoi, si la chose n'est pas faite, c'est moi qui en prendrai une. Vous verrez M. de Horrberg, j'espère que sa vue excitera chez vous quelque pitié et que je n'aurai pas besoin de jouer plus longtemps le rôle singulier de vous implorer pour mon rival. »

A ces mots, il salua et se retira.

« Je le verrai, je vais le voir, disait sans cesse Angélique.

— Prenez garde, ma nièce, que ceci ne soit

un piége de notre geôlier et un moyen de vous enfermer vous-même dans les cachots où vous voulez descendre.

— Ah ! ma tante, je ne demande pas mieux que de partager un cachot avec Henri ; il y a des moments où je voudrais être réunie avec lui dans une tombe.

— C'est fort bien, ma nièce, mais comme je vous accompagnerai sans doute dans cette visite, à moins que vous n'en jugiez autrement, je n'ai pas les mêmes moyens que vous d'embellir un cachot. Croyez-moi, le bienfait d'un ennemi cache une perfidie.

— Ah ! ma tante, ma bonne tante, s'écria Angélique en embrassant la tante Eudoxie, vous ne refuserez pas de m'accompagner, n'est-ce pas ? Vous savez bien que je ne laisserai pas mourir par le fer ou le désespoir l'homme qui ne s'est jeté dans le danger que pour me sauver. Je tâcherai de gagner du temps. Chaque jour peut amener ou mon père, ou quelque hasard heureux qui nous délivre.

— Il en est temps, ma nièce, car je vous

déclare que j'ai maintenant plus qu'assez des enlèvements ; on met ici de la chicorée dans le café, et mon café au lait du matin est détestable ; il faut que cela finisse !

— Hélas ! ma tante, cela finira bientôt, car lorsque je serai au bout des délais que je vais tâcher d'obtenir, s'il n'arrive rien de nouveau, je me sacrifierai pour sauver Henri. »

Théodorine entra alors qui vint annoncer à Angélique qu'on allait la conduire auprès de Henri. Les visites au cachot ne sont pas prévues dans le code de la toilette ; néanmoins Angélique crut devoir réparer quelques négligences que le chagrin lui avait fait commettre, et elle suivit, avec la tante Eudoxie, un homme vêtu comme les geôliers de mélodrames, avec une casquette de renard sur la tête, et un énorme et retentissant trousseau de clefs à la ceinture. On traversa plusieurs caves à la lueur d'une torche, puis on s'arrêta devant une porte fermée avec deux formidables verrous et un cadenas monstrueux. Le geôlier les ouvrit lentement, et Angélique aperçut Henri de Horrberg étendu sur quelques brins

de paille, le coude appuyé sur une pierre à laquelle était scellée une chaîne attachée par l'autre extrémité à l'une de ses jambes. La cruche, le pain noir, tout avait été exécuté à la lettre. C'était un magnifique décor de troisième acte. A cet aspect, Angélique ne put retenir ses larmes, et Henri faillit lui dire la vérité; mais un ermite, debout dans un coin de la prison, lui fit un signe impérieux de se taire; il saisit les mains d'Angélique et les lui couvrit de baisers.

« Lâche d'Hervilly! s'écria-t il, je brave tes cachots et tes fers! Je suis prêt à payer de ma vie ce seul instant de félicité, et je mourrai fier et heureux, et persuadé que tu porteras envie à mon sort.

— Henri, dit Angélique, quel horrible séjour! et c'est moi qui vous y ai plongé en acceptant imprudemment votre dévouement généreux. Comment ne me maudissez-vous pas, ainsi que le jour funeste où vous m'avez vue pour la première fois?

— Chère Angélique, s'écria de Horrberg, après le bonheur d'être heureux avec vous, il n'est

qu'un sort à désirer, c'est de souffrir et de mourir pour vous. Je sais quel sort m'est réservé; je sais que chaque instant peut amener le bourreau. Le ciel m'est témoin que je ne regrettais que de vous donner ma vie inutilement et de n'avoir pu, avant de mourir, vous arracher à la captivité. Je mourrai résigné, je mourrai heureux puisque je ous revois, puisque vous m'aimez!

— Oui, Henri, je vous aime, dit à voix basse Mlle de Riessain; je vous aime, et, quoi qu'il arrive, quoi que m'impose plus tard mon devoir, quoi qu'il me faille sacrifier, mon cœur sera toujours à vous. Si nous devons être séparés sur la terre... nous nous retrouverons au ciel.

— Angélique, dit Horrberg, je ne comprends que trop le sens de vos paroles; on a mis à ma vie un prix infâme! Angélique, si vous accomplissez ce funeste sacrifice, vous serez mille fois plus barbare que mes persécuteurs. Ils ne peuvent que me tuer, et vous feriez de ma vie un éternel supplice! Angélique, ne vous laissez pas aveugler par une fausse pitié. Aimez-moi, soyez à moi jus-

qu'au moment où on tranchera le fil de mes jours. Je mourrai content. Ensuite pleurez-moi et restez-moi fidèle jusqu'au jour où je vous retrouverai là-haut. Donnez-moi votre main, Angélique, chère Angélique; et vous, mon père, dit-il en s'adressant à l'ermite, qui restait debout et silencieux dans son coin, et que les arrivantes n'avaient pas aperçu, vous, mon père, qui êtes venu m'apporter des consolations, bénissez notre union bien courte sans doute, sur cette terre, mais éternelle dans les cieux.

— Ah! ma tante, dit Angélique, vous entendez ce qu'il me demande.

— C'est le vœu d'un mourant, sans doute, reprit Henri.

— Oui... je le sais, vous mourrez si je cède à vos vœux et lorsque je puis vous sauver!

— Ne le croyez pas, Angélique, je vous jure sur ce que j'ai de plus sacré, sur mon âme et sur mon amour, que le moment qui suivra votre union détestable avec M. d'Hervilly sera celui de ma mort.

— Que faire, ma tante? mon Dieu! »

Henri s'était jeté aux genoux d'Angélique et les tenait embrassés. Elle céda et dit :

« Eh bien, Henri, je consens à recevoir avec vous la bénédiction de ce saint ermite. C'est vous condamner à mourir, mais je ne vous survivrai pas ; je serai votre femme !... C'est notre bonheur dans le ciel que nous allons consacrer. »

Tous deux alors s'agenouillèrent en se tenant la main. L'ermite alors :

« Eh quoi! dit-il, pensez-vous que je consacrerai ainsi ce suicide et ce meurtre ?... Croyez-vous...

— Grand Dieu ! s'écria Théodorine, on vient. Fuyons avant qu'on nous y invite ; peut-être obtiendrons-nous la permission de revenir, surtout si mademoiselle se montre un peu ébranlée et si on peut supposer qu'une seconde visite achèvera de la décider au sacrifice qu'on exige d'elle. »

On entendait les pas du geôlier. Henri baisa avec ardeur la main d'Angélique, et les trois femmes, se retirant, rencontrèrent, en effet, dans le souterrain, le geôlier, qui venait les avertir qu'il était temps de laisser le prisonnier à ses

réflexions. Une fois hors du souterrain, Théodorine resta quelque temps en arrière et rejoignit ensuite ses maîtresses en disant à voix basse à Angélique :

« Mademoiselle, il faut absolument que je vous parle. Faites semblant de vous coucher, je laisserai ouverte la petite porte qui est dans la ruelle de votre lit, et quand votre tante dormira, vous viendrez me trouver dans la première pièce de l'appartement.

— Mais, Théodorine, si ma tante se réveille?

— Elle vous adressera quelques mots, puis, voyant que vous ne répondez pas, elle supposera que vous dormez, et elle tâchera d'en faire autant. Ne manquez pas de venir, c'est tout à fait nécessaire. »

. . . . . .

« Ma foi, M. de Riessain, dit Henri resté seul dans la cave avec l'ermite, si vous n'aviez pas été là, je me jetais aux genoux d'Angélique, je lui avouais tout, et je tâchais d'obtenir mon pardon.

— C'est alors le mien que vous n'auriez pas obtenu, mon cher de Horrberg, et quelque amitié

que j'aie pour vous, je vous aurais tenu la parole que j'ai donnée à vous et à moi-même de ne vous accorder la main d'Angélique (comme nous disons depuis que nous sommes entrés en plein roman) qu'après que nous aurons conduit l'épreuve jusqu'à la fin. Mais nous continuerons aussi bien ce dialogue en dînant. En jouant le rôle d'ermite, il me semble que j'ai fait un long jeûne, et je me sens un terrible appétit.

— Aidez-moi alors, pieux ermite, à me débarrasser de mes chaînes. Eh ! Antonio, va voir si ces dames sont rentrées dans leur appartement et si nous ne courons aucun danger d'être aperçus en traversant la cour. »

Antonio fut quelque temps sans revenir, pendant lequel M. de Riessain détacha la chaîne qui retenait Henri par un pied ; puis ils essayèrent de sortir de la cave, mais on avait éteint la torche destinée à la visite d'Angélique, et Antonio avait emporté la lanterne ; l'ermite et le prisonnier, en tâtonnant les murs, cherchaient une issue, lorsque Antonio revint, sa lanterne à la main. Il ne savait pas comment la chose s'était faite, mais la

porte de la première cave, celle qui donnait sur la cour, s'était refermée; il avait cherché à l'ouvrir en dedans, mais tous ses efforts avaient été inutiles. A cette nouvelle, M. de Riessain et Henri l'appelèrent, l'un maladroit, l'autre imbécile, et se dirigèrent vers cette porte, persuadés qu'elle céderait aux premiers efforts. Les premiers efforts et les suivants ne réussirent pas mieux que les jurons et les malédictions. Aux jurons et aux malédictions, on fit succéder des coups de poing et des coups de pied dans la porte, et des cris pour se faire entendre du dehors ; mais on n'entendit pas et personne ne vint. Tous trois appuyèrent leur dos sur la porte et s'efforcèrent de l'enfoncer. La porte ne se montra nullement disposée à céder. Quand on eut recommencé trois ou quatre fois les mêmes tentatives avec le même insuccès, on pensa à tenir conseil.

« Nous voilà prisonniers pour tout de bon, dit Henri.

— Mais c'est que je meurs de faim, dit M. de Riessain.

— Nous avons mon pain noir et ma cruche d'eau...

— Joli dîner !...

— C'est un triste dîner si vous le comparez à celui qui nous attendait sur terre, je ne le conteste pas, mais c'est un festin, comparé à rien.

— Allons donc, mon cher, je ne veux pas déshonorer et perdre le magnifique appétit que je possède à manger de pareilles choses ; il est impossible qu'on ne nous entende pas ou que nous ne finissions pas par enfoncer la porte. »

On recommença les cris, les coups, puis les efforts, et il fallut enfin reconnaître que tout cela était et serait parfaitement inutile.

Henri se résigna le premier et rompit un morceau de son pain qu'il grignota d'abord du bout des dents, puis qu'il finit par manger avec avidité. M. de Riessain, après une résistance plus honorable, c'est-à-dire plus longue, imita son exemple. Antonio eut la desserte de la table, puis on but l'eau à la même cruche.

« Ce serait là, pieux ermite, dit Henri de

Horrberg, la véritable occasion de renouveler le miracle des noces de Cana, et j'oserai dire que le changement de l'eau de notre cruche en vin serait un peu mieux placé à l'égard de pauvres diables qui ont dîné avec du pain noir, que pareille métamorphose ne l'a été dans les temps pour des gens déjà gorgés de vin.

— Pour moi, dit M. de Riessain, ce qui me fâche, ce n'est pas précisément d'avoir mangé du pain noir, cela n'a que peu ou point de goût, cela n'est ni bon ni mauvais, mais ce qui me cause un chagrin réel, c'est que nous avons là-haut un faisan, et que je n'aurai plus faim quand arrivera pour nous l'heure de la liberté.

— Mais comment se fait-il que nous soyons ainsi enfermés? Il y a des moments où je me demande s'il n'a pas pris par hasard fantaisie à Octave de continuer notre comédie au sérieux, de nous retenir pour de bons prisonniers et de faire payer à Mlle de Riessain notre délivrance. »

Ce n'est que deux heures après que l'on commença à s'inquiéter dans la maison de l'absence prolongée de M. de Riessain et de M. de Horrberg.

Octave avait dîné avec les dames, et conséquemment n'avait pas remarqué leur absence; ce fut lui-même cependant qui vint délivrer les prisonniers. Lorsque après avoir quitté ses convives il retourna dans l'autre partie du château où il croyait trouver ses deux complices, alors eulement il apprit qu'on ne les avait pas vu reparaître depuis le milieu de la journée. Octave attendit quelque temps, puis il se décida enfin à aller aux souterrains; mais il vit la clef de la première cave à la porte et tournée de manière à la fermer; cette porte ne pouvait s'être fermée elle-même; donc ils étaient sortis. Octave retourna les attendre dans la maison et prit un livre. Heureusement que ce livre se trouva, par hasard, être un ouvrage d'nn des plus illustres philosophes de ce temps-ci, ce qui fit que M. d'Hervilly ne tarda pas à s'ennuyer et à penser derechef à ses amis. Il retourna aux souterrains, entr'ouvrit la porte et appela, pour l'acquit de sa conscience. Il fut fort étonné lorsqu'on lui répondit.

Déjà Henri avait dit à M. de Riessain :

« Si vous avez trop faim, vous me mangerez pour me conserver mon futur beau-père, mais nous commencerons par manger Antonio, qui ne manque pas d'embonpoint. »

Henri avoua à d'Hervilly les soupçons qu'il commençait à concevoir.

« J'y ai pensé plusieurs fois, répondit Octave, mais j'ai résisté à la tentation. Je ne suis pas coupable de votre incarcération. Vous devez avoir faim ?

— Hélas ! non, dit M. de Riessain ; en traversant la cour nous avons mangé le pain noir du prisonnier.

— Et, ajouta de Horrberg, nous avons été jusqu'à regretter ta fatale idée de l'entamer ; le morceau coupé nous a vraiment fait faute. »

Néanmoins, en présence de la table bien servie, les captifs retrouvèrent à leur appétit un peu de complaisance ; mais si le pain noir fit du tort au faisan, l'eau de la cruche n'en fit aucun à quelques bouteilles qui furent vidées tandis qu'on s'entretenait de ce qu'on ferait le lendemain et qu'on préparait le chapitre suivant, en entremê-

lant ce sujet de diverses questions et exclamations :

« Mais comment diable étiez-vous enfermés là dedans ? »

Cela rappelle ce que disait un journal d'un soldat dont on avait trouvé le corps noyé, coupé en morceaux et cousu dans un sac. Le journal, en racontant cet horrible événement, faisait remarquer, avec naïveté, que ces diverses circonstances faisaient présumer que ce n'était pas le résultat d'un suicide.

Pendant ce temps les prisonnières se couchaient. Angélique, préoccupée de la confidence que lui avait annoncée Théodorine, feignit de dormir, pour engager sa tante à l'imiter. Quand elle la crut bien endormie, elle se glissa sans bruit en bas de son lit, s'échappa par la porte de la ruelle, et alla rejoindre Théodorine, qui l'attendait dans la première pièce. Quelque légère que fût Angélique, le frôlement de son vêtement réveilla à moitié la tante Eudoxie, qui cependant ne s'aperçut pas du départ de sa nièce, et commença en ces termes l'histoire de son éventail, déjà plusieurs fois interrompue :

« M. de *** était alors un des hommes les mieux faits et les plus spirituels; j'étais de mon côté, du moins on me le disait, jolie, gracieuse, enjouée ; je jouais agréablement du clavecin, en un mot j'étais fort remarquée dans le monde et passablement entourée. »

Et la tante Eudoxie continua son histoire. Il vint un moment où, après avoir raconté comme quoi sa mère surprit M. de *** à ses genoux, elle demanda au lit de sa nièce :

« Qu'eusses-tu fait à ma place ? »

Le lit ne répondit pas. La tante attendit quelques secondes et continua :

« Tu aurais, comme moi, été fort embarrassée, etc. »

Un peu après, arrivée au moment où M. de ***, ayant absolument besoin de lui écrire, feint de ramasser dans sa loge, à ses pieds, un éventail qu'il venait d'acheter, et le lui présente comme si elle venait de le laisser tomber :

« Et, dit la tante Eudoxie, que crois-tu que je trouvai dans les plis de l'éventail ? »

Eudoxie attendit encore une réponse, et n'en

recevant pas, prit le parti de se répondre elle-même :

« Une lettre, vas-tu me dire? Eh bien! non; mais quelques mots au crayon sur les baguettes d'ivoire de l'éventail. »

Et la tante continua le récit de son histoire avec M. de ***. L'histoire était longue. Je suis du très-petit nombre des écrivains contemporains qui seraient capables d'en faire le sacrifice... c'est un hommage que je dois me rendre et que j'étendrais un peu plus sans deux raisons qui m'en empêchent. La première est que je semblerais à quelques esprits mal faits m'indemniser par un nombre de lignes égal du sacrifice de l'histoire de la tante Eudoxie; la seconde raison est que je n'ai pas encore irrévocablement décidé que je ne vous la raconterais pas quelque jour.

La tante était à la fin lorsque Angélique, tout émue des choses extraordinaires qu'elle venait d'apprendre, rentra dans la chambre sur la pointe des pieds et se dirigea le plus silencieusement possible vers son lit.

« Et voilà, ma nièce, dit la tante Eudoxie en

terminant son récit, d'où me vient cet éventail; vous ne serez pas étonnée maintenant de me voir ne pas me décider facilement à m'en séparer. »

C'est tout ce qu'Angélique sut jamais de l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie. Mais pendant tout le reste de sa vie elle fut forcée de faire semblant de comprendre toutes les allusions qu'il plut à sa tante de faire à cette histoire, telles que : « Angélique, cela doit te rappeler M. de ***. — Angélique, c'est absolument comme l'histoire de l'éventail. — Angélique, c'est aussi embarrassant que le jour où ma mère surprit M. de ***, tu sais, etc., etc., etc. »

Pour ce qui est des confidences que fit Théodorine pendant que la tante Eudoxie racontait à sa nièce absente l'histoire de son éventail, nous ne pensons devoir vous les communiquer qu'un peu plus tard.

Dès le matin, Angélique fit savoir à M. d'Hervilly qu'elle désirait lui parler ; il ne tarda pas à se rendre à ses ordres.

« Monsieur, dit-elle, je me suis décidée ; je

ne vous aime pas, vous le savez ; j'en aime un autre, vous ne l'ignorez pas. Vous voulez m'épouser, c'est à vous à savoir si c'est prudent. Vous mettez cette union pour prix de la liberté et de la vie de l'homme que j'aime ; ce qui me décide à lui sacrifier mon bonheur, c'est que j'espère bien lui sacrifier aussi le vôtre. Je ne vous cacherai pas que vous ne me paraissez pas avoir le sens commun ; si je ne vous épouse pas, que vous fait que M. de Horrberg soit vivant et libre? Si je vous épouse, ne craignez-vous pas que sa vie et sa liberté ne soient pour vous une cause sans cesse renaissante d'anxiétés et de soupçons? Mais c'est vous qui l'aurez décidé ainsi ; c'est bien, je ne ferai pas la moindre objection. Je serai votre femme ; mais pour que je sois votre femme, il faut que vous soyez mon mari. Si je suis à vous, vous serez à moi ; nous réglerons tous nos comptes quand il en sera temps.

— Mademoiselle, dit Octave un peu embarrassé, daignez excuser ma surprise ; je ne m'attendais pas à un pareil bonheur, car le bonheur que m'annonce votre décision est tout ce que j'en

veux croire ; j'ai confiance en vous, mademoiselle, l'homme que vous aurez accepté pour votre époux peut confier sans crainte son honneur au vôtre.

— Gardez cette confiance, monsieur, et efforcez-vous d'arranger la difficulté que voici : que je vous promette de vous épouser lorsque M. de Horrberg sera libre, ou que vous me promettiez de lui rendre la liberté aussitôt que je serai votre femme, c'est absolument la même situation, c'est-à-dire qu'il faut que l'un de nous deux se confie aveuglément à la bonne foi de l'autre. Je vous déclare, sans hésiter, que je n'ai aucune confiance en vous, et que, à votre place, je n'en aurais aucune en moi. La violence que vous avez employée contre moi justifie d'avance toutes les ruses que je pourrais employer pour la déjouer. Cette même violence doit vous montrer à mes yeux capable de toutes les trahisons. Que ferons-nous ?

— Mademoiselle, je me fierai à vous, et l'instant que vous fixerez pour notre union sera celui où le souterrain et le château seront ouverts

à M. de Horrberg. Vous ne prononcerez le serment qui doit assurer mon bonheur qu'après que je vous aurai donné la preuve que M. Henri de Horrberg est libre et hors du château. Charmante Angélique, ne mettez pas un terme trop éloigné aux tortures que vos hésitations me font souffrir.

— Oh ! mon Dieu ! monsieur, ce sera pour quand vous voudrez. Autant je considère comme un acte sérieux et solennel un mariage avec l'homme que l'on a librement choisi, autant je traite légèrement une union comme la nôtre. Mais qu'avez-vous, M. d'Hervilly ? vous paraissez interdit et embarrassé !

— Moi, mademoiselle ? Au contraire... c'est la joie... c'est la surprise... c'est le ravissement... Je m'attendais si peu... j'étais si loin d'espérer...

— Si vous le voulez, monsieur, nous nous marierons après-demain.

— Ah ! mademoiselle, j'étais loin d'espérer une si grande et surtout une si prompte félicité. Permettez-moi d'aller tout préparer pour la cérémonie.

— Encore un instant, monsieur, j'ai une

demande à vous faire : il faut que je revoie encore une fois M. de Horrberg.

— Mademoiselle...

— Que je le voie aujourd'hui même dans son cachot. J'y ai rencontré un ermite. Vous ne m'aviez pas dit qu'il y avait des ermites dans ce pays-ci. Je désire que ce soit cet ermite qui nous marie.

— Vos désirs sont des lois pour moi, mademoiselle. »

Octave se retire et va rejoindre Henri, qui déjeune avec M. de Riessain.

« Allons, allons, Henri, au cachot, mon brave homme ! Et vous, bon ermite, préparez vos airs les plus vénérables. En voici bien d'une autre ! Mlle Angélique veut m'épouser absolument, et tout de suite. J'ai beaucoup de peine à la faire attendre jusqu'à demain.

— Comment ! que veux-tu dire ?

— Rien autre que ce que je dis. Elle exige de plus que ce soit le respectable ermite ici présent qui nous donne la bénédiction nuptiale. Elle va aller faire ses adieux à de Horrberg dans son

cachot. Elle m'a, du reste, tenu des discours étranges auxquels j'étais si peu préparé que je ne savais quoi répondre. »

Henri et M. de Riessain font mille questions à d'Hervilly pour comprendre ce qui a pu amener ce brusque revirement dans les idées de Mlle Angélique. D'Hervilly n'en sait pas davantage. De Horrberg se brûle en buvant son café trop chaud pour aller reprendre ses fers.

Pendant ce temps-là, la tante Eudoxie, non moins étonnée, veut savoir de sa nièce où elle a pris toutes les choses qu'elle a débitées à Octave.

« Ce pauvre M. d'Hervilly, malgré ses torts à notre égard, me faisait vraiment peine, tant il était confus et embarrassé. C'était comme ce jour où je disais à M. de***, tu sais, ces choses que je t'ai racontées. Mais je dois te dire que je n'approuve nullement tes principes à l'égard du mariage.

— Ni moi non plus, ma tante.

— Mais alors...

— Je sais ce que vous allez me dire, ma

tante ; mais, de grâce, épargnez-moi, épargnez-vous des questions auxquelles je ne pourrais répondre, du moins quant à présent. »

Théodorine vient annoncer qu'Angélique peut faire à M. de Horrberg la dernière visite qu'elle a demandée.

Toutes trois descendent au souterrain, où elles retrouvent Henri de Horrberg dans la même situation que lors de leur première visite.

« Eh quoi ! charmante Angélique, s'écrie-t-il, à quoi dois-je ce bonheur inespéré de vous revoir dans mon cachot ?

— Monsieur, dit Angélique, j'ai fait des réflexions : la raison est venue faire évanouir l'ivresse que vos paroles avaient causée à mon cerveau : j'ai changé d'idée, je ne veux pas vous consulter davantage sur un sujet où l'orgueil fixe d'avance votre réponse ; vous vivrez, Henri ; j'ai voulu vous dire adieu parce que, à compter de ce jour, nous serons complétement étrangers l'un à l'autre. De nouveaux et d'impérieux devoirs vont nous séparer pour tout le temps que nous avons à passer sur cette terre.

— Eh quoi ! mademoiselle...

— Ne m'interrompez pas, ma résolution est immuable ; demain, à minuit, j'épouse M. Octave d'Hervilly. Une heure auparavant, je vous aurai vu sortir libre du château.

— Angélique ! Angélique ! s'écria de Horrberg, pensez-vous que... Eh bien, oui !... mais ce fatal sacrifice ne s'accomplira pas ! Je me laisserai mettre dehors du château, mais on m'y reverra quand il en sera temps !

— Adieu, Henri, dit Angélique.

— Je ne vous dis pas adieu, chère Angélique, parce que ma mort seule nous séparera. »

Angélique lui tendit sa main qu'il couvrit de baisers. Puis elle quitta le souterrain avec Théodorine et la tante Eudoxie.

Octave et Henri couchaient dans deux chambres voisines ; les deux jeunes gens reconduisirent le père d'Angélique après avoir prolongé la soirée dans la salle à manger, où on avait arrangé tous les événements du lendemain, et gagnèrent le corridor où étaient leurs chambres. Ils échangèrent encore quelques paroles et se couchèrent.

Au bout de quelques instants, Octave frappa à la cloison et dit :

« Henri, dormez-vous ?

— Certes non, je ne dors pas, et je défierais bien n'importe qui de dormir à ma place !

— Comment ! est-ce qu'il vous arrive quelque chose aussi, à vous ?

— Je ne sais ce qu'il y a dans ce maudit lit, mais depuis que je m'y suis couché, je suis en proie à d'horribles démangeaisons.

— Et moi, répondit Henri, toujours à travers la cloison, j'ai trouvé dans le mien deux lapins.

— Comment ! deux lapins ?...

— Oui, et je vous avoue que j'ai eu une terrible peur quand je les ai sentis !

— Pour moi, je vais me lever ; il n'y a pas moyen d'y tenir.

— Vous pensez bien que je ne suis pas resté dans mon lit avec de pareils compagnons. Qui diable a pu faire cette médiocre plaisanterie !

— Mettez-vous à votre fenêtre, Octave, je

vais en faire autant et nous parlerons sans avoir besoin de crier ainsi. »

Henri se dirigea vers sa fenêtre, couvert d'une robe de chambre, mais chacun de ses pas produisait une explosion. Sa chambre était toute parsemée de boulettes fulminantes. Arrivé à la fenêtre, il fit part à Octave de ce qui lui arrivait encore. Octave en fut d'autant moins étonné qu'il avait traversé un pareil feu d'artifice pour arriver également à sa fenêtre.

« Qu'allons-nous faire? Si le domestique n'avait pas emporté mes habits, j'irais faire un tour de jardin.

— Moi de même, mais je suis condamné à la même nudité jusqu'à demain matin.

— Mais n'avez-vous de soupçon sur personne?

— Il faut sonner, on viendra refaire nos lits. »

Les deux amis essayent de sonner, mais les cordons des sonnettes sont coupés.

« Je vais m'envelopper dans ma robe de chambre et me coucher sur mon lit.

— Je vais également essayer de m'endormir.

— Qu'avez-vous fait des lapins ?

— Je les ai lâchés dans le corridor.

— Bonsoir.

— Bonsoir. »

IX

Le matin de bonne heure, le domestique chargé de prendre soin des deux jeunes gens rapporta leurs habits dans leurs chambres. Tous deux se lèvent, et la conversation s'engage de nouveau à travers la cloison.

« Dites donc, Henri, il m'arrive une chose bien singulière, je ne peux boutonner ni mon gilet ni ma redingote.

— Est-ce que vous avez enflé pendant la nuit?

— Ce n'est pas possible. Mais c'est qu'il s'en

faut de plus de six pouces que les boutons n'atteignent les boutonnières. Dites donc... vous ne me répondez pas, Henri ? »

Et Octave frappe à coups redoublés sur la cloison.

« Mais morbleu ! Octave, vous allez enfoncer la cloison !

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

— Je ne vous réponds pas, parce que je suis abruti d'étonnement : mon pantalon, que j'ai quitté hier au soir...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! il ne me descend plus qu'à moitié de la jambe... Nous sommes ensorcelés.

— C'est bien l'habit et le gilet que j'avais hier.

— Et moi, c'est bien mon pantalon, mais je ne puis le mettre.

— Pas plus que moi mon habit.

— Il faut appeler pour qu'on nous en donne d'autres. Vous êtes plus vêtu que moi, vous pouvez aller jusqu'au bout du corridor. »

Octave appelle ; le domestique vient ; il est

aussi étonné qu'eux des changements survenus dans leurs habits, et sa surprise ne paraît pas jouée ; il va chercher un habit et un gilet pour Octave et un pantalon pour Henri dans la garde-robe de M. de Riessain ; puis il les laisse s'habiller. Les vêtements de M. de Riessain ne leur vont guère bien, mais il leur est impossible de mettre leurs bottes ; le domestique, rappelé, croit, cette fois, pouvoir donner la moitié d'une explication ; il reconnaît les bottes qu'on leur a données, elles appartiennent à M. de Riessain, qui a le pied singulièrement petit. C'est une erreur facile à réparer. Il s'en va et revient après un quart d'heure. « Il faut que le diable ait emporté les bottes de ces messieurs, on ne les trouve nulle part dans la maison. » Henri et Octave descendent en pantoufles déjeuner avec M. de Riessain ; on se perd en conjectures ; puis on se décide à attendre du hasard et du temps l'explication des choses bizarres qui se sont passées dans la maison. On envoie un homme à cheval chercher à la ville de *** des habits pour M. de Horrberg et pour d'Hervilly.

Revenons un peu sur nos pas.

Tandis que la tante Eudoxie racontait à Angélique l'histoire de son éventail, Angélique était auprès de Théodorine.

Théodorine avait été touchée du chagrin réel qu'elle voyait prendre à sa jeune maîtresse, à cause de cette plaisanterie dont on l'avait faite la complice ; de plus, elle avait été plus mécontente que je ne saurais dire en voyant les boucles d'oreilles d'Adrienne. Elle s'était sentie saisie de violents remords pour un crime aussi mal payé, et elle avait pris une résolution qui devait à la fois consoler Angélique et la venger de ce que le baron de Horrberg n'avait pas su faire une distinction convenable entre elle et la cuisinière Adrienne. Quand Angélique fut près d'elle, elle lui prit les mains et dit de la voix la plus piteuse qu'elle put trouver :

« Ah! mademoiselle, j'ai eu bien des torts envers vous ; serez-vous assez bonne pour me les pardonner ? »

Angélique demanda à savoir quels étaient ces torts, avant de répondre et de dire si elle les

pardonnait; mais lorsqu'elle vit Théodorine bien décidée à attendre son pardon pour faire sa confession, elle promit tout ce qu'on voulut.

Que l'on juge de son étonnement, lorsqu'elle apprit qu'elle n'avait pas quitté la maison de son père, autour de laquelle on avait tourné pendant plusieurs jours ; que c'était M. de Riessain lui-même qui conduisait les chevaux ; que le cachot de Henri de Horrberg n'était qu'une des caves de la maison ; que le souterrain par lequel elle avait essayé de prendre la fuite n'avait pas d'issue ; que le perfide Antonio, qu'elle avait vu tomber sous le poignard du baron de Horrberg, se portait si bien que, après avoir coupé sa barbe, et à la faveur de l'obscurité, c'était lui qui leur ouvrait la porte du prétendu cachot où gémissait Henri ; que le pain noir et la cruche d'eau étaient là pour la décoration ; que ces trois messieurs, réunis dans l'autre aile du château, faisaient chaque soir d'excellents repas.

D'abord, Angélique refusa de croire aux révélations de sa femme de chambre ; puis elle repassa dans sa mémoire diverses circonstances qui vinrent

à l'appui. Elle fut indignée de la tromperie de Henri de Horrberg, et annonça d'abord qu'elle épouserait Octave.

« Mais, mademoiselle, M. d'Hervilly est dans le complot.

— C'est vrai.

— Et M. de Riessain aussi ; c'est même votre père qui mène tout ; j'ai entendu, plusieurs fois, M. de Horrberg le prier d'abréger la plaisanterie, mais M. de Riessain s'y oppose obstinément.

— Et moi, disait Angélique, moi qui, à dîner, n'ai mangé que du pain pour ne pas être mieux nourrie que lui !... »

Quand la colère d'Angélique se fut un peu exhalée, elle ne put s'empêcher de sourire en apprenant l'espièglerie de Théodorine, qui avait condamné M. de Horrberg et M. de Riessain à faire réellement leur dîner avec le pain noir et la cruche d'eau.

Angélique s'expliqua alors le singulier effet qu'avait produit sur elle la voix de son père, quoiqu'elle ne l'eût pas reconnue. Il lui semblait que cet ermite ne lui était pas étranger.

« Et, dit-elle, pourquoi ma tante Eudoxie était-elle, le jour de la fuite, habillée en hussard ?

— Ah ! mademoiselle, ceci était de mon invention.

— Comment ! Théodorine, vous avez osé...

— Mademoiselle m'a promis de me pardonner...

— Mais ma tante...

— Elle avait été, la veille, si mauvaise pour moi !... Mais je n'ai pu vous voir, vous, mademoiselle, prendre plus longtemps toutes ces plaisanteries au sérieux ; je n'ai pu vous voir pleurer et rester dans le complot : maintenant vous savez tout, qu'allons-nous faire? Je déserte avec armes et bagages, je suis à vos ordres.

— Théodorine, dit tristement Angélique, je vais faire cesser cette ridicule comédie en laissant voir que j'ai cessé d'en être la dupe, et je congédierai à la fois M. d'Hervilly et M. de Horrberg.

— Ah ! mademoiselle, que dites-vous? M. de

Horrberg vous aime... Il a des torts, certainement... Adrienne... je veux dire M. de Riessain... oui, M. de Riessain l'a forcé à agir ainsi... Ne renoncez pas à votre bonheur, mais faites-lui peur ; ayez l'air d'accepter sans répugnance la main de M. Octave ; moquons-nous d'eux à notre tour, cela sera très-amusant pour vous de les voir jouer leur comédie. »

Théodorine réussit à faire adopter à Angélique ce que précisément Angélique avait envie de faire. Elle aimait Henri, et cet amour plaidait éloquemment pour lui. C'est ce qui amena ses discours singuliers à Octave et sa visite dans le souterrain, qu'elle voulut revoir, disait-elle à Théodorine, pour s'amuser à ses propres dépens, et voir à quel point elle avait été dupe. Puis, elle réfléchit que tout cela ne lui présageait rien de bien malheureux ; que la comédie aurait nécessairement pour dénoûment son mariage avec M. de Horrberg, et au ressentiment qu'elle avait d'abord éprouvé succédèrent un grand contentement et une propension à la gaieté dont profita Théodorine pour la faire consentir à la persécution

qu'elle voulait exercer contre M. de Horrberg et contre Octave, ce qu'elle n'aurait osé faire sans la permission de sa maîtresse. La permission une fois obtenue, elle ne se fit pas faute de la dépasser dans les détails. Cependant, Angélique l'aida à rétrécir le gilet et l'habit d'Octave et à raccourcir le pantalon de Henri. L'échange des bottes et les pois fulminants furent approuvés par Angélique; mais elle n'apprit que le lendemain que Théodorine avait coupé du crin dans le lit du baron et mis des lapins dans celui de d'Hervilly.

Pour ceux-ci, ils racontèrent, en déjeunant, à M. de Riessain, comment ils avaient passé une fort mauvaise nuit. M. de Riessain soutint que c'était une plaisanterie d'Octave, qui ne feignait d'en avoir été victime que pour détourner les soupçons.

Faute de trouver une autre explication, Henri partagea l'avis de M. de Riessain, et Octave finit par croire que Henri et le père d'Angélique s'entendaient pour continuer ainsi la mystification qu'ils lui avaient faite de concert.

« C'est singulier, disait de temps en temps

M. de Riessain, comme ce vin est mauvais !... J'aimerais autant boire du vinaigre. »

On en demanda d'autre, mais il était encore plus acide que le premier. Une troisième bouteille était de l'eau rougie, une quatrième de l'eau pure.

« Il se passe décidément quelque chose d'extraordinaire dans cette maison !

— Je crois, dit Henri, que nous avons imprudemment évoqué les génies qui président à l'arrangement saugrenu des choses de la vie ; nous nous sommes étourdiment engagés dans le pays des romans, et nous subissons l'influence du climat. Heureusement que nous voici bientôt au dénoûment, et qu'il ne peut y avoir beaucoup d'événements dans les quelques pages qui nous restent à feuilleter ; pourvu seulement qu'Angélique me pardonne la part que je prends à tout ceci !

— Vous savez bien, Henri, dit M. de Riessain, que je joue le rôle de père barbare, et qu'il n'y a pas d'inconvénients à me charger de tous les forfaits ; d'ailleurs, quand nous avouerons

les choses, tout sera réparé. La journée d'aujourd'hui se passera dans le plus grand calme. Demain, Henri sera délivré. Tout se préparera dans la petite maison du bois où demeure le garde pour la cérémonie de l'union d'Angélique avec Octave ; mais juste au moment fatal, Henri assiégera le château, brisera les portes, franchira le pont-levis ; un grand combat au sabre et à la hache aura lieu entre lui et l'*odieux* d'Hervilly ; d'Hervilly succombera comme le doit le tyran vers la fin du quatrième volume. Henri de Horrberg enlèvera Angélique hors de ce château maudit. Alors on mettra le feu à la maison du garde, qui est vieille et ne tient plus guère sur ses pieds, ce qui, au milieu de la nuit, figurera parfaitement l'incendie du château, repaire de d'Hervilly ; on voyagera le reste de la nuit ; puis, comme il faudra encore des mesures de prudence, on se cachera tout le jour et l'on se remettra en route la nuit. Pendant trois jours et trois nuits que durera ce voyage de deux lieues autour du bois, nous aurons le temps de remettre tout ici en ordre, d'enlever les barreaux de bois

peints en fer des fenêtres, de changer les tentures des appartements et la couleur extérieure du château ; en un mot, de changer le repaire en maison honnête, où Henri remettra la belle aux bras d'un père alarmé, qui ne pourra, en bonne conscience, refuser la main de sa fille à celui qui l'aura méritée par tant de constance et de dévouement. Nous recevrons, pour plus de sûreté, ces dames dans l'aile qu'elles ne connaissent pas; alors on procédera pour tout de bon au mariage, mais cette fois avec le constant et valeureux chevalier de Horrberg, et ce n'est que quelques jours plus tard que nous raconterons à notre belle captive les trahisons par lesquelles nous l'avons conduite à être heureuse ; nous implorerons notre pardon et nous attendrons des remerciments convenables. Seulement alors nous ferons reparaître le *farouche d'Hervilly* et le *perfide Antonio*, qui rentrera dans ses fonctions de jardinier et abandonnera la carrière du crime pour planter ses dahlias, ce qui devrait déjà être fait depuis une semaine.

— Figurez-vous, M. de Riessain, dit Octave,

que de Horrberg n'ose pas revêtir une cotte de mailles magnifique que j'ai fait venir pour l'assaut et la prise du château.

— Laisse-moi donc tranquille avec ta cotte de mailles ! ce serait tout trahir.

— Nullement, Henri ; Octave a raison ; la tante Eudoxie a tellement, sous ce rapport, troublé les idées d'Angélique, qu'elle serait au contraire étonnée de vous voir habillé autrement pour le combat. Votre fameux combat au sabre dans le souterrain, qui était, à coup sûr, plus imprudent, n'a, j'en suis sûr, pas excité le plus léger soupçon. Je demande positivement la cotte de mailles.

—Et vous voulez brûler la petite maison du bois?

— Ce sera un magnifique tableau final. Il y a trois mois qu'elle devrait être abattue. Antonio aura soin de remplir de fagots et de copeaux l'étage inférieur, et une mèche, à laquelle on mettra le feu de dehors, ne tardera pas à livrer la maison aux flammes.

— Mais, mon cher M. de Riessain, est-ce que je prendrai le château d'assaut tout seul?

— Il n'y aurait pas grand inconvénient ; la tante Eudoxie vous dira tant que vous voudrez qu'il y a mille exemples qu'un seul chevalier ait fait capituler une garnison et ait emporté de force une forteresse où était détenu *l'objet de sa flamme*. D'ailleurs, vos soldats peuvent être encore aux murailles, et vous vous serez précipité pour arrêter ce *fatal hyménée*. Je compte beaucoup sur l'effet des torches. En a-t-on apporté ?

— Il y en avait deux ici, il n'y en a plus qu'une.

— Les rats ne peuvent avoir mangé l'autre, on la retrouvera. D'ailleurs, une suffit pour l'arrivée de Henri. »

Pendant ce temps, la tante Eudoxie accable Angélique de questions, mais Angélique se fait un plaisir de jeter le trouble dans l'esprit de sa tante. Au milieu de l'indignation qu'elle éprouve contre les auteurs de la comédie dans laquelle on lui a fait jouer un rôle ridicule, elle ne peut se dissimuler à elle-même que sa crédulité a beaucoup contribué au succès de la pièce, et il se fait dans sa tête une réaction contre les idées

que sa tante y a fait germer. A chaque instant et sous divers prétextes elle a des conférences secrètes avec Théodorine.

« Mais, ma nièce, dit Eudoxie, est-ce donc sans une profonde douleur que vous donnez votre main à d'Hervilly ?

— Ma tante, ne faut-il pas que j'agisse ainsi pour rendre la liberté et peut-être sauver la vie à Henri de Horrberg ? Et d'ailleurs, croyez-vous que le ciel laissera cet horrible hyménée s'accomplir ? Est-ce que Henri, libre, ne trouvera pas moyen de me sauver ? Avez-vous jamais vu un pareil sacrifice ne pas être récompensé dans tout ce que vous m'avez raconté vous-même ? Jamais le dévouement de l'héroïne a-t-il été pris au mot par le destin ? Non, ma tante, je suis sans aucune inquiétude ; quelque péripétie se prépare pour le dénoûment.

— Mais, ma nièce, c'est qu'il est déjà bien tard... et...

— Eh quoi ! ma tante, s'écrie Angélique, voudriez-vous que ce fût avant le dernier moment que Henri vînt m'arracher à mon ravisseur ?

Où serait alors l'intérêt? Puisqu'il doit y avoir un roman dans ma vie, je ne veux pas en passer une page pour courir au dénoûment comme font certains lecteurs. Je l'attends tranquillement, et ce que je crains seulement, c'est qu'il n'arrive pas d'une manière assez inattendue.

— Ma chère nièce, ma pauvre Angélique, je ne veux pas détruire ta confiance et je regrette de ne pas la partager tout à fait; cependant... comme tu le dis, c'est souvent au moment où tout semble perdu, où il paraît n'y avoir plus d'espoir à conserver que tout change subitement, que le crime est terrassé et que la vertu et le dévouement reçoivent enfin leur légitime récompense.

— N'ayez aucune inquiétude, ma chère tante, je sais comment tout cela finira; mais il y a d'autres personnes qui croient connaître également le dénoûment et qui se sont trompées! Mais comme j'ai décidé formellement qu'il n'y aurait pas d'autres romans dans ma vie, je veux que celui-ci suive tout doucement son cours. »

Le soir arrive; Théodorine a bien recommandé à Angélique de venir la trouver, vers minuit;

mais comme Angélique va pour sortir de la chambre, Eudoxie se réveille et demande à sa nièce où elle va. Angélique balbutie d'abord, et cependant explique tant bien que mal à sa tante comment elle va avec Théodorine mettre la dernière main à la robe qu'elle compte porter le lendemain. Une tante un peu moins endormie n'eût pas accepté une pareille raison, mais Angélique parlait encore que sa tante était déjà retombée dans un sommeil profond.

Minuit venait de sonner, lorsque Henri fut réveillé par plusieurs coups sur les vitres de sa fenêtre ; il ouvrit les yeux, et à la clarté de sa veilleuse, il aperçut une grande figure blanche qui s'agitait derrière sa fenêtre. A l'aspect du fantôme, un frisson parcourut tout son corps, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête. Cependant il se leva sur son séant, et rappelant ses sens et se réveillant tout à fait, il vit distinctement la grande figure blanche devant sa fenêtre. Il sauta hors de son lit et ouvrit précipitamment la fenêtre. Le fantôme n'y était plus ; il le revit à quelques pas sous les arbres. Il fut sur le point

d'appeler Octave, mais il se rappela qu'il avait quelque raison de lui attribuer les mystifications de la nuit précédente, et que ce serait lui faire trop beau jeu que de le rendre témoin et confident du succès de cette nouvelle facétie. Il prit le parti de descendre sans bruit au jardin, de s'assurer si ses sens ne le trompaient pas, ou, si on avait prétendu se jouer de lui, de faire une peur convenable à la personne qui avait assez bien joué son rôle pour l'effrayer dans le premier moment de son réveil. Arrivé au jardin, il aperçut un spectre qui semblait attendre son arrivée pour s'enfoncer dans l'épaisseur des arbres. Henri se mit bravement à sa poursuite ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que le fantôme se rendait parfois invisible, car lorsqu'il se croyait près de l'atteindre, il le perdait de vue tout à coup, et ensuite au frôlement du feuillage il se retournait et le revoyait derrière lui dans l'endroit même où il avait passé. La nuit, le silence, l'impression des bois, ces disparitions qu'il ne pouvait s'expliquer, finirent par persuader à de Horrberg que tout cela n'était pas aussi naturel

et aussi plaisant qu'il l'avait imaginé d'abord, et il se mit à poursuivre le fantôme avec une nouvelle ardeur. Encore une fois il le perdit de vue, mais il entendit marcher dans un sentier voisin de celui qu'il suivait. Il s'arrêta et prêta l'oreille, gêné par le bruit des battements de son cœur. Les pas se firent entendre plus distinctement, et il vit une forme humaine, mais cette fois sans linceul. Il se précipita sur cette apparition, mais...

X

La forme humaine, aperçue par Henri de Horrberg, arriva au point où se réunissaient les deux sentiers. Henri se précipita sur le fantôme ; mais le fantôme, au lieu de s'enfuir, se précipita de son côté sur Henri, et tous deux s'empoignèrent vigoureusement, se colletèrent et roulèrent sur l'herbe, enlacés comme deux serpents.

XI

Nous avons laissé Henri de Horrberg se roulant dans un sentier du bois avec le fantôme, qui s'était au moins autant précipité sur lui, que lui, de Horrberg, sur le fantôme. Après une lutte de quelques secondes, Henri eut l'avantage, et mettant les deux genoux sur l'estomac de son adversaire, le contraignit à une complète immobilité.

« Tenez-vous tranquille, s'écria-t-il alors, ou je vous jure par le ciel que je vous étouffe!

— Puisque c'est vous, Henri, dit le fantôme

vaincu d'une voix haletante, ne m'étouffez pas tout à fait.

— Oh ! c'est vous, Octave! » dit Henri. Et le débarrassant du poids de ses genoux, il l'aida à se relever en se relevant lui-même.

« Ah! mon gaillard, dit Henri, je m'étais douté que c'était vous. Mais qu'avez-vous fait de votre linceul ?

— Comment ! de mon linceul ? répondit Octave ; mais je demanderai plutôt des nouvelles du vôtre.

— Allons donc ! vous vous moquez.

— Je ne me moque pas ; c'est au contraire vous qui mettez une extrême obstination dans la plaisanterie.

— Vous courez bien du reste.

— Mais assez bien, puisque j'ai fini par vous attraper.

— M'attraper ! dites donc que c'est moi qui vous ai atteint.

— Mais pas du tout.

— Ah çà ! comment avez-vous fait pour grimper jusqu'à ma fenêtre ?

— Voyons, Henri, nous ne nous entendons pas. C'est de mon lit que je vous ai aperçu gambader avec un drap blanc sur la tête et que je me suis mis à votre poursuite ; je me doutais si bien que vous étiez pour quelque chose dans l'apparition, que je ne vous ai pas voulu appeler, pensant d'abord que vous n'étiez pas dans votre chambre ou que du moins cela vous réjouirait trop de me voir prendre votre fantasmagorie au sérieux.

— Mais ce que vous me racontez là, c'est précisément ce que j'ai éprouvé : j'ai vu le spectre à mes vitres, je n'ai pas voulu vous appeler, précisément pour la même raison qui vous a empêché de cogner à la cloison, et je me suis mis... Mais tenez... voici qui nous mettra d'accord... ce n'était ni vous ni moi. »

En effet, à travers les arbres on revoyait alors le fantôme avec son linceul, mais il tenait à la main une torche allumée.

« Voici parbleu ! notre apparition ! Eh bien ! Henri, si vous m'en croyez, nous allons en avoir le cœur net ; il y a depuis quelques jours quel-

qu'un qui se moque de nous dans cette maison. Cela même peut cacher des desseins dangereux. Ne perdez pas le fantôme de vue, je vous rejoins dans un instant. »

Octave courut alors vers la maison aussi fort qu'il put courir, tandis que de Horrberg, sans penser à l'attendre et sans comprendre son intention, se remit à la poursuite du spectre, qui fuyait devant lui par les sentiers tortueux du bois. Il vint un moment où Henri était près de l'atteindre ; le fantôme eut quelque crainte, car il jeta au loin sa torche, qui ne tarda pas à s'éteindre. La lune commençait à se lever, mais quand la lune se lève aussi tard, c'est qu'elle est déjà en décroissance et qu'elle ne montre plus que la moitié de son disque ; aussi ne jetait-elle qu'une faible lueur, de temps en temps interceptée par des nuages blancs qui couraient dans la région moyenne de l'air ; et Henri ne perdait guère de vue le linceul blanc que pour le revoir l'instant d'après. Tout en courant ainsi, le fantôme finit par atteindre la maison du garde qui devait être le théâtre de la scène du lendemain. Là, le

fantôme s'arrêta et dit d'une voix lamentable .

« Arrête!... si tu fais un pas, je disparais. »

Henri, essoufflé, haletant, et d'ailleurs espérant obtenir de bonne grâce une explication qu'il n'espérait plus se faire donner de force, depuis qu'il avait pu se convaincre que le fantôme courait mieux que lui, Henri s'écria :

« Que signifie cette mascarade? Quel est votre but et que prétendez-vous faire? Si c'est une plaisanterie, elle est trop longue et pourra finir pour vous plus mal que, sans doute, vous ne l'avez supposé en la commençant. »

On ne répondit pas. Le fantôme resta debout, immobile devant Henri.

« Si Octave était là, pensait Henri, il nous serait facile de le prendre. Si j'avance, il reprendra la fuite, et décidément il court mieux que moi. »

A ce moment, Octave se fit entendre dans les broussailles; il arrivait par un autre côté et s'arrêta sur la lisière du bois, à peu près à la même distance que Henri. La maison du garde était plantée dans une clairière.

« Mon pauvre fantôme, s'écria-t-il, la farce

est jouée. Il faut se démasquer ; je crois que tu cours mieux que nous, mais voici qui court mieux que toi. »

Et en prononçant ces paroles, il arma un fusil de chasse qu'il était allé chercher dans la maison, et il tint le fantôme en joue.

« Au nom du ciel, Octave, ne tire pas ! s'écria Henri.

— Pas encore, dit Octave, je ne veux pas surprendre le spectre ou la larve qui nous a si bien joués ce soir; mais écoute-moi bien, cher fantôme, si tu fais un pas pour t'enfuir, je te jure ma parole d'honneur que je te tire mes deux coups de fusil, si le premier ne suffit pas, pour ralentir ta marche. »

Le fantôme resta immobile.

« C'est bien, continua Henri, je vois que tu es susceptible d'entendre mes bons conseils et d'en profiter, je vais donc t'en donner un autre... »

Pendant ce temps, Henri s'était approché d'Octave et lui disait à voix basse :

« J'espère que tu ne tireras pas...

— Je ne tirerai, dit haut Octave, que si le fantôme le veut absolument ; s'il n'a voulu faire qu'une plaisanterie, il ne voudra pas la payer de sa vie ; mais s'il n'obéit pas à l'ordre que je vais lui donner, c'est qu'il a conçu des desseins plus dangereux ; il faut que ce mystère s'éclaircisse. Fantôme, mon ami, écoute bien paroles : s'il ne s'agit dans ton fait que d'une plaisanterie ou peut-être de quelque vol de légumes ou de fruits, je t'ordonne de venir à nous à l'instant et de te démasquer ; mais si tu refuses de m'obéir, je te promets, sur ma part du ciel, que je verrai bien si tu es un corps en chair et en os comme nous, ou réellement une ombre et une apparition. Ainsi donc, viens à nous, et il ne te sera rien fait. »

Le fantôme restait immobile. Octave désarma et arma derechef son fusil, et le bruit de la batterie ne le fit même pas tressaillir ; Octave le coucha en joue, il ne fit pas un mouvement. Cette impassibilité étonna les deux amis. En effet, l'auteur d'une plaisanterie n'eût pas encouru un pareil danger. Quelqu'un de plus mal intentionné

aurait essayé de fuir. L'immobilité que garda le fantôme leur causa une émotion singulière ; ils avaient tous deux montré une suffisante incrédulité à l'égard des apparitions. Les personnes qui, à la lecture, se soucient peu de semblables choses, s'alarmeraient pour moins, si, la nuit, à la campagne, elles faisaient par hasard une rencontre pareille. Ce qui se passait sembla à Octave et à Henri dépasser un tant soit peu les limites, non-seulement de l'ordinaire, mais encore du naturel. Octave même se sentit si mal à son aise qu'il voulut à tout prix sortir de cette situation, et que d'une voix émue à la fois et par la colère et par une surprise mêlée d'appréhension, il s'écria :

« Tant pis pour vous, s'il vous arrive malheur ! C'est vous qui l'aurez voulu. Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous venir à nous ? »

Et avant que Henri, qui se précipita sur lui, pût l'arrêter, il appuya le doigt sur la détente du fusil et le coup partit. Le fantôme tomba, et en même temps un éclat de rire strident se fit entendre derrière eux et comme dans l'air. Ils res-

tèrent tous deux stupéfaits et comme anéantis.

« Qu'avez-vous fait, Octave? dit Henri, le premier revenu à lui.

— Eh bien! tant pis! dit Octave; je l'ai averti. »

Puis ils marchèrent sur la place où le fantôme était tombé. La lune en ce moment sortit des nuages, et ils virent le linceul sur l'herbe. Henri se baissa pâle et frémissant d'horreur à l'idée qu'il allait ramasser un cadavre; mais quand il eut touché ce qui était à terre, il se releva brusquement; il voulut parler, mais ses dents claquaient de terreur, la voix ne pouvait sortir de sa gorge, il se contenta d'étendre la main vers l'objet de sa terreur pour le montrer à Octave. Octave se baissa à son tour.

Le linceul était vide!

Un nouvel éclat de rire satanique se fit entendre dans les arbres, et tous deux restèrent quelques instants sans trouver une seule parole. Cependant, quand ils revinrent de leur profond étonnement, ils fouillèrent exactement la maison du garde-chasse; mais sans y trouver ni per-

sonne ni aucune trace qu'on y fût entré ; la porte était fermée en dehors. Ils revinrent au linceul et le virent criblé de trous, toute la charge de plomb avait porté en plein.

« Écoutez, Henri, dit Octave, je ne suis pas superstitieux, je n'ai jusqu'ici jamais ajouté foi aux contes de revenants plus ou moins terribles qui ont pu m'être racontés, mais je vous avoue qu'il m'est impossible d'expliquer ce qui se passe en ce moment.

— Pour moi, reprit Henri, je n'ai jamais redouté les apparitions, sans cependant pour cela nier tout à fait qu'elles fussent possibles ; nous sommes dans la vie ordinaire entourés de miracles plus grands que ne le serait l'apparition d'un mort ; la création d'un être est un plus grand prodige que sa résurrection, l'habitude seule nous rend insensibles à la première. Je dirai comme vous, je ne vois dans les conditions humaines et ordinaires aucune explication des choses dont nous venons d'être les témoins. »

Ils retournèrent encore le drap blanc dans tous les sens, ils allèrent jusqu'à frapper la terre du

pied pour voir s'il n'y avait pas quelque trappe cachée en cet endroit, mais la terre y était dure et recouverte d'un gazon épais comme dans le reste de la clairière, et elle ne rendait, sous les pieds qui la frappaient, qu'un son sourd et mat. Ils prirent le parti de regagner la maison et leurs chambres ; mais le bruit de leurs pas, le mouvement d'un oiseau effrayé par leur passage, qui quittait la branche où il s'était endormi, les faisaient frissonner involontairement. Octave se sentit arrêté par son habit, et quoiqu'il s'aperçût bien vite que c'était par une ronce, son cœur, pendant quelque temps, continua à battre plus fort que de coutume. Arrivés au château, ils se retournèrent et plongèrent leurs regards dans le bois qu'ils venaient de quitter, puis ils se décidèrent à remonter se coucher, sans être bien sûrs de trouver le sommeil dans leur lit. Octave leva les yeux sur la maison, et, la bouche entr'ouverte, respirant à peine, incapable de prononcer une parole, il saisit Henri par le bras, le serrant au point de lui faire mal ; il lui montra de l'autre main, à sa fenêtre ouverte... dans sa

chambre... le fantôme!... encore vêtu de son blanc linceul!...

Le trouble de Henri ne fut pas moindre que celui de son compagnon. Octave arma le second coup de son fusil ; mais tout était disparu. Ils se hâtèrent de remonter l'escalier, et ce n'est pas sans avoir le cœur un peu serré qu'ils ouvrirent la chambre de Henri, où celui-ci voulut absolument entrer le premier. Elle était vide!... mais la fenêtre était ouverte, et il se rappelait parfaitement l'avoir fermée avant de descendre au jardin. Ils restèrent quelque temps à s'entretenir de cette bizarre apparition, sans en pouvoir trouver une explication, même à moitié plausible. Ils n'avaient sommeil ni l'un ni l'autre. Octave proposa de faire du punch; à force de fureter dans la maison, ils finirent par trouver les ingrédients nécessaires. Le jour, qui vient de bonne heure en cette saison, les trouva fatigués et un peu pâles; ils convinrent de ne parler à personne, pas même à M. de Riessain, de ce qu'ils avaient vu. S'ils étaient les jouets d'une plaisanterie, et plusieurs circonstances les empêchaient de donner cette

interprétation à leur aventure, ils se vengeraient en ne se plaignant pas et en ne parlant de rien. S'il y avait au contraire quelque chose de surnaturel, ce silence leur ferait éviter les moqueries des gens qui, entendant ce récit au soleil, se poseraient en braves et en incrédules, et qui peut-être, s'ils avaient été à leur place, et à la clarté de la lune, se seraient bien donné de garde de pousser l'aventure aussi loin qu'eux, et se seraient contentés de se cacher la tête sous la couverture.

. . . . . .

C'est ici que, après de mûres réflexions, j'ai décidé de vous raconter l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

HISTOIRE DE L'ÉVENTAIL DE LA TANTE EUDOXIE.

Si je n'ai pas transcrit cette histoire pendant que la tante Eudoxie la racontait au traversin d'Angélique, c'est qu'il nous répugne extrêmement d'induire en erreur des lecteurs honnêtes qui se confient à notre bonne foi. La tante Eudoxie, sans que nous prétendions l'accuser de

mensonge, ne raconta pas cependant les faits avec une suffisante exactitude au traversin de sa nièce, parce qu'elle-même ne les avait jamais bien connus. L'histoire dont elle entretint cet honnête traversin était l'histoire de ce qu'elle avait cru et non pas l'histoire de ce qui était arrivé. D'autre part, il eût été désobligeant pour ce personnage d'accompagner son récit de notes explicatives et le plus souvent de contradictions. Ces considérations nous ont déterminé à raconter les choses nous-même, sans ornement de style, sans périphrases, mais avec toute la naïveté du plus candide historien.

M. de *** était amoureux d'une femme de la société de la tante Eudoxie; cette femme, appelée Mme Dorner, avait un mari extrêmement jaloux. Il fallait endormir la vigilance une fois pour toutes. Mme Dorner voulut que M. de *** s'établît en amoureux déclaré de quelque autre femme, et après avoir passé en revue toute sa société, après avoir rejeté presque toutes les femmes et avoir refusé de leur confier un rôle aussi dangereux, elle finit par choisir Eudoxie,

comme la moins capable d'induire M. de *** en sérieuse infidélité. Il est probable que si Eudoxie avait connu les causes qui lui méritaient les attentions de M. de *** et surtout ce qui lui valait le choix de Mme Dorner, elle aurait été beaucoup moins flattée qu'elle ne le fut de se voir pour adorateur assidu et déclaré un des hommes les plus élégants et les plus recherchés de la société. Elle n'avait pas cependant été sans remarquer qu'il s'était visiblement occupé de Mme Dorner, et elle lui en fit des reproches ; mais M. de ***, après s'en être défendu, finit par lui persuader que ce n'avait été qu'un moyen de s'approcher d'elle sans éveiller les soupçons. Le goût de M. de *** fut critiqué, mais à la faveur de ce change donné à l'opinion, personne ne soupçonna son amour pour Mme Dorner. Toutefois, de nouvelles difficultés vinrent gêner le bonheur des deux amants.

M. Dorner, soit qu'il se fût aperçu de l'échange de quelques regards, soit qu'il eût reçu quelque charitable avertissement, ne cacha pas à sa femme ses soupçons *offensants*, comme elle lui répondit,

et accompagna cette manifestation de tout le cortége de mauvaise humeur, de scènes et de bouderies qui sont pour les Othello bourgeois la monnaie du poignard du terrible More de Venise. On pensa à recourir à de nouvelles mesures de prudence. On évita de se parler, de se regarder même ; on renonça à toute correspondance par écrit. Mais, comme les deux amants avaient reconnu qu'ils ne pouvaient plus désormais vivre sans se voir, on chercha des expédients pour convenir des rendez-vous, sans que le jaloux le plus soupçonneux pût seulement supposer la moindre correspondance. On convint de se servir, pour cet effet, de Mlle Eudoxie, et voici comment on s'en servit.

M. de *** occupait auprès du ministre des fonctions importantes qui ne lui laissaient que peu de liberté. Aussi était-ce lui qui d'ordinaire fixait les rendez-vous, qui étaient à une petite maison qu'il possédait en dehors de la ville. A chaque rendez-vous on convenait du signal que donnerait Eudoxie pour en annoncer un autre. Et c'était M. de *** qui usait de l'influence qu'il avait ac-

quise sur le cœur de la malheureuse pour la faire agir conformément à ses désirs. Ainsi, un jour on convenait qu'on se réunirait à la petite maison, le lendemain de la soirée où Mlle Eudoxie aurait paru avec des roses jaunes dans les cheveux. M. de *** n'avait qu'à lui faire présent d'une guirlande de ces fleurs en manifestant le désir de les voir dans ses cheveux. Une autre fois il était dit que le signal serait donné par Mlle Eudoxie vêtue d'une magnifique robe rose qu'elle ne mettait que dans les grandes occasions.

Par une malheureuse fatalité, Eudoxie s'avise de trouver la soirée de ce jour-là une assez grande occasion et tout à fait digne qu'elle arborât la fameuse robe rose. Or M. de *** n'avait pu réussir à se rendre libre pour le lendemain, il lui était même impossible d'assister à la soirée où Mlle Eudoxie devait porter les nouvelles du lendemain à sa rivale inconnue. Le hasard fit cependant qu'il entra chez Eudoxie au moment où elle allait partir pour le bal. Il fut effrayé de voir la robe rose. Cette robe rose pouvait amener les conséquences les plus fâcheuses. Mme Dorner se

transporterait à la petite maison et n'y trouverait personne. M. de *** décida qu'Eudoxie n'irait pas au bal avec sa robe rose. Il feignit une véhémente indignation, puis un abattement profond. Eh quoi! cette robe qui lui seyait si bien! cette robe qui relevait avec tant davantage la noblesse de sa taille et la grâce de son maintien! cette robe qu'elle n'avait pas mise depuis si longtemps! elle prenait, pour la faire reparaître, précisément le jour où elle savait que les devoirs de la charge de M. de *** ne lui permettaient pas de la rencontrer dans le monde.

« Certes, disait-il, il ne s'attendait pas à ce prix de sa flamme constante, il ne croyait pas que *tant d'amour* fût méprisé à ce point; » il gémit, il pria, il menaça; il fit tant qu'Eudoxie se déshabilla et se rhabilla, et que la robe rose ne parut pas au bal, où elle aurait faussement et dangereusement annoncé à Mme Dorner une entrevue qui ne pouvait pas avoir lieu.

A chaque instant c'étaient de nouveaux caprices ou de nouveaux présents de M. de ***.

Un soir, entre autres, Mme Dorner, placée au

théâtre dans une loge en face d'Eudoxie, attendait avec anxiété un signal convenu. Si Eudoxie avait son éventail d'ivoire, elle verrait le lendemain M. de *** qui lui expliquerait les causes d'un absence de quelques jours dont elle avait été horriblement inquiétée. M. de *** avait vu Eudoxie sortir avec son éventail qu'il lui avait fait prendre en lui parlant de la grâce avec laquelle elle le portait. Il était donc parfaitement tranquille et ne doutait pas un moment qu'Eudoxie ne passât fidèlement sa soirée à jouer de l'éventail. La représentation allait finir lorsqu'il entra au théâtre, en véritable amoureux, dans l'espoir de voir un instant de loin Mme Dorner; mais que devint-il lorsque après avoir remarqué sur son visage des signes évidents de tristesse, il s'avisa d'examiner Eudoxie, et il s'aperçut qu'elle n'avait pas d'éventail. Il entra dans sa loge et ne tarda pas à apprendre que l'éventail était perdu, qu'on pensait l'avoir laissé tomber en descendant de voiture. Il comprend tout, il s'élance hors de la loge et hors du théâtre ; il court comme un fou, il cherche un marchand d'éventails ; il trouve

une boutique, il entre, il prend un éventail d'ivoire, mais au moment où il cherche sa bourse, il s'aperçoit qu'il n'a pas d'argent, que sa bourse est perdue ou volée; il tire sa montre de son gousset et la donne à la marchande et s'enfuit. Il rentre au théâtre, et pour ne pas cependant effaroucher les personnes qui entourent Eudoxie, il se baisse, fait semblant de trouver l'éventail à ses pieds, le ramasse et le *rend* à Eudoxie en lui disant :

« Mademoiselle, voici votre éventail que vous avez laissé tomber. »

Eudoxie, étonnée, confuse, prend l'éventail et y trouve quelques mots insignifiants, tracés au crayon, qu'elle traduit par les expressions un peu timides et voilées du plus tendre amour. C'est l'éventail en question.

A quelque temps de là, la mère d'Eudoxie eut des soupçons de l'intelligence qui existait entre M. de *** et Mme Dorner ; elle parla, elle mit la malheureuse femme dans les plus horribles transes; mais M. de *** se fit surprendre par elle aux genoux d'Eudoxie, ce qui la fit changer d'opinion

et lui fit voir qu'elle s'était lourdement trompée en supposant M. de *** amoureux de Mme Dorner. Mais cela ne pouvait se passer ainsi ; on parla d'épouser, M. de *** ne pouvait reculer à cause de la famille, mais il profita d'une occasion insignifiante pour se montrer terriblement jaloux, et pour dire à la perfide un adieu éternel. En ce moment M. Dorner partit pour un voyage pendant lequel il emmena sa femme avec lui. M. de *** resta assez triste de cette séparation, et fit, pour se distraire, un voyage d'un autre côté. Pour Eudoxie, elle resta avec la pensée que si M. de *** l'avait moins aimée, elle aurait été sa femme. Elle n'attribua jamais son éloignement qu'à une aveugle jalousie qui n'était, après tout, que le fruit de l'excès de l'amour qu'elle lui avait inspiré. Plus tard, elle le revit dans le monde, mais elle ne fut pas pour cela désabusée.

Voilà quelle est l'histoire de l'éventail de la tante Eudoxie.

XII

Théodorine avait eu peur plus d'une fois en jouant son rôle de fantôme, non pas tant d'être atteinte par Henri et par Octave, qu'elle avait vus tout d'abord ne pas pouvoir lutter avec elle à la course, mais du rôle même qu'elle jouait, de son linceul et d'elle-même. Néanmoins elle avait surmonté ses terreurs et s'était très-bien tirée d'affaire. Angélique n'avait pu surmonter cette impression, et n'avait assisté qu'au commencement de la scène, lorsque Théodorine élevant le linceul, au moyen d'un bâton, l'avait

appliqué contre les vitres de la fenêtre du baron de Horrberg ; mais quand Henri descendit de sa chambre et quand Théodorine passa du jardin dans le bois, elle renonça à la suivre et remonta à son appartement où elle rentra à pas si légers que la tante Eudoxie ne se réveilla pas. Théodorine s'était d'abord enfuie en se montrant de moments à autres jusqu'à la maison du garde où elle avait caché sa torche, puis elle était revenue se faire voir derechef aux deux amis. Quand elle était revenue à la maison du garde, après avoir adressé quelques paroles à de Horrberg, elle avait piqué en terre le bâton avec lequel elle se grandissait en soutenant le linceul et s'était échappée dans l'ombre, presque en rampant, grâce aux vêtements noirs dont elle était vêtue.

Elle était derrière Henri et Octave lorsque celui-ci tira un coup de fusil sur le drap qu'il cribla de chevrotines. Elle se hâta de retourner au château où, s'équipant derechef en fantôme, elle attendit à la fenêtre de Henri le retour des deux chevaliers un peu ébranlés dans leur témérité.

Quand elle les avait vus se précipiter pour entrer dans la maison, elle n'avait pas eu besoin de se presser beaucoup, vu le peu de chemin qu'elle avait à faire pour sortir de la chambre, s'échapper par les corridors, qui lui étaient bien connus, et s'aller réfugier dans sa chambre et dans son lit, où malgré les émotions qu'elle avait ressenties, la fatigue de la course ne tarda pas à l'endormir profondément.

La matinée fut assez pacifique, sauf quelques petits incidents qui ne furent remarqués qu'à cause de leur multiplicité et de l'obstination que semblaient mettre les choses les plus indifférentes à aller de travers depuis deux ou trois jours. Les mets du déjeuner étaient épicés au point qu'on pouvait à peine les manger. Le café était une espèce de tisane sans goût et sans couleur. Tandis que M. de Riessain maugréait, les deux jeunes gens, chaque fois qu'ils se trouvaient seuls, ne pouvaient s'empêcher de s'entretenir des événements de la nuit précédente et des conjectures qui leur venaient à ce sujet.

« Au moins, disait Octave, notre roman ne finira pas sans un fantôme. »

D'un autre côté, la tante Eudoxie crut devoir faire à sa nièce un long discours pour l'encourager dans le douloureux sacrifice qu'elle allait subir. Mais Angélique n'acceptait aucune consolation; elle était sans inquiétude, disait-elle à sa tante; le dénoûment approchait; mais elle ne doutait pas un moment qu'il ne dût être heureux. Il est vrai qu'elle ne sait pas comment il pourra se faire qu'elle n'épouse pas d'Hervilly, mais elle sait qu'elle ne l'épousera pas, et, avec cette conviction, elle n'est pas fâchée d'avoir à espérer de l'imprévu dans les détails et dans les moyens que le destin emploiera pour récompenser son dévouement et l'unir à celui qu'elle aime. Iphigénie fut enlevée au moment où Calchas lui plongeait le couteau sacré dans le sein et fut remplacée par une biche. Qui sait si d'Hervilly n'épousera pas la tante Eudoxie? La tante Eudoxie, sans le dire tout à fait, laisse soupçonner qu'elle ne reculerait pas devant cet acte de dévouement pour arracher sa nièce à un hymen que

son cœur n'avoue pas. Théodorine a trouvé le moment de raconter à sa maîtresse les détails de l'apparition de la nuit, et avoue que le fantôme est de tous celui qui a eu le plus de peur. Bientôt elle revient officiellement envoyée par le châtelain : Octave veut qu'Angélique puisse juger de sa bonne foi, de son exactitude à remplir ses promesses et de sa confiance dans celles de sa belle prisonnière. On va briser les fers du baron de Horrberg, et ces dames pourront, à travers une persienne, le voir sortir du château. En effet, un cheval tenu à la main par un palefrenier hennit et piaffe dans la cour. Bientôt Henri de Horrberg paraît à son tour. On lui a rendu son épée. Il s'arrête au milieu de la cour, et, se tournant du côté de la maison, où il ne peut cependant pas voir d'Hervilly, Angélique et Eudoxie placées à une fenêtre derrière une jalousie baissée, il s'écrie :

« Octave d'Hervilly, je proteste contre votre conduite infâme et déloyale, je n'accepte la liberté que pour m'occuper d'une liberté plus chère et plus précieuse. Et vous, chère et noble

Angélique, si ma voix peut parvenir jusqu'à vous, car je ne sais où le farouche propriétaire de ce château vous tient renfermée, recevez mon serment de ne prendre de repos ni jour ni nuit que je ne vous aie délivrée de cette odieuse captivité ! »

Il dit et s'élança sur son cheval avec tant de grâce et de légèreté qu'Angélique fut presque convaincue que c'était malgré lui qu'il jouait un rôle dans cette comédie. D'ailleurs, il avait un si grand air et une si bonne mine que ses torts, quels qu'ils fussent, en auraient été considérablement atténués. Il jeta une bourse au palefrenier qui tenait son cheval, puis il s'écria encore :

« Angélique, à toujours ! Octave d'Hervilly, à bientôt ! »

Il jeta son gant au milieu de la cour en signe de défi, et lançant son cheval au galop, il sortit du château et s'éloigna rapidement.

On referma soigneusement les lourdes portes derrière lui. La tante Endoxie, s'attendant à un évanouissement de sa nièce, s'apprêtait à lui prodiguer les plus touchants secours ; mais en

jetant les yeux sur elle, au lieu de la voir pâlir, elle vit au contraire un sourire ironique passer sur ses lèvres.

D'Hervilly se fit apporter le gant du baron de Horrberg, et dit :

« Insensé, si tu veux courir au-devant de ton destin, tu n'as qu'à te représenter sous les murs de ce château ; ce bras saura châtier ton outrecuidance et te punir de tes fanfaronnes menaces ! »

Puis il baisa la main d'Angélique et se retira en disant :

« Charmante Angélique, je vais tout préparer pour mon bonheur.

— Ah ! ma nièce, ma nièce, dit Eudoxie, tu demandais un dénoûment imprévu, tu peux te flatter d'être servie à souhait, si nous devons être délivrées et si tu dois jamais être appelée baronne de Horrberg ; n'as-tu pas frémi comme moi en entendant se refermer ces portes massives ?

— Je vous assure, ma tante, qu'elles ne résisteront pas à la valeur de mon chevalier.

— Dieu le veuille, ma nièce, mais elles parais-

sent bien solides. Et quand je pense que c'est dans quelques heures que tu dois prononcer un fatal serment et serrer des nœuds indissolubles...

— Femme de peu de foi, s'écria Angélique, vous êtes faites pour ramper dans la vie ordinaire et prosaïque, soigner de nombreux enfants et écumer votre pot-au-feu, vous qui ne pouvez comprendre ma noble confiance dans la valeur de celui auquel j'ai donné mon âme et dans la puissance invincible du véritable amour! Je serais au centre de la terre, que j'attendrais tranquillement que mon chevalier y pénétrât et vînt m'en délivrer. Non, ma tante, non, vous n'êtes pas née pour vivre dans le beau pays des romans : vous êtes une honnête bourgeoise qui avez lu par hasard quelques livres qui vous ont intéressée, mais qui avez dû vous arrêter et faire une marque à la page quand arrivait l'heure de dîner ou l'heure de dormir. Allez, ma tante, allez; restez ornée de toutes les vertus domestiques et bornez votre ambition à bien faire une reprise et à confectionner les confitures de groseilles. »

La tante Eudoxie fut plus humiliée que je ne le saurais dire, de l'amertume de ces reproches et de l'indignation de sa nièce ; dans sa réponse même, elle se laissa aller à des confidences et à des révélations jusqu'alors profondément enfouies dans sa mémoire et dans son cœur, pour prouver à Angélique qu'elle n'était pas si raisonnable à beaucoup près qu'il plaisait à sa nièce de le supposer et de le dire. Et à cet effet, elle raconta un certain nombre d'extravagantes aventures, de démarches hasardées, d'imprudences plus ou moins heureuses dont elle ne s'était jamais vantée jusqu'alors. Néanmoins, tout en se défendant avec violence des vertus domestiques qu'on lui attribuait, elle se sentait humiliée de la noble confiance d'Angélique et se sentait inférieure à sa nièce ; car elle était loin encore d'oser avouer toutes les lâches concessions que l'ennui de la captivité et la mauvaise qualité du café à la crème l'avaient amenée à faire à la vie réelle et positive, et à la prose des choses vulgaires. Elle s'était déjà demandé à elle-même si en effet Angélique serait bien malheureuse d'être la femme d'Octave

d'Hervilly, dont les torts pouvaient à la rigueur avoir pour excuse une passion violente et invincible.

Si le sacrifice d'Angélique devait se consommer, elle n'épouserait pas pour cela, comme la plupart des héroïnes de leur connaissance en étaient menacées, ou un nain ridicule, ou un géant difforme. Octave d'Hervilly était un fort aimable cavalier, et le sacrifice, bien amoindri par cette circonstance, ne serait-il pas payé d'abord par la pensée d'avoir restitué la liberté et peut-être sauvé la vie au baron de Horrberg, ensuite par la joie d'être rendue aux embrassements et à tendresse du meilleur des pères et d'avoir du café à la crème passable? Je ne cacherai même pas que des pensées plus étranges encore surgissaient sourdement dans l'esprit de la tante, pensées que les étranges discours tenus par Angélique à Octave ne devaient pas faire trop rigoureusement repousser à sa tante; les serments arrachés par la force, un engagement qu'on ne saurait appeler volontaire étaient-ils un véritable engagement? étaient-ils des serments sacrés

et acceptés par le ciel? De Horrberg vivait, et sa vengeance à l'égard de d'Hervilly, pour être moins sanglante que celle dont il l'avait menacé en sortant du château, pouvait n'être pas moins sûre, pas moins cruelle pour le ravisseur d'Angélique, et en même temps plus agréable au baron de Horrberg et à celle qui ne se serait donnée à son rival que pour le sauver.

Si je trahis ces pensées secrètes de la tante Eudoxie, je prie les lecteurs de ne pas croire que je leur donne la moindre approbation ; loin de là, j'ai pour but en les révélant, de démontrer jusqu'où les idées engendrées dans les cervelles faibles par la lecture des romans peuvent pousser même les tantes, de tout temps destinées avec privilége à ennuyer les nièces et les neveux de tous les lieux communs de la morale la plus austère et la plus rebattue. Par moment, la tante Eudoxie ne pouvait attribuer qu'à des idées semblables à celles qu'elle n'eût exprimées pour rien au monde, le calme ou plutôt même la satisfaction qui régnait sur les traits d'Angélique, à mesure qu'on approchait du moment redoutable

où elle devait engager sa foi à son ravisseur.

Pendant ce temps, Théodorine se vengeait par mille espièglerie du chagrin que l'on avait fait à sa maîtresse et des boucles d'oreilles qu'on avait données à Adrienne. Quand vint le moment du dîner, M. de Riessain ne fut pas médiocrement surpris de voir de rares et belles gravures remplacées dans les cadres de la salle à manger par autant d'exemplaires de la complainte de *Pyrame et Thysbé* qu'il y avait de cadres appendus aux murs. Jamais plus infernale cuisine ne fut, du reste, servie à des humains, ce qui avait, aux yeux de Théodorine, l'avantage inappréciable de faire réprimander Adrienne. Le sel et le poivre jetés par poignée dans un potage, une salade assaisonnée avec de l'huile à quinquet, un poulet qui, lorsqu'on le découpa, fut trouvé renfermer dans sa carcasse toutes les plumes qu'il portait autrefois sur le corps, firent demander de sévères explications à la malheureuse Adrienne, qui n'en put trouver d'autre que celle-ci, à savoir : qu'il fallait que la maison fût enchantée, ou plutôt ensorcelée, ce que M. de Riessain et sur-

tout M. d'Hervilly n'osèrent pas nier tout à fait.

« Allons, allons, dit M. de Riessain, tout cela sera fini dans quelques heures. Il y a des moments où je suis comme Henri : je voudrais demander pardon à ma fille, ne pas la tourmenter davantage, et l'embrasser, ce qu'il y a déjà bien longtemps que je n'ai pu faire. Mon Dieu ! quel tabac est-ce là? » s'écria M. de Riessain en jetant loin de lui sa tabatière.

En effet, c'était du café en poudre qu'on avait substitué à son tabac. Il appela Théodorine et lui demanda une autre tabatière qu'elle fit longtemps attendre et qu'il finit par aller chercher lui-même sur la cheminée de la chambre où il l'avait déposée ; mais il lui fut impossible de l'ouvrir, parce qu'on l'avait fermée après en avoir enduit les bords de colle-forte. Théodorine, pendant ce temps, habillait Angélique et la tante Eudoxie. Tout le monde attendait avec impatience l'heure indiquée pour la cérémonie. Enfin l'horloge du château sonna minuit. Les dames descendirent au salon. D'Hervilly les attendait.

« Charmante Angélique, dit-il...

— Je sais, monsieur, ce que vous allez me dire : « Charmante Angélique, j'ai tenu ma promesse; d'Horrberg est libre, j'attends maintenant l'accomplissement de la vôtre, qui doit me rendre le plus heureux des hommes, » ou « qui doit mettre le comble aux vœux de l'amour le plus tendre, etc., etc. » Passons donc ces phrases, que je sais par cœur, monsieur. Où faut-il vous suivre?

— Permettez-moi, cruelle Angélique, de vous guider vers un bâtiment un peu ruiné, il est vrai, mais qui ayant autrefois servi de chapelle, m'a paru devoir être préféré pour la cérémonie qui doit...

— Je sais encore cette phrase-là, M. d'Hervilly...

— C'est que vous me rendez enfin justice, et que vous avez fini par reconnaître la vérité de mes sentiments.

— Je n'ai reconnu jusqu'ici que des phrases, monsieur, qui traînent dans les plus mauvais romans. »

Tout en échangeant ces paroles, on avait con-

tinué à marcher, et on était arrivé à la maison du garde. M. d'Hervilly l'ouvrit et offrit la main aux dames pour gravir un escalier rustique qui conduisait à une sorte de kiosque qui en formait l'étage supérieur.

« Ah ! ma nièce ! dit tout bas Eudoxie, il est bien temps qu'il arrive quelque chose.

— Pas encore, ma tante, répondit Angélique également à voix basse ; ma situation n'est pas encore suffisamment désespérée, je saurais vraiment le plus mauvais gré à M. de Horrberg de me venir aussitôt arracher à mon tyran. »

Arrivé en haut de l'escalier, d'Hervilly demanda à un homme qui le suivait et portait des flambeaux où était le père Anselme.

« Le père Anselme ! dit Angélique, c'est, je pense, l'ermite que j'ai vu dans le souterrain.

— C'est lui-même, charmante Angélique, vous avez désiré...

— Oui, M. d'Hervilly, cet ermite me plaît infiniment, je n'en ai jamais vu auquel je fusse plus disposée à donner le doux nom de père. »

L'homme auquel Octave avait demandé des nou-

velles du père Anselme, répondit qu'il avait déjà attendu quelque temps dans la maison du garde, qu'il s'était absenté pour quelques instants et ne tarderait pas à paraître. La vérité est que le père Anselme, après des efforts opiniâtres et cependant infructueux, quoi qu'en dise le poëte, était retourné au château pour trouver quelque moyen d'avoir sa tabatière dont il était privé depuis le dîner, et sans compter que la dernière prise qu'il avait aspirée était du café. Un bruit de pas traînants annonça son approche ; mais comme il allait monter, on entendit trois fois retentir le son du cor à la porte du château.

« Ah ! dit la tante Eudoxie en entendant les sons du cor.

— C'est trop tôt, dit Angélique.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria d'Hervilly avec l'air du monde le plus étonné.

— M. d'Hervilly, dit Angélique, je puis vous dire ce qui se passe : c'est le baron de Horrberg qui vient assiéger votre château.

— Par le ciel ! mademoiselle, ce serait là une entreprise un peu bien téméraire et qui obtien-

drait peu de succès, à moins que le but du baron ne soit de se faire enfermer cette fois, et pour toujours, dans un souterrain de six pieds de long!

— Trêve de vaines menaces, M. d'Hervilly; il vient presque toujours un moment où le ciel venge l'innocence et punit le crime, généralement à la fin du cinquième volume? Ce moment est arrivé. Les portes de votre château, quelque épaisses qu'elles soient, ne résisteront pas à la hache du baron de Horrberg, j'en suis convaincue, et bientôt nous le verrons paraître lui-même! Les sons de son cor ont eu pour but de sommer la citadelle de se rendre et de lui ouvrir ses portes.

— On a dû lui répondre convenablement. Tenez, entendez-vous les coups de fusil?

—Eh quoi, sire d'Hervilly, vous ne courez pas protéger vos remparts? Vous restez avec de faibles femmes loin des coups et du danger?

— Je vous remercie, mademoiselle, de cet intérêt avec autant de sincérité que vous me l'exprimez; mais il n'y a aucun danger qui réclame ma présence. Depuis qu'il a quitté mes souterrains, le baron n'a pu rassembler assez d'hommes

pour espérer prendre de force mon château, à moins qu'il ne soit devenu tout à fait insensé.

— Pensez-vous qu'il le fût déjà un peu auparavant, M. d'Hervilly?

—Je crois, charmante Angélique, et ma propre expérience me le prouve, qu'il est bien difficile de rester exposé quelque temps au feu de vos beaux yeux sans perdre un peu la tête. Mais le bruit se rapproche; permettez-moi de vous quitter un moment...

— Allez, allez, monsieur; mais vos efforts ne pourront empêcher l'accomplissement de l'arrêt du destin. Avez-vous lu l'*Arrêt du destin*? C'est un roman allemand d'un grand intérêt. L'héroïne s'appelle Rosaure... »

Mais Octave n'écouta pas la question d'Angélique.

On entendait au loin des bruits étranges et confus d'armes et de voix. La tante Eudoxie était à moitié morte de peur.

« Mon Dieu! disait-elle, que va-t-il avenir de tout ceci?

— Il va avenir de tout ceci, ma chère tante,

reprit Angélique, que le baron de Horrberg, vainqueur de l'odieux d'Hervilly, va nous rendre à la liberté.

— Plaise au ciel, ma nièce, qu'il en soit ainsi !

— Le ciel a décidé la chose, ma tante ; il n'y a pas le moindre doute sur le résultat que je vous annonce, vous pouvez juger de ma confiance par mon calme, à moi qui suis le gage et le prix de la victoire.

— Et de Horrberg sera récompensé par le don de ta main... si...

— Il n'y a pas de si..., ma tante : les choses vont se passer précisément comme je viens de vous le dire ; mais pour ce qui est de ma main, accordée à M. de Horrberg, c'est une autre affaire et sur laquelle je me propose et me réserve de réfléchir un peu mûrement.

— Eh quoi, ma nièce, ne l'aimes-tu donc pas ?

— M. de Horrberg me plaît ; ma tante et mon cœur plaident pour lui un peu plus que je ne le voudrais peut-être ; mais il aura à me donner quelques explications. Théodorine, va donc voir un peu ce qui se passe... Je pense que tu ne crains

pas les dangers de cet aspect épouvantable et de ce terrible combat.

—Je suis aussi brave que vous, mademoiselle, et je pense que mon courage a la même source que le vôtre. »

A ces mots, elle s'enfonça dans l'épaisseur des arbres, mais elle ne tarda pas à revenir sur ses pas.

« Voici M. d'Hervilly qui arrive vers nous en courant, le sabre à la main. »

En effet, quelques instants après, d'Hervilly se précipita au pied de la maison du garde en disant :

« Suivez-moi, mesdames, que je vous mette en sûreté. De Horrberg est maître du château, descendez vite et suivez mes pas.

— Pourquoi faire, M. d'Hervilly ? demanda Angélique. Nous aurions beau vous suivre, M. de Horrberg nous atteindrait toujours et renouvellerait avec vous le fameux combat au sabre du souterrain. »

M. d'Hervilly resta quelques instants stupéfait; ou Angélique se moquait de lui depuis le com-

mencement de la soirée, ou elle avait dans les romans et dans leurs péripéties les plus ordinaires une croyance bien prodigieuse. Cependant il n'hésita pas à jouer son rôle jusqu'au bout.

« Descendez, mesdames, s'écria-t-il; suivez-moi de bonne grâce, ou j'emploierai, s'il le faut, la violence, pour vous arracher de ces lieux qui ne présentent plus de sécurité pour vous. »

Et il mit le pied sur la première marche de l'escalier ; mais à ce moment Henri de Horrberg, tenant une torche d'une main et un sabre de l'autre, sortait du fourré et arrivait à la clairière.

« Arrête ! s'écria-t-il, arrête, farouche d'Hervilly ! Tu vas recevoir ici le prix dû à tes crimes et à tes trahisons. Et vous, belle Angélique, secourez-moi de vos vœux dans ce combat ! »

La tante Eudoxie commença, malgré les assurances ironiques de sa nièce, à prendre peur pour tout de bon. Elle descendit rapidement l'escalier et s'enfuit à travers les arbres du côté du château, malgré les cris d'Angélique, qui lui disait de rester, qu'il n'y avait pas de danger. Angélique, voyant que la tante Eudoxie continuait sa course,

envoya Théodorine pour la rassurer et la ramener auprès d'elle. Pendant ce temps Octave était venu se camper en garde devant son rival. Henri avait jeté par terre, où elle achevait de brûler, sa torche qui l'embarrassait, et qui, d'ailleurs, avait joué son rôle et produit son effet. Alors s'engagea entre les deux adversaires le combat comme dans es théâtres de mélodrames et sous le nom de combat des quatre coups, exécuté d'une vigoureuse et terrible manière. Mais pour Angélique, qui connaissait d'avance le plan de la scène dan tous ses détails, c'était un spectacle tellement grotesque qu'elle finit par se laisser aller à de violents éclats de rire.

« Courage, braves chevaliers ! disait-elle dans les intervalles où ses accès de gaieté lui permet taient de parler. Courage ! mais ne vous frappes pas sur les doigts. »

Octave et Henri étaient si occupés de mettre de la précision dans leur combat, qui d'ailleurs ne laissait pas de faire passablement de bruit, qu'ils n'entendaient pas les sarcasmes de la belle qui en était l'objet.

Pendant ce temps, la tante, qui avait roulé sur le gazon, avait rencontré par hasard la mèche destinée à conduire le feu jusqu'au pavillon dont l'incendie devait faire l'illumination finale et le bouquet de la fête. Le feu gagna lentement en suivant la mèche, et s'introduisit dans l'amas de copeaux, de menus bois et d'autres matières inflammables qu'on avait réunis dans l'étage inférieur de la maison du garde. Personne ne s'en apercevait. Le combat de Henri et d'Octave est à son terme. Celui-ci dit à voix basse à son ennemi :

« Ah çà ! en voilà assez, donne-moi le coup mortel.

— Où veux-tu tomber ? répliqua Henri également à voix basse et tout en continuant de croiser son fer contre celui d'Octave.

— Où l'herbe est épaisse, je vais rompre jusque-là. »

En effet, Octave rompt en mettant plus de mollesse dans sa défense. Arrivé à l'endroit qu'il juge convenable, Henri lui plonge son épée dans le gilet en lui disant :

« Meurs, traître! et puisse ta fin servir d'exem-

ple aux scélérats qui te ressemblent et seraient tentés de t'imiter ! »

La fumée commence à sortir par les fentes des fenêtres fermées de l'étage inférieur de la maison du garde; mais la nuit, qui n'est éclairée que par le croissant de la lune plus d'à moitié cachée par les nuages, ne laisse pas apercevoir la fumée.

« Bien, brave chevalier, dit Angélique à de Horrberg; je n'ai pas un seul instant douté de votre triomphe. Tenez, voici ma tante qui pourra vous le dire. »

En effet, Théodorine ramenait Eudoxie qui, voyant la fumée s'échapper du pavillon et la lueur de la flamme se montrer à travers une fissure, jeta un cri d'effroi et tomba sans connaissance dans les bras de Théodorine. Celle-ci s'occupait de lui donner des secours, lorsque apercevant elle-même ce qui se passait, elle jeta à son tour un cri perçant en laissant tomber la tante sur le gazon, et criant :

« Le feu ! le feu !

— Baron de Horrberg, dit Angélique, qui ne comprenait rien à cette rumeur, et qui, à cause

de l'élévation où elle était placée ne distinguait qu'une partie des paroles qui se prononçaient en bas ; baron de Horrberg, il est bon de percer le cœur de son ennemi, mais il est des égards qu'on se doit entre gentilshommes : vous auriez pu ne pas lui mettre ainsi les pieds plus haut que la tête. M. d'Hervilly a des torts, c'est un châtelain déloyal, je n'en disconviens pas, mais il aura une affreuse migraine.

— Angélique, au nom du ciel, s'écrie alors de Horrberg, au nom du ciel, fuyez !

—Eh quoi ! sire chevalier, ce n'est pas encore le dénoûment ?

— Je ne plaisante pas ; descendez, descendez vite !

— Permettez-moi de changer quelque chose...

—Descendez, descendez ! s'écrie de Horrberg.

— Descendez ! s'écrie Théodorine.

— Descendez bien vite ! » s'écrie la tante Eudoxie, qui a repris ses sens.

D'Hervilly a compris qu'il se passait quelque chose de sérieux ; il se relève.

Angélique commence à sa vue un éclat de rire

qu'elle ne finit pas, parce qu'elle entend enfin : « Le feu ! le feu ! » que crie Théodorine. Mais bientôt elle dit :

« Ah ! messire, j'avais oublié ce chapitre. Vous allez me sauver de l'incendie et venir m'emporter au milieu de trois bottes d'allumettes. Je vous fais grâce du beau trait, je vous considère comme l'ayant accompli. Je descends. »

Elle essaye de descendre, mais à peine a-t-elle fait quelques pas dans l'escalier qu'elle remonte au kiosque, froide et épouvantée. Le feu, longtemps comprimé, et qui ne se fait presque pas voir au dehors a consumé une partie du dedans. Le bas de l'escalier est en flammes ; elle veut crier, la voix lui manque ; puis à force d'efforts, elle tire de sa poitrine des sons inarticulés :

« Au feu ! au secours ! Si vous plaisantez, c'est trop ! j'ai peur ! Mais non, c'est le feu ! c'est le feu ! par où me sauver ? Mon père ! mon père ! »

Et elle tombe sans mouvement.

« Ah ! s'écria de Horrberg, elle n'a pas dit : « A moi, Henri ! » Et il s'élance au milieu de la flamme ; il traverse l'escalier qui lui brûle les

cheveux ; il arrive près d'elle. Pendant ce temps, M. de Riessain est au pied de la maison. Il appelle, il crie, il demande des échelles ; il court, il revient ; Eudoxie a perdu connaissance une seconde fois. Théodorine est tombée à genoux, les mains convulsivement serrées. D'Hervilly est allé chercher du secours, des échelles, du monde. Le jour commence à paraître, mais la flamme a dévoré tous les obstacles et s'élance avec impétuosité.

XIII

Dans la nuit qui suivit cet événement, Angélique revint d'un long évanouissement et se trouva dans son lit.

« Oh ! mon Dieu ! dit-elle, quel horrible rêve ! »

Mais en voyant autour d'elle les regards inquiets, les visages pâles, elle demanda :

« Qu'est-il arrivé ? Qui vient de sortir de cette chambre? Est-ce que ce n'est pas Henri? Pourquoi y était-il ?

—Ah ! ma fille! mon Angélique ! s'écria M. de

Riessain en la serrant dans ses bras, tu nous as fait peur!

— Mais qui est donc cet étranger?

— C'est le médecin.

— Est-ce que je suis malade?

— Tu étais évanouie.

— Ah! oui, oui, je me rappelle; c'est le feu. Ah! mon père, mon bon père, quelle cruelle plaisanterie!... C'était trop!... c'était trop pour moi! j'ai cru que j'étais perdue!... »

M. de Riessain veut détromper Angélique; mais le médecin lui fait signe de la laisser dans son erreur. Il serait dangereux de lui causer un nouvel ébranlement de nerfs.

« Il n'y avait pas de danger réel, mademoiselle, mais la plaisanterie était un peu forte, et la peur que vous avez eue, que vous deviez avoir...

— Ah! dit Angélique en souriant, cette scène a été bien jouée; moi qui connaissais la pièce, j'y ai été trompée. J'espère que les morts se portent bien? Je ne suis pas inquiète de M. d'Hervilly; quelques instants après son trépas, je l'ai vu

debout et courant avec la plus grande agilité. C'est égal, j'ai eu bien peur !... Ah ! mon père, quel rôle vous m'avez fait jouer, et comme vous vous êtes moqué de moi !

— Tu ne me parles plus de Henri?

— M. de Horrberg?... Mon père, je pense qu'il n'aurait pas dû accepter un rôle dans une pièce où le mien était ainsi sacrifié.

— Angélique, il a agi malgré lui ; c'est moi qui ai exigé...

— Il aurait pu, dans tous les cas, moins bien jouer son rôle et me laisser deviner ce qui se passait. Et d'ailleurs, mon père, si j'avais la faiblesse de lui pardonner, oublierait-il, lui, tout ce que j'ai dit et fait de ridicule?

— Il t'aime... et nous aurons bien de la peine à lui prouver, si nous y tenons absolument, que cela a été un peu ridicule.

— En êtes-vous sûr, mon père?

— Je t'en donne ma parole. Nous allons te laisser dormir. Théodorine sera près de toi. »

On donne à Angélique une potion calmante qui la plonge dans un profond sommeil ; elle ne

se réveille que le lendemain matin, s'habille et descend pour déjeuner. Théodorine, qui a reçu à ce sujet des ordres sévères, ne la détrompe pas. A table sont M. de Riessain, la tante Eudoxie et d'Hervilly. Angélique embrasse son père et sa tante, et saluant gracieusement Octave, dit en montrant Antonio qui sert à table :

« Je suis enchantée de voir tous les morts à ce déjeuner ; est-ce qu'il n'y a que les vivants que nous ne verrons pas ?

— Henri est absent, répond Octave, et il ne reviendra pas avant quelques jours. »

Angélique pense qu'il a pris un singulier moment pour s'absenter. Il est parti à l'instant où elle était malade. Elle affecte de ne pas demander où il est allé, ni quelles sont les causes qui ont nécessité ce départ.

Ce jour-là et le lendemain se passent, la tante Eudoxie et sa nièce visitent librement la maison, excepté un appartement qui, leur dit-on, est en désordre ; Angélique veut revoir les *souterrains*, qui sont rentrés dans tous leurs droits de cave.

« Sans ton évanouissement, tu n'aurais pas su

de longtemps... j'aurais pu faire dans la maison de tels changements...

— Mais, mon père, je vous ai déjà dit que je n'avais été dupe de votre comédie que jusqu'à la moitié. »

Cependant Angélique est triste, d'abord de ne pas voir revenir M. de Horrberg, dont elle ne prononce pas une seule fois le nom ; ensuite, elle l'avoue à sa tante, elle regrette que tout ce qu s'est passé ne soit pas véritable. Elle sent qu'elle aime Henri, mais elle l'aimerait davantage ou du moins plus volontairement s'il était le vrai héros d'un vrai roman semblable à celui dans lequel elle a cru si bien vivre pendant quelques jours.

Elle veut revoir l'endroit où elle s'est évanouie; la maison du garde n'est plus qu'un monceau de cendres.

Deux jours se passent encore, et on n'a pas de nouvelles de Henri. Cependant Angélique s'aperçoit d'un grand mouvement dans la maison. Un domestique monte à cheval et va à la ville voisine, en tenant un second cheval à la main. Quelques

heur es après il revient, suivant l'autre cheval qui porte un homme vêtu de noir.

L'homme vêtu de noir reste une demi-heure et s'en va.

Angélique, en se promenant le soir avec la tante Eudoxie, dans le jardin, s'aperçoit qu'il y a de la lumière dans l'appartement qu'on leur dit être en désordre et qu'on les a empêchées de visiter. La soirée est belle, toutes deux restent tard au jardin et voient toujours la même lumière par une fenêtre.

« Mon Dieu ! dit la tante Eudoxie, est-ce qu'il va se passer encore des choses mystérieuses dans cette maison ? »

Elles font mille suppositions, détruites tour à tour l'une par l'autre, sans pouvoir même soupçonner ce qu'on leur cache et ce qui se passe dans cet appartement.

Le lendemain, Angélique fait part à son père de sa découverte, mais celui-ci lui explique sans hésiter que cette lumière appartient sans doute aux gens qui mettent un peu d'ordre dans cet appartement, longtemps inhabité. Angélique de-

vient chaque jour plus triste, mais quand son père s'avise de lui parler de son mariage avec Henri, elle répond de façon à ne pas laisser ignorer son mécontentement d'un départ aussi prompt, aussi imprévu, aussi inopportun.

M. de Riessain, alors, veut excuser Henri, parle de la nécessité de son départ, de l'importance des affaires qui l'ont éloigné; mais les femmes n'admettent jamais que l'on ait d'autres affaires que l'amour, et elles ont raison. La femme qui aime ne s'occupe plus que de son amour, elle lui appartient tout entière..

L'homme vêtu de noir est revenu plusieurs fois dans la maison, chaque fois il n'est resté qu'un quart d'heure ou deux, puis il remonte dans la voiture qui l'a amené et retourne à la ville. Un jour, cependant, Angélique l'a entendu dire à son père :

« Maintenant, j'en réponds, mais il faut, pendant quelque temps, beaucoup de ménagements. »

Angélique répète à son père ces paroles qu'elle a entendues et lui demande si cet homme vêtu de noir est un médecin et s'il y a quelque malade

dans la maison. M. de Riessain répond que c'est en effet un médecin, et qu'il y a un domestique malade.

« Lequel est-ce?

— C'est Antonio.

— Quoi! le *perfide* Antonio?

— Lui-même. »

A ce moment, Angélique qui, tandis que son père lui parle, regarde dans le jardin, y voit passer Antonio.

« Mais, mon père, dit-elle, à quoi pensez-vous? Voilà Antonio dans le jardin.

— C'est sans doute qu'il va mieux.

— Il faut, en effet, qu'il aille beaucoup mieux, car j'ai vu bien tard de la lumière dans la chambre que sans doute il habite, car c'est là que va le médecin, et il paraissait qu'on le veillait alors. »

Le dimanche suivant Angélique et la tante Eudoxie étaient parties pour la messe à une demi-lieue de la maison de M. de Riessain; mais elles voient des paysans courir en foule. Elles demandent ce qui se passe; on leur répond qu'il

vient de passer un chien enragé et qu'on est à sa poursuite pour le tuer. A ces paroles, Angélique et la tante Eudoxie refusent positivement d'aller plus loin et ordonnent au cocher de regagner la maison. Angélique, plus promptement déshabillée que sa tante, va se promener dans le parc. Par hasard ses pas se dirigent du côté où était la maison du garde. C'est de ce côté qu'elle a pris l'habitude d'aller rêver à Henri ; mais que devient-elle quand elle voit M. de Riessain et Octave soutenant chacun par un bras un autre homme dont elle ne voit que le dos et qui paraît souffrant et faible ! Quelque excitée que soit sa curiosité, elle va se retirer cependant par discrétion, lorsque les trois promeneurs, arrivés à l'extrémité de l'allée, se retournent et lui font voir dans l'homme malade que l'on soutient ainsi le baron Henri de Horrberg, qu'elle croyait en voyage, qu'elle croyait inconstant. Elle reste immobile et stupéfaite. Elle pâlit. Tous trois s'avancent vers elle, M. de Riessain la conduit auprès d'un banc et l'y asseoit.

« O mon père ! dit-elle, bien vite dites-moi

tout ; expliquez-moi ce qui se passe. Vous comprenez bien ce que je veux savoir. Que se passe-t-il ici? »

M. de Riessain se décida alors à lui apprendre la vérité. L'incendie de la maison du garde ne devait pas avoir lieu à ce moment, et elle, Angélique, a failli y périr. On n'avait pas voulu le lui dire jusque-là, parce que le médecin l'avait défendu dans la crainte de lui causer une émotion dangereuse. C'est Henri qui l'a sauvée, mais cette fois, hélas! ce n'était pas une scène jouée, c'était une épouvantable réalité. Henri a été blessé si grièvement que d'abord on a craint pour ses jours : mais maintenant il est sauvé, et sa convalescence paraît devoir être prompte. Il faisait si beau temps qu'on a profité de l'absence d'Angélique pour le faire un peu marcher dans le jardin ; c'est Henri qui n'a pas voulu qu'Angélique le vît jusqu'à ce qu'il fût rétabli entièrement, et sans le hasard qui a fait que Mlle de Riessain les ait rencontrés, ce n'est guère qu'une semaine plus tard que Horrberg serait revenu de son prétendu voyage.

« Henri, dit Angélique, mon pauvre Henri, vous avez donc bien souffert? comme il est encore pâle! Vous souffrez encore, n'est-ce pas? et c'est pour moi, c'est pour me sauver la vie! Ces pauvres cheveux si soyeux, si bouclés, ont donc été brûlés, qu'ils semblent avoir été coupés? Voyez-vous, mon père, ajouta-t-elle en se tournant vers M. de Riessain, que je n'étais pas si folle de croire à toutes ces belles choses : l'amour, la constance, le dévouement, le courage! Voyez-vous, mon père, que tous mes beaux héros que je rêvais n'étaient pas de ridicules chimères? »

Puis, rougissant, confuse d'en avoir tant dit, elle se jeta dans les bras de M. de Riessain.

FIN.

Publications de la Société Belge.

KARR (Alphonse). Sous les tilleuls. 2 vol. petit in-18.
— Voyage autour de mon jardin. 1 v. in-18
— Clotilde. 2 vol. in-18.
— Une folle histoire. 1 vol. in-18.
— Am Rauchen. 1 vol. in-18.
ACHARD (Am.). Fabien de Luciole. 1 vol. in-18.
ARLINCOURT (vicomte d'). L'Étoile polaire. 2 v. in-18.
BALZAC. Dinah Piédefer. 1 v. in-18.
BARTHÉLEMY. L'art de fumer, ou la pipe et le cigare. 1 vol. in-18.
BAZANCOURT. Noblesse oblige. 1 v. in-18.
BELLANGER (Stanislas). Inès de Tolède; suivi de : Une femme perdue, par Gustave Heque. 1 v in-18.
BERNARD (Charles de). Un homme sérieux. 2 vol. in-18.
BERTHET. Paul Duvert. 1 v. in-18
— La belle drapière. 1 vol. in-18.
— La ferme de l'Oseraie 2 v in-18.
CAPEFIGUE. L'Europe pendant la révolution française. 6 vol. in-18
CASTILLE (Hippolyte). Le Smuggler d'Ambleteuse. 1 vol. in-18.
CUSTINE. La Russie en 1839. 4 vol. in-18.
DASH (la comtesse). Le comte de Sombreuil. 2 vol. in-18.
DE LA GARDE (le comte). Fêtes et souvenirs du Congrès de Vienne 3 vol. in-18.
DE LA LANDELLE. La fosse-aux-lions. 1 vol. in-18.
DERIÈGE (Félix). Comme on joue sa vie. 1 vol. in-18.
DESNOYERS. Aventures de Robert Robert. 3 vol. in-18.
DUMAS (Alex.) Amaury. 2 v. in-18.
— Ascanio. 2 vol. in-18.
— Fernande. 2 vol. in-18.
— Le corricolo. 3e et 4e vol in-18.
— Amaury. 2 vol. in-18.
EXPILLY (Charles). L'épée de Damoclès. 1 vol. in-18.
GAUTIER (Théophile). Tra los Montès. 2 vol. in-18.
GRETSCH. Réfutation du livre de M. de Custine, intitulé : La Russie en 1839. 1 vol. in-18.
JEANTY-SARRE. La fille du contrebandier. 1 vol. in-18.
JOANNÈS-TRISMÉGISTE. Traité des songes. 1 v. in-3. avec vign.
JULVECOURT. Les Russes à Paris. 2 vol. in-18.
KÉRATRY. La baronne de Kerléya. 1 vol. in-18.
KOCK (Paul de). La Grande Ville. 8 vol. in-18.
— L'amoureux transi. 4 vol. in-18.
— Sanscravate ou les Commissionnaires. Tom. I, II, III et IV.
LAMENNAIS. Amschaspands et Darvands. 1 vol. in-18.
LAVERGNE (Al. de). La recherche de l'inconnue. 2 vol. in-18.
MERLIN (la comtesse). La Havane. 3 vol. in-18.
MERY. La floride. 1 vol. in-18.
MICHIELS. Néville. 1 vol. in-18.
MOLÉ-GENTILHOMME. Le fils du délateur, suivi d'une Signare, par A. Jal. 1 vol. in-18.
MOLÈNES. George et Cécile. 1 vol. in-18.
RABOU (Ch.). Le capitaine Lambert. 2 vol. in-18.
RAYBAUD (Louis) Les réformateurs au XIXe siècle. 2 vol. in-18.
ROBERT (Mme Clémence). Jeanne de Castille. 1 v. in-18.
— Le Couvent des Augustins. 1 vol in-18.
ROGER DE BEAUVOIR. Le chevalier de Charny. 1 vol. in-18.
— Les trois Rohan. 2 vol. in-18.
SAINTINE (X.-B.). Histoire de la belle cordière et de ses trois amoureux. 2 v. in-18.
SAND (G.) La comtesse de Rudolstadt. Tom. 1, 2 et 3.
SANDEAU. Fernand. 1 vol in-18.
SOULIÉ. Huit jours au château. 3 vol. in-18
STERNE (Daniel). Hervé; suivi de Julien. 1 vol. in-18.
SUE (E.). Les Mystères de Paris. 13 vol. in-18.
— ET DINAUX. Les Mystères de Paris, roman en 5 actes et 11 tabl. in-32.
TILLEUL. L'oncle en tutelle, suivi du Coq et la Perle. 1 vol. in-18.